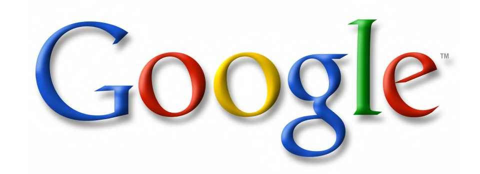
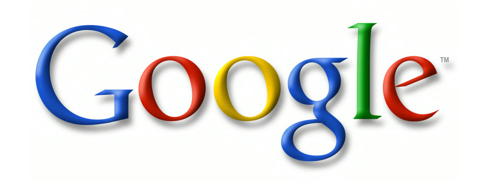
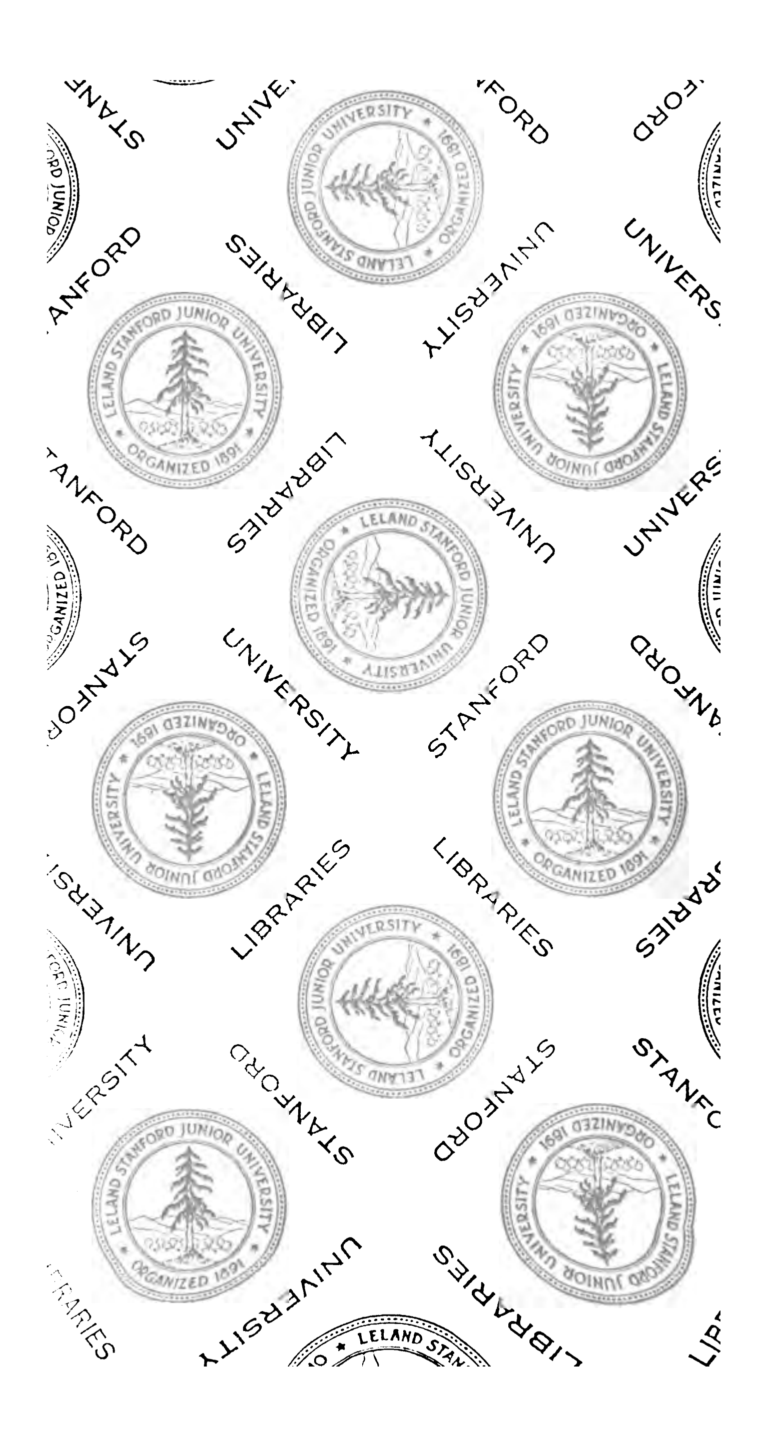
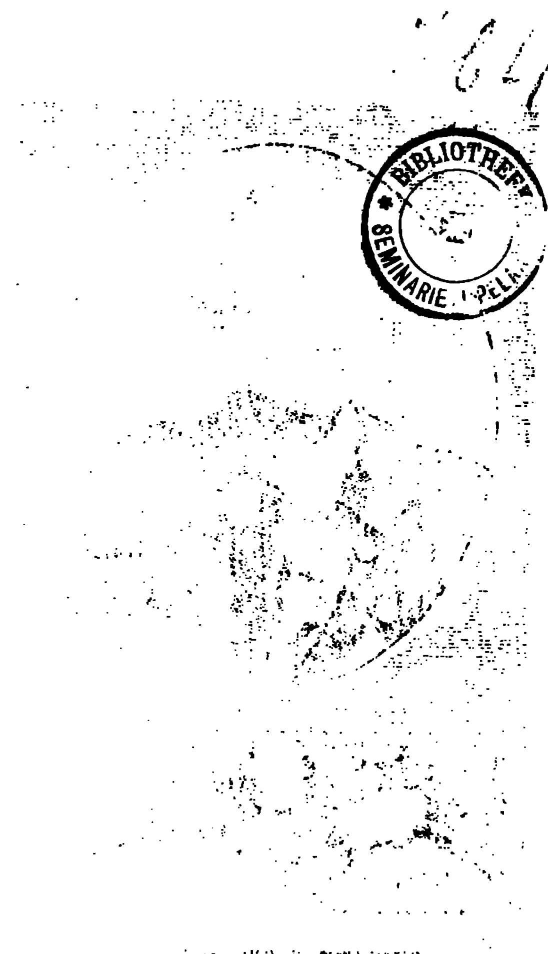









STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891




JOSEPH II EMPEREUR,
ROI DE BOHÊME ET DE HONGRIE,

Caraccioli, notes

LA VIE DE JOSEPH II,

Empereur d'Allemagne, Roi de Hongrie & de Bohème;

Ornée de son Portrait, & suivie de Notes instructives.

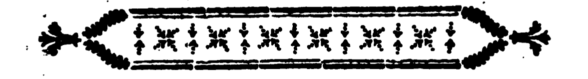


A PARIS,

Et se trouve à LIÉGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1790.



A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE SÉVERIN
RZEWUSKI,

Général de la Couronne de Pologne, Chevalier des ordres de l'Aigle blanc & de Saint-Stanislas, Seigneur de Podhorcé, d'Olesko, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR!

Vos relations avec l'Empereur Joseph II, vous ayant mis à portée de connoître ses qualités & d'apprécier ses vertus, j'ai l'honneur de vous en offrir le tableau.

Doublement attaché à Votre Excellence, & par mon grade de Colonel au service de Pologne, & par le souvenir que j'aurai toute ma vie de vos bontés, je ne saurois trop vous en témoigner ma reconnoissance.

Sentiment qui m'est d'autant plus précieux, que, me trouvant à Naples il y a nombre d'années, j'eus la satisfaction de le voir ratifié par vingt personnes de ma famille, au milieu d'une fête qu'elles vous donnèrent (1) *à cette intention.*

Je suis, Monseigneur, avec respect,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
le Marquis DE *CARACCIOLI.*

---

(1) Ce fut au pied du mont Vésuve, *alla Torre dell' Anunciata.*



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

CET ouvrage, quoiqu'en apparence prématuré, n'en eſt pas moins le réſultat d'une exacte recherche, & le fruit de la réflexion.

Informé depuis long-temps par la voix publique, & convaincu par moi-même (1) du coup funeſte qui menaçoit l'empereur Joſeph II, je recueillis, tant à Vienne en Autriche, qu'à Léopold en Galicie, les faits qui devoient entrer dans ſon hiſtoire, à deſſein de les rendre publics.

Cela me fut d'autant plus facile, que je vis de mes propres yeux, dans une partie de ſes poſſeſſions, nombre d'éta-

(1) Ce fut le 4 novembre 1787, qu'ayant eu l'honneur d'être préſenté à l'empereur, au retour d'un voyage que je fis alors en Pologne, je m'aperçus que la mort travailloit déjà dans ſon ſein, & qu'on pouvoit raſſembler les matériaux propres à compoſer ſa vie.

bliſſemens ſolides, que j'interrogeai des témoins oculaires parmi les grands & les petits, qui tous m'atteſtèrent la vérité des faits que je rapporte, & qu'ayant autrefois ſéjourné à Vienne l'eſpace d'une année, j'appris alors des perſonnes qui veilloient à l'éducation de l'archiduc Joſeph, les détails de ſa première jeuneſſe.

D'ailleurs ſon hiſtoire a pour caractère diſtinctif une publicité qui ne permet pas de la révoquer en doute. Eh! comment pourroit-on infirmer des faits prouvés par des ordonnances, par des établiſſemens, par des réformes, par des actes d'humanité, par des exploits dont les époques & les détails ont pour appui les annales mêmes du ſiècle?

En vain les curieux chercheroient la vie privée de Joſeph II. Il ne connut ni les petits appartemens qui dérobent un monarque aux yeux de la multitude, ni les momens perdus dans la ſociété d'une maîtreſſe ou d'un favori. Toujours tout entier à ſes ſujets, toujours ſe faiſant un plaiſir de les voir, toujours une loi

de leur répondre, il ſe communiqua de manière à ne rien cacher de ſes actions.

Il ſeroit peut-être impoſſible de trouver dans la diſtribution de ſon temps une ſeule heure qui n'ait pas été employée, ſoit à former des plans, ſoit à les exécuter.

La paſſion de changer & d'améliorer le pourſuivit au milieu des voyages, au ſein des armées, juſqu'au moment de ſon ſommeil. C'eſt un prince dont les actions paroiſſent auſſi rapides que les penſées, un monarque qui ſemble avoir le preſſentiment d'une mort prochaine, & qui ſe hâte de finir un ouvrage, dans la crainte de le laiſſer imparfait.

Plus on réfléchit ſur le règne de Joſeph II, moins on ſe perſuade qu'il n'a duré que neuf ans & quelques mois. Il a plus fait, dans ce court eſpace, que les rois les plus laborieux pendant la durée d'un demi-ſiècle. Il eſt l'homme à qui ces paroles du ſage conviennent parfaitement : *Conſummatus in brevi explevit tempore multa.*

La précipitation, quoique bien plus excuſable que l'indolence, ſurtout chez un ſouverain, eſt ſans doute à blâmer; mais elle ne méritoit pas les ſatyres dont on a voulu le rendre l'objet; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que parmi les plus zélés apologiſtes de l'aſſemblée nationale, il s'en trouve qui ſe déchaînent contre l'empereur, tandis qu'il eſt notoire que cette aſſemblée ne fait que le copier dans preſque toutes ſes réformes.

Un homme, quelque grand qu'il puiſſe être, a beſoin, pour ſa gloire, de vivre & de mourir dans des circonſtances qui ne lui ſoient pas défavorables. Joſeph II meurt lorſque la France, fatiguée depuis long-temps du deſpotiſme miniſtériel, s'élève contre tout ce qui en rappelle le ſouvenir; il meurt, lorſque le Brabant ſe plaint amèrement de la rigueur de ſes réformes; & c'eſt aſſez pour qu'on inſulte à ſa mémoire.

Si le bon Henri IV lui-même réduiſoit aujourd'hui ſa capitale à la plus horrible famine pour triompher de la réſiſ-

tance de ses sujets, de quel œil seroit-il considéré ?

Cela n'empêche pas que Joseph II auroit dû préparer les esprits à subir les changemens qu'il vouloit opérer, qu'il auroit dû leur présenter le tableau des maux qui naissoient des abus, & les avantages qui résulteroient d'une sage réforme ; mais quand on connoît le mal, & qu'on a l'autorité pour se faire obéir, il n'est pas facile de s'arrêter. Le jardinier qui voit une plante parasite, ne se couche pas avant de l'avoir arrachée. Le père de famille *témoin* de quelque trouble dans sa maison, s'empresse sur le champ d'y mettre ordre.

Mais, pour juger des actions d'un souverain, il s'agit d'examiner si ses réformes subsistent, si ses établissemens se soutiennent. Or, combien n'y en a-t-il pas qui se maintiendront chez Joseph ! Le voyageur trouve dans ses états des chemins aussi durables que bien alignés, le politique des lois aussi sages que solides, le financier des administrations

aussi peu coûteuses que bien ordonnées, le prêtre un culte aussi majestueux qu'épuré, le guerrier une discipline exactement observée, le savant des bibliothèques nombreuses & bien soignées, le pauvre des asyles, le peuple une subsistance honnête.

Voilà ce qui fixe l'historien, ce qui l'engage à s'élever au dessus des jugemens précoces, pour saisir l'esprit des ordonnances, & pour les juger avec impartialité.

Il vient un temps où les passions se taisent, où des actes de rigueur ne passent plus que pour des actes de justice, où la prévention n'a plus de prise sur les esprits.

Combien Pierre le Grand n'excita-t-il pas de murmures quand il entreprit de refondre sa nation! C'étoit un perturbateur, c'étoit un tyran; & maintenant ses opérations se mettent au rang des chef-d'œuvres. « Attendons l'évènement, » pour bien juger d'une cause », disoit sagement l'immortel Bacon. Ce que re-

marquent avec beaucoup de justesse & de vérité les auteurs éclairés, qui dans le journal de France, le Mercure, & l'Année Littéraire, ont rédigé les articles qui concernent l'empereur Joseph II. On ne peut rien lire de plus judicieux.

Si l'on m'accuse d'avoir écrit cette histoire avec trop de briéveté, je citerai Plutarque qui nous a donné les vies d'Alexandre & de César dans un petit nombre de pages. Je citerai Voltaire, comme ayant réduit à un seul tome toutes les guerres de Charles XII, ce roi qui ne sut que se battre, & qui mourut sans avoir régné.

Joseph II, bien différent de ce monarque uniquement belliqueux, ne quitta ses états que pour y revenir avec de nouvelles lumières, & pour revivifier toutes les branches d'administration, ainsi qu'on le voit dans son histoire.

Je l'offre au public sous la garantie des faits qui en constatent la vérité d'une manière irréfragable, mais sans avoir la présomption de croire qu'elle réunira tous les suffrages.

Quand je vois qu'on reproche à Tacite, le modèle des hiſtoriens, d'être trop obſcur, d'avoir peint trop en noir la nature humaine (pour l'avoir peut-être trop étudiée); qu'on accuſe Sallufte *d'avoir trop ſouvent employé des expreſſions uſées, des métaphores hardies, des phraſes purement grecques*; qu'on fait un crime à Plutarque, tout excellent auteur qu'il eſt, *d'être trop long dans ſes récits, trop attentif à relever des minuties, trop fécond en remarques triviales, trop prévenu en faveur des grecs*; qu'on ſoutient enfin contre Voltaire, *que ſon hiſtoire de Charles XII n'eſt qu'un roman*: comment pourrois-je me perſuader que mon ouvrage eſt ſans défauts?

Il en a ſans doute, & dans plus d'un genre; mais il eſt une fidelle copie d'un empereur mémorable que les ſatyres mêmes illuſtreront, parce qu'elles ſont injuſtes. Eh! qu'importe la draperie d'un portrait, quand le peintre a bien ſaiſi la reſſemblance?

LA VIE



LA VIE

DE JOSEPH II,

Empereur d'Allemagne, Roi de Hongrie & de Bohème.

J'ÉCRIS ſous la dictée de la vérité, entre deux écueils preſque inévitables chez les hiſtoriens, l'adulation & la ſatyre, n'ajoutant rien aux vertus de Joſeph, n'ôtant rien à ſes défauts, ne m'appuyant que ſur des faits, ne pouvant être contredit que par des hommes prévenus. J'eſquiſſe le portrait d'un monarque qui, par les contrariétés qu'il ſembla réunir, préſente tout à la fois un prince hu-

main, un guerrier redoutable, l'ami de la religion, l'ennemi des religieux, un souverain toujours en action, un sage toujours calme au milieu des plus grands troubles.

Tel est le caractère des héros, dont on peut dire & du bien & du mal, pour peu qu'on scrute leurs actions & qu'on apprécie leurs exploits. Nul conquérant qui n'ait ses détracteurs & ses panégyristes; nul homme célèbre dont on ne puisse donner deux vies différentes.

Les circonstances entraînèrent Joseph plus loin que son génie ne l'eût porté; & c'est sous ce point de vue qu'on doit l'envisager. Forcé de prendre une partie de la Pologne, pour n'être pas opprimé par deux puissances formidables, la Prusse & la Russie; obligé, par une alliance, qu'il ne pouvoit rompre, d'entrer avec la Czarine dans une guerre contre les turcs; contraint de résister au Pape, pour s'opposer aux opinions ultramontaines; nécessité à réformer des abus dont Marie-Thérèse connoissoit les conséquences, mais que sa bonté lui faisoit tolérer, il parut aussi ardent qu'ambitieux, lorsqu'il n'étoit commandé que par les évènemens.

Ceux qui lisent l'histoire, comme ceux qui

l'écrivent, doivent oublier les bruits populaires, souvent injustes, & presque toujours incertains; ils doivent déchirer le voile des passions & des préjugés, pour ne voir la vérité que dans la vérité même; ils doivent enfin ne juger que sur des faits, jamais sur des rumeurs.

On sait que les maisons de Lorraine & d'Autriche, que certains généalogistes nous présentent comme une seule & même famille, remontent à la plus haute antiquité; mais la seule vertu formant les vrais héros, je n'insiste point sur la célébrité des noms; il suffit de dire que l'on compte seize empereurs sortis de la maison d'Autriche, qui donna des Rois à l'Espagne, des Reines à la France, & qui, finissant à Marie-Thérèse, ne pouvoit mieux se relever qu'en s'alliant à François Ier, duc de Lorraine.

Charles-Quint, cet empereur grand jusque dans ses défauts, ne répondit à l'homme qui lui offroit sa généalogie, qu'en lui parlant du prix de la vertu. Il avoit l'ame trop élevée pour la rouler dans la poussière dont tous les hommes sont également sortis, & pour chercher dans cette espèce de néant de vains titres d'orgueil.

Chacun connoît les possessions actuelles de la maison d'Autriche, qui consistent principalement dans les royaumes de Bohême & de Hongrie, & dont les unes confinant jusqu'aux frontières du sultan, les autres presque aux états du pape, forment un domaine dont la population est extrêmement nombreuse, & dont les revenus peuvent monter à plus de deux cents millions.

On y trouve de grandes & belles villes, Vienne surtout, qui, réunissant l'agréable & l'utile, offre à l'étranger des sociétés intéressantes & des objets dignes de sa curiosité.

On y voit des établissemens qui annoncent la résidence des empereurs sortis de la maison d'Autriche, & qui ont acquis une nouvelle splendeur sous le règne de Joseph II, quoiqu'il n'ait duré que neuf ans & onze mois.

Il naquit dans cette ville le 13 mars 1741, à trois heures du matin; ce qui fit dire à son père, François de Lorraine, grand-duc de Toscane, & depuis empereur, qu'il seroit vigilant : il ne se trompoit pas.

Il eut deux parrains, Bénoît XIV, souverain-pontife; Auguste II, roi de Pologne, électeur de Saxe; on lui donna les noms de

Joſeph-Bénoît-Auguſte-Jean-Antoine-Michel-Adam.

Une partie de l'Allemagne étoit alors le théâtre de la guerre ſurvenue au ſujet du teſtament de l'empereur Charles VI ; évènement qui ſembloit préſager que l'ame de Joſeph ſe nourriroit de la gloire qu'on acquiert par les armes.

Il n'avoit que ſix mois lorſque Marie-Thérèſe (archiducheſſe d'Autriche, ſon auguſte mère), le tenant entre ſes bras, le préſenta aux quatre ordres de l'État, aſſemblés à Presbourg, & leur dit avec un courage héroïque ; » Abandonnée de mes amis, » perſécutée par mes ennemis, attaquée par » mes plus proches parens, je n'ai de reſ- » ſource que dans votre fidélité, dans votre » courage, dans ma conſtance. Je mets entre » vos mains la fille & le fils de vos rois, qui » attendent de vous leur ſalut ».

Ce fut alors que tous les palatins de Hongrie, juſtement attendris, s'écrièrent : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèſe*. Ils donnent toujours le titre de roi à leur reine, & jamais princeſſe ne le mérita mieux. » Souveraine de tous les cœurs, elle avoit banni » de ſa cour l'étiquette qui rend le trône

» odieux, ſans le rendre plus reſpectable ; » elle admettoit à ſa table, contre l'uſage » ordinaire, toutes les dames de diſtinction ; » chacun l'abordoit librement ; jamais elle » ne refuſa d'audience, & jamais on n'en » ſortit mécontent ». C'eſt ainſi que Voltaire parle de cette femme immortelle, qui jouit de la réputation la plus intacte pendant tout le cours de ſa vie, & que de miſérables calomniateurs ont oſé dénigrer dans leurs libelles, tandis que toute la ville de Vienne, depuis le premier juſqu'au dernier, que le roi de Pruſſe lui-même, ne lui trouvèrent d'autre défaut, que d'être trop rigide ſur l'article des mœurs.

Le jeune archiduc fut donc élevé ſous les yeux même de la vertu ; & l'on ne négligea rien pour lui donner des maîtres capables de l'inſtruire ; mais on lui reprocha de bonne heure une trop grande vivacité.

Le feld-maréchal comte de Bathiany, ſon gouverneur, lui inſpira les ſentimens les plus capables d'affermir l'ame & de l'élever. C'étoit un homme auſſi froid dans le cabinet, qu'ardent au combat. Il ne vit, dans le prince qu'il formoit, qu'un jeune-homme dont il falloit réprimer les ſaillies, & dont la haute

naiſſance n'étoit qu'une raiſon de plus pour ſe diſtinguer par la ſcience & par la bonté. Ses premières études furent celles de l'Hiſtoire & de la Géographie, qu'il poſſéda parfaitement. Le gouverneur n'oublia jamais que la royauté exige des princes tout formés. C'eſt d'après cette maxime qu'il exécuta ſon plan, & qu'il remplit le cœur de ſon élève des vertus magnanimes dont la pratique eſt abſolument néceſſaire quand on doit régner.

L'année 1754 fut l'époque où l'on décora le jeune archiduc de la toiſon d'or, & où l'on multiplia les maîtres qui devoient le familiariſer avec les ſciences les plus élevées. Ses récréations devinrent utiles, par la manière dont il les fit ſervir à ſon inſtruction.

Marie-Thérèſe veilla ſur cette éducation, & peut-être d'une façon trop gênante. Sa vertu ſévère lui perſuadoit qu'il faut ſans ceſſe appliquer la jeuneſſe à des exercices de piété; & cette méthode ne ſert ſouvent qu'à fatiguer l'eſprit. Il eſt vrai qu'elle ne mit entre les mains de ſon fils que des livres ſolides, & que toutes les minuties de la fauſſe dévotion furent ſoigneuſement écartées.

Le voyant un jour, au moment de ſa

prière, mollement agenouillé sur un carreau, elle lui parla vivement contre cette délicatesse qui ne convient ni à la posture d'un suppliant, ni au courage d'un prince né pour donner l'exemple.

Le petite-vérole, dont il fut attaqué en 1757, causa les plus effrayantes alarmes. Le ciel le rendit heureusement aux vœux de la nation; & dès le premier moment de sa convalescence, il se hâta de reprendre ses études avec une nouvelle activité; & ce furent les différens intérêts des couronnes dont il s'occupa. Les ouvrages des plus grands maîtres sur cette importante matière passèrent entre ses mains, & il en prit avidement la substance.

Les hommes sages qui l'entourèrent dès ses plus tendres années, formèrent un rempart contre les vices dont la jeunesse des princes n'est que trop souvent investie. Aussi les mœurs les plus pures devinrent-elles le meilleur titre auprès de sa nouvelle épouse, pour en être tendrement aimé, lorsqu'en 1760 il forma une heureuse alliance avec la princesse la plus accomplie de l'Europe, Isabelle, infante de Parme, petite-fille de Louis XV. » Il n'y a pas un seul instant

» dans le cours de la journée, me dit l'im-
» pératrice elle-même en 1761, où je ne
» fois dans le cas de l'admirer ». Les grâces sembloient en effet avoir fait un accord avec les vertus, pour la former à leur gré. Passant de l'étude la plus profonde à la conversation la plus aimable, son esprit solide ne prit jamais rien sur son aménité.

L'archiduc dit souvent qu'il souffroit de n'avoir qu'un cœur à lui donner, tant il la trouvoit digne de son estime & de son amour. Elle lui servit plus d'une fois de précepteur, dans des circonstances où l'ardeur de la jeunesse a besoin d'être réprimée, & dans celles où les conseils sont de la plus grande utilité.

Elle accoucha d'une fille en 1760; ce qui mettoit Stanislas, roi de Pologne, dans le cas de voir quatre générations, & qui l'associoit aux anciens patriarches; mais la mort, au bout de quelque temps, enleva cette jeune princesse, qui ne parut sur la terre que pour y laisser des regrets.

Plus les époux se connurent, plus ils s'estimèrent. L'archiduc Joseph avoit un grand caractère, l'infante de Parme une ame royale, deux qualités qui, mises dans le même creu-

fet, ne peuvent produire que l'or le plus pur.

La gloire qui provient des conquêtes, commençoit dès lors à ftimuler l'archiduc; il fe rappeloit qu'il naquit, pour ainfi dire, au bruit du canon; que la perte de Belgrade, occafionnée par la foibleffe de fon aïeul, & celle de la Siléfie par l'activité de Frédéric, exigeoient qu'il fe mît un jour en devoir de les reprendre.

La gloire fait le fupplice d'une ame qui en eft éprife; & ce ne fut pas une peine légère chez l'archiduc, de fe contenir jufqu'au moment où fon courage lui réfervoit des victoires. Cependant il diffimula, fe contentant d'étudier les auteurs qui lui apprendroient à vaincre. Il voulut favoir quel fut l'apprentiffage de Charles XII; & dès ce moment il eut toujours les commentaires de Céfar fous les yeux.

Son augufte mère, fatiguée des longs orages qu'excita l'aveugle fureur de ceux qui voulurent la dépouiller de fes états, ne cherchoit qu'à étouffer fon ardeur; mais c'étoit l'hiftoire de Tychobrahé, gentilhomme danois, qui, malgré tous fes efforts, ne put jamais empêcher fon fils d'étudier les aftres, & de devenir aftronôme.

Il eſt une force irréſiſtible qui entraîne les hommes ſinguliers vers l'objet qui les affecte, de manière à ne pouvoir s'en détacher. L'archiduc enchaîna les paſſions, excepté l'ambition ; ce fut ſon tourment, & il lui ſacrifia ſon repos, ſouvent celui de ſes ſujets, & ſa vie même. Eh ! pourquoi le diſſimuler, quand les rives du Danube & de la Save, encore teintes de ſang, en ſont la preuve ? Mais nous n'en ſommes point encore à ces temps critiques, où la trop grande valeur rend la vertu, même la plus pure, ſuſpecte. Pour bien connoître un ſouverain, il faut ſuivre le fil de ſon hiſtoire, & tâcher d'approfondir les intentions, quand les faits ne paroiſſent pas excuſables.

L'archiduc prenoit un plaiſir ſingulier à interroger le maréchal Daun toutes les fois qu'il en trouvoit l'occaſion ; & il faut convenir qu'il y avoit beaucoup à profiter dans la converſation de ce nouveau Fabius, qui, inſenſible aux clameurs d'un public impatient de le voir agir, ſut, par une lenteur réfléchie, contenir l'impétuoſité de Frédéric, dont les excurſions auroient entraîné les plus grands malheurs.

Le baron de Laudon, qui triomphe de la vieilleſſe par un courage à toute épreuve ; le feld-maréchal Laſcy, unique par ſes talens,

eurent auffi l'honneur de donner des leçons militaires au jeune archiduc; elles paffoient de fon efprit dans fon cœur, & il n'attendoit que le moment de les mettre en pratique.

Ce fut en 1761 qu'il prit féance, pour la première fois, dans le confeil d'état, & que fon attention & fon affiduité lui méritèrent l'avantage de fe perfectionner dans la politique, cette fcience qui apprend à connoître les refforts du cœur humain, & qui donne le talent de les mettre en action, quand les intérêts publics ou particuliers l'exigent.

La mort, toujours aux prifes avec tous les hommes, vint troubler la félicité dont jouiffoit l'archiduc, en lui enlevant l'infante de Parme, fon époufe, & en portant la défolation dans tous les cœurs. Les fuites d'une fauffe couche, à laquelle fe joignit la petite-vérole, privèrent Marie-Thérèfe de ce qui faifoit fa confolation, & réalisèrent la crainte qu'elle avoit de la perdre; par un de ces preffentimens dont on ne peut rendre compte. Elle me dit elle-même : » Je l'aime trop pour » n'en être pas privée, & ce fera encore un » facrifice que le ciel exigera de moi »...

Comme il n'y avoit que l'étude capable de charmer une pareille douleur, l'archiduc

s'appliqua plus que jamais à tout ce qui pouvoit l'inftruire fur les manœuvres militaires, & fur les moyens de fe rendre formidable à fes ennemis. Il n'ignoroit pas que la maifon d'Autriche, qu'on accufa toujours de vouloir s'agrandir, n'en manquoit pas, & qu'il falloit fe tenir en garde.

Il fut néanmoins élu roi des romains, titre qui ne donne d'autre avantage que d'être le préalable néceffaire pour devenir empereur. Il fe rendit, avec toute la cour de Vienne, à Francfort, & fon couronnement fe fit au milieu des plus vives démonftrations d'alégreffe. La renommée l'avoit précédé, & toute la ville étoit parfaitement inftruite de fes rares vertus. Ce qui parut dans un fuperbe arc-de-triomphe où le nouveau monarque, environné de la piété, de la prudence, de la juftice & de la valeur, recevoit la couronne des mains de la nation & de l'amour de fes fujets.

A fon retour, il vifita la Hongrie, donnant une attention particulière aux mines du pays, & faifant l'effai des grands voyages qu'il devoit entreprendre, tant pour avoir une jufte idée de fon fiècle, que pour connoître la force des fouverains & le génie des nations.

La présence de la sœur de l'électeur de Bavière, qu'il eut occasion de voir à Straubing, en allant au devant de la princesse Charlotte de Lorraine, sa tante, fixa son cœur & ses yeux. Il la demanda en mariage, du consentement de ses augustes parens, & la cérémonie s'en fit à Schënbrun le 24 juin 1765; mais il n'eut pour cette nouvelle épouse que des attentions de bienséance, l'infante de Parme ne sortant point de son esprit.

Lorsque toute la cour se rendit à Inspruck, au sujet du mariage de l'archiduc Léopold avec une infante d'Espagne, il profita de ce moment pour parcourir le Tirol & les confins de Vérone, se faisant une loi de ne rien omettre de ce qui pourroit servir à son instruction. « J'ai plus d'a» vantage que tout autre, disoit-il un jour au comte Kinigl, conseiller intime, » parce » qu'étant heureusement affable, je me com» munique de manière à tout savoir ».

L'infante d'Espagne, future épouse de l'archiduc Léopold, nommé grand-duc de Toscane, étant arrivée à Inspruck, le prince-évêque, Clément de Saxe, fils d'Auguste III, roi de Pologne, donna la bénédiction nup-

tiale. Mais lorſque la cour ſe diſpoſoit à retourner à Vienne, la mort de l'empereur François Ier du nom répandit la plus grande conſternation. Le monarque, rentrant à neuf heures du ſoir, le 19 août 1765, fut frappé du coup funeſte qui l'emporta, ſans lui donner le temps d'articuler un ſeul mot, accompliſſant à la lettre ce qu'avoit dit Veſpaſien, qu'un empereur doit mourir debout.

Il eut l'avantage d'avoir pour père le prince le plus généreux de l'Europe & le plus chéri, Léopold, dont la Lorraine pleure encore la mort, & que la vertu a placé dans ſes annales comme le modèle des ſouverains. Il quitta Luneville, ſon pays natal, pour paſſer à Vienne en Autriche; &, n'étant pas encore grand-duc de Toſcane, il épouſa Marie-Thérèſe d'Autriche, fille aînée de l'empereur Charles VI. Ses ſolides vertus le rendoient digne de cette heureuſe alliance qui lui promettoit l'Empire, & il en ſoutint la gloire par les qualités du père le plus tendre & du meilleur époux. On ſait qu'il fit ſes premières armes avec diſtinction dans la Hongrie, & qu'il excelloit dans la connoiſſance de l'Hiſtoire naturelle, & dans la manière d'économiſer les finances.

Joseph, roi des romains, s'affligea de sa mort, comme s'il n'eût pas dû lui succéder; & par une sensibilité qui n'est pas ordinaire chez les hommes jaloux de se signaler, il fit taire l'ambition, pour donner un juste cours à sa douleur.

La lettre qu'il écrivit sur ce funeste évènement, à ses augustes sœurs restées à Schënbrun, est trop attendrissante pour ne pas la rapporter. « Pardonnez, mes très-chères » sœurs, si, dans l'excès de la douleur qui » m'accable, & au milieu des occupations » dont je me trouve chargé, je m'adresse à » vous toutes à la fois; nous venons d'être » frappés du coup le plus funeste qui pût nous » menacer. Nous perdons le plus tendre des » pères, le meilleur ami. Soumettez-vous à » la Providence; prions pour le repos de son » ame, & redoublons d'attachement pour » notre auguste mère, le seul bien qui nous » reste : sa conservation fait mon principal » soin dans cet affreux moment. Si toute » l'amitié d'un frère qui ne sauroit plus vous » l'offrir, puisque vous la possédez depuis » long-temps, peut vous être utile, ordon- » nez. Je vous embrasse toutes, & ne de- » mande que de la compassion pour le plus » malheureux des fils. JOSEPH ».

Marie-Thérèse, en prenant le deuil pour le reste de ses jours, comme cela se pratique chez les veuves d'empereurs, ne fit qu'exprimer la tristesse profonde dont son ame étoit pénétrée. Jamais on n'avoit vu une plus parfaite union que celle des deux époux. Elle ne se consola qu'en jetant les yeux sur son fils, & qu'en l'associant à ses travaux, mais sans rien céder de son autorité. Elle n'oublia jamais que ses états lui appartenoient en propriété, & que son pouvoir ne devoit point se partager. Le roi des romains, devenu empereur, selon son droit, se rendit à Vienne, où il reçut l'hommage de tous les citoyens & les complimens de tous les ministres étrangers.

On se félicita de trouver dans le nouveau monarque la même affabilité qui caractérisoit son auguste père; chacun eût été volontiers caution de la pureté de ses intentions & de sa bonne-foi.

Son premier acte public de religion fut d'assister à la cérémonie qui s'observe chaque année, le 12 septembre, en mémoire de la délivrance de Vienne, quand vingt mille polonois mirent en déroute plus de cent mille ottomans, & qu'on reconnut alors la

bravoure des anciens farmathes, & leur fidélité à défendre leurs alliés.

Ayant appris qu'un employé au bureau de Saint-Poëlten en avoit enlevé fix cents florins, pour faire fubfifter une nombreufe famille dont il étoit chargé, il lui pardonna au moment qu'on inftruifoit fon procès; &, pour mettre le comble à fa bonté, il le conferva dans fon emploi, en augmentant fes appointemens de plus de moitié.

Il vit avec le plus grand plaifir l'alliance du prince Albert de Saxe-Tefchen avec Marie-Chriftine, fon augufte fœur, comme un lien qui refferreroit les nœuds des deux familles. Il y avoit nombre d'abus à réformer dans l'adminiftration de la juftice, il prit les moyens les plus propres à maintenir les lois. Il adreffa au confeil impérial aulique un décret contenant dix-huit articles, tous marqués au coin de la fageffe.

Le prince de Kaunitz, cet excellent politique, capable lui feul de gouverner l'Europe, applaniffoit les voies de manière que les opérations de l'empereur éprouvoient beaucoup moins de difficultés. Après avoir été ambaffadeur à Turin, il vint à la cour de France dans cette qualité; & c'eft là

que, lié avec des hommes de génie de toutes les claſſes & de tous les pays, il augmenta la maſſe de ſes lumières, au point qu'à ſon retour Marie-Thérèſe crut ne pouvoir faire un meilleur choix que de lui confier les affaires de ſon empire.

A peine en fut-il chargé, qu'il mit un ordre admirable dans tous les bureaux, abrogeant les formes, ſimplifiant les procédures, ſe livrant enfin à tous les genres de travail qu'exige un miniſtère laborieux, ſans jamais rien perdre de ſa tranquillité.

On le vit, juſqu'à ce moment, toujours le même, toujours ami de la juſtice, ayant tout le crédit poſſible, n'en uſant que pour faire le bien. Son hôtel, ouvert à tous les étrangers, devint le rendez-vous des talens & des vertus. Chacun ſe fit un devoir d'y paroître, & l'on n'en ſortit jamais qu'avec une nouvelle admiration pour le miniſtre. Malgré les démonſtrations du public, qui ne pouvoient que le flatter, jamais il ne tint à ſa place de chancelier de cour & d'état, quoiqu'elle ſoit d'un rang bien capable d'éblouir.

L'empereur crut devoir s'occuper du ſoin de diminuer ſa cour; elle devint en con-

féquence auffi peu nombreufe que modefte. On reconnut, à ces traits, un monarque ennemi du fafte, comme il le fut toujours de l'intempérance. Ne buvant que de l'eau, dormant fur la dure, fe levant dès l'aube du jour, il fit de bonne heure l'apprentiffage des vertus guerrières.

Il y eut différentes ordonnances, toutes relatives au foulagement des peuples, & toutes de la plus grande utilité. L'empereur avoit le bonheur de trouver dans fon augufte mère toute la promptitude & toute la facilité à faire le bien; il eût feulement voulu qu'elle eût été moins libérale. *Mais il faut me tuer*, difoit-elle, *fi l'on veut m'empêcher d'être bienfaifante;* défaut d'autant plus excufable, qu'on le mettroit prefque au rang des vertus.

L'on réduifit les corvées dans toute la Hongrie, & l'on prit les moyens pour que le payfan fût heureux. Lorfqu'il y eut des camps formés dans la Bohème & dans la Moravie, l'empereur s'y rendit avec célérité. Il y tint table ouverte, déployant autant de zèle pour le fervice, que d'habileté. Généraux, capitaines, foldats, il les accueillit tous de la manière la plus capable de fe les concilier; & fes obfervations fervirent à faire connoître

combien l'art militaire lui étoit familier.

Il parut alors une nouvelle ordonnance contre la magie, par laquelle sa majesté l'impératrice ordonne qu'il n'y aura peine de mort contre ceux qui se livrent à de pareilles superstitions, que lorsqu'ils auront commis quelque crime capital, & qu'aucun juge ne pourra condamner à la question, pour cause de prétendus sortiléges & divinations. On dut ce sage édit à l'empereur, & principalement au célèbre van Swieten, disciple & commentateur du fameux Boerhaave, en qui Marie-Thérèse eut, à juste titre, la plus juste confiance.

On facilita les mariages, pour augmenter la population; on ôta des impôts onéreux; on vint au secours des pauvres; on donna trois kreutz par jour à chaque enfant de soldat.

Le feu ayant pris aux remises du grand hôpital de St.-Marc, à l'extrémité d'un des fauxbourgs de Vienne, l'empereur s'y rendit à la hâte, se répandant de toutes parts, affrontant le danger; acte de bienfaisance qu'il n'omit jamais, toutes les fois que des incendies ou des inondations causèrent des ravages, & toujours laissant sur ses traces des largesses propres à consoler les citoyens & à

réparer les dégâts. *J'étois homme, disoit-il, avant d'être empereur, & c'est ma plus excellente qualité.*

On jouissoit à Vienne de la plus grande tranquillité, lorsque la mort de l'impératrice Joseph, fille de l'électeur de Bavière, devenu empereur sous le nom de Charles VII, mourut de la petite-vérole, à l'âge de vingt-huit ans. Par cette mort, Joseph II se trouva veuf pour la seconde fois; & cet évènement lui inspira un tel éloignement pour le mariage, qu'il n'y pensa plus. On craignit alors pour les jours de Marie-Thérèse, que la même maladie assaillit de la manière la plus violente; mais ce ne fut heureusement qu'une alarme passagère, & qui ne servit qu'à faire connoître combien cette souveraine étoit adorée, & combien l'empereur son fils lui étoit attaché. L'on ne pouvoit le consoler qu'en lui donnant les plus grandes espérances, qui se réalisèrent enfin, à la satisfaction de toute l'Europe.

On vit paroître divers réglemens sur la discipline militaire; & ce fut le fruit de la plus mûre réflexion, la cour de Vienne n'ayant jamais connu la manie de faire des ordonnances pour les défaire, ni celle de changer

de miniſtres à tout inſtant. Le flegme germanique, dont le bel-eſprit ſe moque par légèreté, eſt le plus grand avantage pour bien gouverner, ſelon la politique de Machiavel, qui dit *que le monde appartient aux flegmatiques.*

Marie-Thérèſe, toujours occupée de l'établiſſement de ſes enfans, eut la conſolation de voir l'archiducheſſe Marie-Joſeph demandée en mariage par le roi de Naples. Mais cette agréable nouvelle fut bientôt troublée par les ſymptômes de la petite-vérole, qui conduiſit au tombeau cette jeune princeſſe, univerſellement regrettée.

Il n'eſt pas extraordinaire, d'après tant de ravages cauſés par une telle maladie, que l'impératrice fût portée pour l'inoculation, & qu'elle fît des ordonnances propres à la favoriſer.

L'archiducheſſe Caroline ayant été choiſie pour remplacer celle qui devoit épouſer le roi des Deux-Siciles, on s'occupa ſérieuſement des préparatifs de ſon départ. Le duc de Saint-Eliſabet, ambaſſadeur de Naples, en fit la demande, & la princeſſe partit, accompagnée d'un nombreux cortége, & fut ſaluée par le canon des remparts. L'em-

pereur conduisit son auguste sœur jusqu'à Neustadt, petite ville voisine de Vienne, d'où il alla faire une tournée dans la Hongrie, avec le duc de Saxe-Teschen, le comte Lascy, & le baron de Laudon. Après avoir parcouru différentes contrées de ce royaume, il revint à Schënbrun, se rendit à Vienne, à l'examen public que soutint son frère l'archiduc Ferdinand, sous la direction du sieur de Marcy, chanoine de la cathédrale de Leuthmeritz, & profond mathématicien. C'est ainsi qu'on doit élever les princes, quand ils sont destinés à régner, l'éducation solitaire ne servant qu'à les rendre farouches, & à nourrir leur orgueil.

Il y eut alors des encouragemens pour le commerce & pour l'agriculture, les soins de Joseph II s'étendant sur tous les objets. On ne se lève pas de grand matin pour demeurer dans l'inaction; & l'usage de l'empereur fut toujours d'abréger son sommeil. Il pensoit, comme l'impératrice, qu'une journée de douze heures est trop courte pour un souverain, & que, s'il étoit possible, comme elle le disoit elle-même, de pouvoir ajouter à ses momens ceux qui ont du temps de reste, elle le prendroit bien volontiers.

L'empereur

L'empereur, toujours en action pour se perfectionner dans l'art de la guerre, se rendit derechef en Bohème & en Moravie, où plusieurs régimens se trouvoient campés. On admira plus que jamais son savoir & son activité. Il parloit en héros des opérations militaires, & toujours de manière à se faire aimer.

Les mouvemens qui survinrent alors, tant à Constantinople qu'à Pétersbourg, relativement à la Pologne, réveillèrent l'attention de l'empereur sur cet important objet; & la suite fit voir qu'il ne s'endormit jamais, *lorsqu'il* s'agissoit de défendre ou d'agrandir ses états, faute que lui reprochent les personnes qui l'accusent d'avoir trop étendu sa domination.

Ce fut en 1769 qu'il se rendit en Italie, curieux de voir Rome, où sa qualité de roi des romains sembloit lui donner des droits. Sa majesté prit plaisir à garder l'*incognitò*; & cette manière de voyager lui donna souvent lieu d'exercer des actes de bienfaisance, & d'admettre dans sa société des étrangers qui n'auroient jamais prétendu à cet honneur.

Le récit qu'on en a donné dispense d'entrer dans ces détails; mais on peut dire que

fon affabilité lui mérita tous les éloges. Il ne fe déroboit à fa grandeur que pour fe fouftraire à l'étiquette, comme il parut dans l'intéreffante aventure où, fans fe faire connoître, il donna à un gentilhomme qui alloit à Vienne chercher du fervice, une lettre pour le maréchal de Lafcy; lettre fur laquelle le jeune voyageur ne comptoit que foiblement, & qui lui valut, en arrivant, une place d'officier.

On apprit alors par des lettres reçues des frontières de Turquie, qu'on avoit expofé à Conftantinople la grande queue de cheval, en figne public de guerre, & de la marche des différens corps de milices, & du prochain départ du grand-vizir. Tel eft le détail de cette burlefque cérémonie. Le grand-vizir, le mufti, les deux ordileskiers, plufieurs ulemas ou gens de loi, & tous les miniftres & grands officiers, tant militaires que civils, fe raffemblent à la Porte avant le lever du foleil, dans la grande falle nommée *ars-odafi*, où le grand-vizir donne ordinairement fes audiences. On y chante différentes prières, après quoi l'on expofe dans la cour de la Porte la *queue* de cheval de quartier, nommée *konac tuju*. Toutes les perfonnes dont on vient de

parler l'accompagnent, à l'exception du grand-vizir & du mufti, qui restent dans la salle.

La cérémonie finit par le sacrifice de plusieurs brebis, & le même jour les trois queues de l'aga des janissaires sont exposées dans son palais.

Ce signal de guerre n'en imposa point à Joseph II ; il lui parut que le moment d'attaquer les turcs n'étoit pas encore venu, & il continua sa route, comme si Bisance eût été dans le plus profond assoupissement.

Le sacré collége, alors privé de son chef par la mort de Clément XIII, informé que l'empereur se rendoit à Rome, envoya sur le champ le général des postes à la rencontre de sa majesté avec un grand nombre de chevaux, tandis qu'un détachement de cavalerie & d'infanterie eut ordre de se trouver à la villa Médicis, où logeoit le grand-duc, arrivé depuis quelques jours, & où Joseph devoit mettre pied à terre. On renvoya cette troupe, en disant que l'empereur ne viendroit que le lendemain au soir ; &, dès le matin, on apprit qu'il étoit arrivé, à la pointe du jour, dans une calèche précédée de deux courriers seulement.

Les cardinaux Caraccioli & Malvezzi entrèrent ce même jour au conclave, de forte qu'il s'y trouvoit alors trente-trois cardinaux; d'autres vinrent fucceffivement. L'empereur affecta de garder le plus grand *incognitò*, ne voulant recevoir ni vifite ni préfent. Il parut feulement aux affemblées qui fe tinrent pour lui, & il converfa indiftinctement avec toutes les perfonnes qui s'y trouvèrent.

Le lendemain, il alla vifiter la fuperbe églife de Saint-Pierre, qui réunit tant de beautés, que l'œil fe laffe en les admirant, & qui femble fi vafte, que les ftatues les plus coloffales n'y paroiffent que d'une grandeur ordinaire : auffi dit-on que plus on voit ce magnifique temple, & plus on le trouve immenfe, les proportions y étant parfaitement obfervées.

L'après-midi, il entra au conclave; & comme on y faifoit défarmer autrefois les princes qui s'y préfentoient, & que ce n'étoit plus le temps d'exiger une pareille fervitude, deux cardinaux fe contentèrent de dire, avec une fineffe concertée, que Jofeph II ne portant l'épée que pour la défenfe de la patrie & de la religion, elle ne pouvoit être mieux qu'à fon côté.

Le lendemain, par ordre de leurs éminences, le pompeux dôme de Saint-Pierre fut illuminé comme au jour où l'on célèbre sa fête. Illumination qui commence par une multitude innombrable de lampions qui ne forment d'abord que de foibles lueurs, mais qui se termine par des lames de feu dont l'ensemble couvre tout l'édifice, & fait voir les plus beaux transparens.

L'empereur, apercevant dans le conclave le cardinal Ganganelli vêtu en noir, selon le costume des cordeliers, & ne se défiant pas que ce fût une éminence, lui demanda qui il étoit; à quoi le cardinal répondit humblement : » Un pauvre prêtre qui porte la livrée » de saint François ». Ni Joseph II, ni Ganganelli lui-même ne prévoyoient pas alors quel seroit le pape futur.

On s'efforça de procurer à M. le comte de Falkenstein tout ce qui pourroit lui plaire; &, pour varier les fêtes, le sacré collége permit les bals, qui avoient été interdits pendant tout le pontificat du feu pape.

Il y eut un repas de six cents couverts chez le duc Corsini; & tout fut d'une telle magnificence, que Rome moderne fit voir, au

moins dans cette partie, qu'elle tient encore à l'ancienne, & que Montesquieu ne se trompoit pas lorsqu'il leur trouvoit un air de famille. On y a conservé cette grandeur noble & simple qui prouve tout à la fois l'élévation de l'ame & le bon goût.

L'empereur, extrèmement satisfait, partit pour Naples, & le grand-duc de Toscane retourna dans ses états. Sa majesté arriva à Portici, maison de plaisance du roi, qui est située presque au pied du mont Vésuve; & de là il vint, avec le roi & la reine, dans la capitale des Deux-Siciles, au milieu des acclamations d'une foule innombrable, Naples étant à proportion beaucoup plus peuplée que Paris. On y compte quatre cent mille habitans, & elle n'est tout au plus qu'un tiers de cette capitale.

L'empereur voulut tout voir, & il examina tout avec les yeux d'un connoisseur, étonnant les antiquaires qui l'accompagnoient par ses questions & par ses remarques. Il fut extrèmement surpris de la beauté de la salle de spectacle, & du prodigieux concours de personnes qui s'y trouvèrent. On lui donna un repas, au bruit des instrumens militaires, sur le vaisseau *le Saint-Joseph*, qu'on avoit

magnifiquement appareillé, & on lui fit voir la manœuvre d'un des navires armés. Il voulut parcourir les dehors du mont Vésuve & les ruines de Pompéia, cette ville atterrée, du temps de Pline le naturaliste, sous les cendres de ce redoutable volcan, qui néanmoins, depuis cette époque, s'est tellement civilisé, qu'il n'y a point eu d'éruption aussi effrayante.

L'empereur, de retour à Rome, n'y resta que pour s'y reposer, & repartit pour Florence, ville si ravissante, selon la remarque d'un portugais, qu'on ne devroit la montrer que les dimanches.

Il séjourna à Bologne, où Auguste, électeur de Saxe, abjura la religion protestante; fait qui se trouve consigné sur un marbre, écrit en lettres d'or, & qui lui mérita la couronne de Pologne.

Après trois mois & quatre jours de conclave, le cardinal Laurent Ganganelli, frère mineur conventuel, né au bourg de Saint-Arcangelo, diocèse de Rimini, l'an 1705, fut élu pape le 24 mai 1769; & l'empereur dit, en apprenant cette nouvelle : » C'est un fils » de Sixte-Quint ; il fera du bruit ».

L'empereur se rendit à Turin, descendit

chez le duc de Chablais, qui le conduisit à l'appartement du roi ; & il ne s'y arrêta que six jours, d'où il passa aux îles Borromées, ces îles que leur situation & leurs alentours rendent ravissantes.

Milan s'empressa de recevoir Joseph II avec les transports qu'excite la présence d'un monarque chéri. Il fit publier dès le lendemain qu'il donneroit audience tous les matins pendant deux heures, & qu'il recevroit toutes les requêtes qu'on voudroit lui présenter ; & il tint parole avec d'autant plus d'empressement, que la popularité fut une de ses vertus favorites. Il diminua de deux cent mille florins les impôts annuels qui se perçoivent dans cette portion de l'Italie ; & , après ces actes de bienfaisance, il arriva, le 29 juillet, à Schënbrun.

Il y avoit long-temps que sa majesté, jalouse de connoître un monarque dont le voisinage & la renommée excitoient la curiosité, désiroit une entrevue avec le roi de Prusse. Ce fut à Neiss que l'empereur, accompagné des généraux Lascy, Laudon, & Mildits, arriva sous le nom de comte de Falkenstein. Frédéric, informé de cette importante visite, vint au devant de l'empereur. Joseph aborda le

» monarque, en difant : » *Enfin mes vœux font accomplis* „ ; & le roi lui répondit : » *Ce* » *jour eft un des plus beaux de ma vie* ».

On fupprima tout cérémonial de cour, pour fe conformer à celui du militaire ; & Frédéric eut la droite, comme le plus ancien général. Les deux monarques s'affirent fur un canapé, & s'entretinrent en préfence du prince royal de Pruffe & du prince Henri. Paffant enfuite dans un cabinet, ils continuèrent la converfation pendant une heure ; après quoi ils dînèrent enfemble avec quelques princes & quelques généraux de leur fuite. Le général Laudon, invité à ce dîner, voulut fe placer au bas de la table, par l'effet d'une modeftie qui le rend prefque honteux de fon mérite ; mais le roi le fit mettre de fon côté, en difant : « *Venez vous* » *placer ici, monfieur le général Laudon ;* » *j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté* » *de moi que vis-à-vis* » ; ce qui fit dire à l'empereur, lorfqu'il rendit compte de l'entrevue à fon augufte mère, que Frédéric, malgré fon ame martiale, favoit être gracieux.

A l'iffue du repas, l'empereur retourna à pied à l'hôtel où il étoit defcendu. Frédéric

On y fervit, au jour indiqué, un fouper de quinze cents couverts, & on y ouvrit un bal mafqué, pour lequel on diftribua trois mille billets.

Cette alliance fut moins l'ouvrage du duc de Choifeul, que celui de la convenance. Marie-Antoinette d'Autriche, en devenant belle-fille de Louis XV, avoit la perfpective d'un trône fur lequel s'étoient affifes plufieurs princeffes de fon augufte maifon; & d'ailleurs elle apportoit en dot une ame généreufe & fenfible, qui promettoit le plus heureux avenir.

L'empereur, après avoir participé à la joie de ce mémorable évènement, fe rendit en Hongrie, y donna de nouvelles marques de fa juftice & de fa bonté, revint à Vienne, pour affifter à la proceffion de la Fête-Dieu, non par étiquette, mais par efprit de piété, ayant fu, comme il le difoit lui-même, fe garantir de l'incrédulité & de la fauffe dévotion.

La cour de Vienne partit alors pour aller jufqu'à Gratz, à la rencontre du grand-duc & de la grande-ducheffe de Tofcane, qui donnent l'exemple de la plus parfaite union, & qui, loin du fafte & de la prodigalité,

gouvernent leurs états avec autant d'économie que de sagesse; tandis que Joseph, après s'être arrêté quelque temps au camp de Prague, joignit le roi de Prusse, qui s'étoit rendu à Neustadt, où l'entrevue des deux monarques fut des plus touchantes. Ils virent manœuvrer les troupes autrichiennes avec une satisfaction réciproque, & se rendirent au quartier destiné pour sa majesté prussienne. Il y eut le soir un opéra comique, les plus grands hommes étant assujettis, par le besoin, à prendre des heures de recréation. Plus l'ame se fatigue, plus les sens s'attachent à des objets capables de la distraire.

Les monarques se séparèrent dans la meilleure intelligence, mais ils avoient tant d'intérêts différens, qu'on ne pouvoit compter sur leur union.

L'on vit alors paroître une ordonnance, par laquelle l'empereur annonçoit que toute personne, de quelque condition qu'elle fût, pourroit lui présenter ses requêtes & ses plaintes, & qu'elle défendoit à tout officier de service d'écarter de son trône quiconque se présenteroit pour implorer sa clémence ou sa justice.

On ne donne point de tels édits, quand on

a l'ame étroite, & qu'on n'eſt pas fait pour régner; mais Joſeph hérita de ſes pères une ſenſibilité qui le rendoit compatiſſant à l'égard même des criminels.

Le prince de Kaunitz écrivit alors à tous les miniſtres étrangers une lettre circulaire, pour les inviter, au nom de l'impératrice, à lui faire remettre une note particulière de tous les natifs du pays qui étoient attachés à leurs ſervices; & ce fut l'empereur qui conçut ce deſſein. Par ce moyen, on travailla ſans relâche à faire le dénombrement exact de tous les habitans de Vienne & des environs, afin que la cour fût à portée de déſigner à chaque diſtrict l'endroit où l'on pourroit faire des recrues. Quand l'eſprit d'ordre dirige les ſouverains, il n'y a point de partie d'adminiſtration qui ne ſoit en vigueur; mais il faut des miniſtres qui ne ſoient ni égoïſtes ni indolens.

On ſupprima, du conſentement du ſouverain-pontife, pluſieurs fêtes de l'année, dont le grand nombre étant un obſtacle au travail, portoit le plus grand préjudice aux ouvriers, ce qui prouve que l'impératrice-reine avoit une dévotion éclairée.

On fit des réglemens, par leſquels les reli-

gieux rentés fourniroient à l'entretien des couvens pauvres, ce qui abolissoit les quêtes : ordonnance d'autant plus sage, que les quêteurs ne trouvoient plus que des reproches & des injures.

Mais par un esprit de justice qui dirigeoit l'empereur, il voulut voir lui-même quelle étoit l'occupation journalière des religieuses ; & s'étant fait rendre compte de leurs exercices, il obligea celles qui n'avoient qu'une vie contemplative à travailler de manière à n'être point à charge au public. Un souverain ne rend ses sujets heureux, qu'autant qu'il entre dans les détails. On ne s'avilit jamais en voyant les plus petites choses, lorsqu'on les voit en grand.

La secousse que les soulèvemens de la Turquie, de la Pologne, & de la Russie donnoient depuis du temps à l'Europe, forcèrent l'empereur à faire des préparatifs capables d'intimider ses voisins. Il rassembla une partie de ses troupes, il leur donna des ordres, il les mit dans le cas de marcher au premier signal, il fit des lois, tant pour la discipline que pour l'économie ; & au milieu des embarras que ces dispositions devoient causer, tranquille à Schönbrun ; il travailloit, dans le silence de

cabinet, à donner aux corps, tant militaires que politiques, l'influence néceſſaire pour les faire agir. Tous ſes généraux, après avoir pris ſes inſtructions, partirent pour leurs poſtes reſpectifs. Ils étoient sûrs de lui, comme ils l'étoient d'eux-mêmes; heureuſe harmonie qui donnoit aux troupes la plus grande confiance!

Il parut alors un édit impérial, qui ordonnoit aux curés des états héréditaires de vendre tous les biens-fonds attachés à leurs bénéfices, & qui deſtinoit l'argent provenant de ces ventes à former un capital, dont le revenu feroit également partagé chaque année entre tous les paſteurs; la plupart manquoient du néceſſaire, tandis que quelques uns avoient beaucoup de ſuperflu.

Il n'en falloit pas davantage pour faire dire aux idiots que Joſeph II n'avoit pas de religion, & c'eſt ainſi que les ſuperſtitieux ſe ſcandaliſent des œuvres mêmes qui ne ſervent qu'à la conſolider.

La diſette des blés ayant répandu de juſtes inquiétudes, & cauſé les plus vives alarmes à l'impératrice-reine, ſon auguſte fils partit pour la Bohème & pour la Moravie, à deſſein d'examiner lui-même les véritables

caufes de ce redoutable fléau. Un fouverain n'a pas de meilleurs moyens pour n'être jamais trompé.

Tandis que l'empereur s'occupoit des befoins du peuple, Marie-Thérèfe, après avoir eu la fatisfaction de donner deux archiducheffes à l'Italie, l'une, reine de Naples, l'autre ducheffe de Parme, terminoit l'alliance de l'archiduc Ferdinand avec la jeune princeffe de Modène, comme un moyen affuré d'unir ce duché à la maifon d'Autriche : ce qui combloit fes défirs, & ce qui procuroit à fon augufte famille les plus fuperbes établiffemens.

Mais quelque heureux que fuffent ces évènemens, ils ne flattoient point Jofeph comme le plaifir de foulager les peuples. On vit, par fes foins, l'abondance circuler dans tous les pays menacés d'une difette prochaine; &, dans la crainte que le froment ne vînt à manquer, il s'occupa lui-même de la confection d'un pain de feigle qu'on diftribua dans les différens quartiers de Vienne, & qui, fe trouvant à un moindre prix, devint d'une grande reffource.

Il vifita l'hôpital de Prague, il fit donner du linge à tous les pauvres, il leur diftribua

une somme considérable, il augmenta de vingt-quatre mille florins le revenu de cet hôpital (le florin d'Autriche est de 53 sous de France) : ses largesses montèrent à plus de cinquante mille ducats d'or pendant son séjour en Bohème, & , pour renchérir sur ses bienfaits, il abolit la servitude de la glèbe, & il procéda avec rigueur contre les employés qui abusoient de leur pouvoir.

La Pologne se trouvoit alors exposée aux plus grandes hostilités. L'élection du comte Stanislas Poniatowski, ouvrage de Cathérine, impératrice de Russie, avoit entraîné les plus grands malheurs. On disoit que la souveraine qui l'avoit nommé, prétendoit diriger son royaume à son gré, & vouloit que le nouveau roi sacrifiât les intérêts de sa nation à la reconnoissance, & qu'il fût l'instrument de ses volontés. L'ambassadeur de la Czarine se rendoit en conséquence formidable à Varsovie, s'y trouvant appuyé par les troupes moscovites, qui, répandues dans tous les palatinats, imprimoient la terreur. Ce n'étoient que plaintes, déprédations, massacres, & la peste s'unissoit à la famine, pour ravager l'infortunée Pologne, où les frères, aux prises

avec les frères, devenoient la proie de leur propre fureur.

Des françois, portés fur les ailes de la victoire, avoient pénétré, comme par enchantement, jufque dans le château de Cracovie, malgré la garnifon qui s'y trouvoit. Il n'en réfulta aucun avantage ni pour la France ni pour la Pologne, & les diffentions, ainfi que les ravages, continuoient de dévafter un des plus beaux royaumes de l'Europe.

Jofeph ne perdoit point cet objet de vue, & il ne fembloit endormi que pour fe réveiller avec plus d'éclat. Cela ne l'empêchoit pas de donner tous fes foins à l'adminiftration intérieure dans les différentes parties dont fon augufte mère l'avoit chargé. L'on vit paroître une ordonnance où l'on fupprimoit la peine de mort contre les déferteurs, & qui n'exceptoit que le cas où ils voudroient fe fervir de leurs armes pour affaillir ceux qui les arrêteroient.

Il y eut des édits contre l'exportation des grains, leurs majeftés impériales n'ayant pas ceffé un feul moment, pendant leur règne, de s'occuper du bien de leurs fujets. C'eft à un pareil zèle qu'on doit attribuer la loi qui

garantit les payfans, qui étoient ferfs en Autriche, des vexations qu'ils éprouvoient de la part de leurs feigneurs. Suivant les difpofitions de cette loi, les fujets qui fe croyent léfés, après avoir fait les repréfentations convenables, peuvent recourir aux offices des cercles, pour obtenir juftice, leurs majeftés attribuant à ces tribunaux la connoiffance des conteftations de fait qui s'éleveront entre les ferfs & leurs feigneurs. Il eft défendu, par cet édit, à tout feigneur, d'ufer de violence & de voie de fait contre fes vaffaux, fous peine d'être dépouillé de fes biens.

Par une autre déclaration, on affure à ceux qui pofsèdent des vignes, des forêts, des prairies, des champs, la garantie de leurs poffeffions, de manière à n'être point troublés dans leurs jouiffances par les chaffes même impériales, & à pouvoir y bâtir, y faucher, y faire paître leurs beftiaux avec tranquillité.

Les troupes autrichiennes, qui s'avançoient vers la Pologne, eurent ordre de s'arrêter, leurs majeftés ne voulant pas faire cette démarche avant de donner un manifefte qui expliquât leurs motifs Mais, lorfqu'il fut notoire que Cathérine, faifant valoir des droits,

s'emparoit d'une partie de la Pologne, alors on fit partir des ingénieurs pour tracer les limites des nouvelles possessions que la cour de Vienne réclamoit, comme des territoires dépendans de la Hongrie.

Le célèbre van Swieten, premier médecin de leurs majestés, s'étoit fait une trop grande réputation, & par ses propres talens, & par la confiance dont la cour de Vienne ne cessa de l'honorer, pour que son nom ne soit pas ici placé. Ce savant, connu par d'excellens écrits, mourut à Schënbrun, dans un âge avancé; &, malgré le monument qu'on lui érigea, on lui reprochoit d'avoir trop écouté la prévention. Il étoit chargé, pour sa propre instruction, de donner chaque jour une audience gratuite à tous les malades qui venoient le consulter, même aux plus pauvres, & de leur faire expédier sans aucune rétribution, toutes les drogues dont ils avoient besoin. Des apothicaires, payés par la cour, distribuoient sur des billets ce qu'on venoit leur demander.

La dévastation de la Pologne étoit à son comble; & pour surcroît de maux, ce royaume se voyoit à la discrétion de trois puissances qui le démembroient selon leur volonté. Cha-

cune d'entre elles faisoit paroître un manifeste. Les souverains ne manquèrent jamais de raisons ; mais on dit dans le temps, que celui de la cour de Vienne étoit le mieux motivé.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Marie-Thérèse, vivement sollicitée par son fils de prendre part au partage, ne le fit qu'avec la plus profonde douleur, & qu'après avoir consulté Rome & les plus savans jurisconsultes, pour savoir si elle pouvoit, sans blesser sa conscience & le droit des gens, participer à cette invasion.

Rome répondit que les Russes se multiplieroient d'une manière prodigieuse en Pologne, qu'ils y introduiroient insensiblement la religion schismatique, & que, pour l'avantage spirituel de l'église, il étoit nécessaire que la cour de Vienne étendît sa domination jusque sur le territoire polonois. Les gens de loi firent voir à Marie-Thérèse qu'elle alloit être opprimée par la Prusse & par la Russie, dont le nouvel agrandissement augmentoit prodigieusement les forces, si elle ne se mettoit de la partie, & que l'intention qu'elle avoit d'ailleurs d'affranchir les serfs de leur esclavage, devoit la rassurer.

Malgré ces représentations, elle gémit toute sa vie de cette dure nécessité ; & quoique des esprits mal intentionnés aient osé la soupçonner de feindre quelquefois la douleur, on peut dire que son ame en fut vivement déchirée. Mais tel est le sort des personnes les plus vertueuses, que la malignité se plait à décrier, quand même leurs actions n'offrent rien que de louable.

Le général comte d'Esterhazy fit dire au commandant de la place de Léopold en Galicie, de signifier aux russes d'évacuer la ville. L'armée autrichienne marchoit alors sur cinq colonnes de cinq mille hommes chacune. Cette nouvelle fut portée sur le champ au feld-maréchal comte de Romanzow en Moldavie. Il y eut une déclaration de la cour de Vienne, qui annonçoit aux polonois que leurs majestés impériales & royales prenoient sous leur protection les lieux occupés par leur armée, & promettoient de les traiter comme leurs propres domaines.

La présente déclaration fit une sensation d'autant plus vive, que sa majesté prussienne publia un manifeste pareil dans la Prusse polonoise, dans l'évêché de Warmie, & dans une grande partie de la Pologne.

Les russes se retirèrent, les polonois ne dirent mot, & les trois puissances co-partageantes s'assurèrent entre elles la moitié de la Pologne, ce que le roi de France n'apprit qu'avec la plus grande surprise; mais le duc d'Aiguillon avoit remplacé le duc de Choiseul, & le prince Louis de Rohan étoit ambassadeur à la cour de Vienne.

On parla beaucoup de la déclaration que leurs majestés impériales firent remettre au roi de Pologne, pour accélérer le partage de la république, conformément à leurs vues. Les ministres de la Russie & de la Prusse en remirent une toute semblable; & le roi répondit à ces significations, qu'il avoit convoqué les sénateurs pour le mois de février, & qu'il délibéreroit avec eux sur le parti qu'il convenoit de prendre dans les occurrences actuelles.

Ce monarque, timide par circonstance, n'osoit rien prendre sur lui-même, & ces indécisions ne lui attachoient aucun parti. Il est peu de souverains qui aient l'ame assez forte pour résister à des assauts aussi violens, surtout quand il s'agit d'un souverain électif qui a passé une partie de sa vie dans la dépendance.

Les

Les ennemis de Staniſlas Poniatowski diſoient qu'il avoit beaucoup d'eſprit, qu'il étoit inſtruit, mais qu'il lui manquoit ce tact dont les rois ont beſoin pour ſaiſir dans les affaires importantes ce qu'il faut accepter ou rejeter.

On a peine à croire que les habitans de la Pologne qu'on réuniſſoit à la Hongrie, regrettèrent amèrement leur eſclavage ; la néceſſité de payer des impôts leur paroiſſoit plus accablante que la ſervitude ; & il faut avouer que l'exaction d'une ſomme qu'on ne peut ſouvent donner, eſt un mal bien au deſſus de celui qui nous attache au pays où nous ſommes nés.

Le payſan polonois n'étoit aſtreint qu'à trois jours de travail pour ſon ſeigneur, & celui de la France, par exemple, étoit expoſé à voir vendre juſqu'à ſon lit, & à périr même en priſon, s'il ne ſatisfaiſoit le collecteur.

La cour de Berlin ne manqua pas de donner un manifeſte où ſes droits ſur la Pologne étoient établis, comme ſur des poſſeſſions qui lui avoient autrefois appartenu. C'eſt la reſſource des ſouverains, quand ils veulent plaider ou déclarer la guerre ; mais ceux qui

lifent ces fortes de mémoires n'en reftent pas moins attachés à leur opinion.

Le traité de partage, ce traité par lequel la maifon d'Autriche jouit en Pologne d'une étendue de pays de quatorze cents milles carrés d'Allemagne, fut enfin conclu ; & le comte Wenceflas Rzewuski, grand-général de Pologne, & caftellan de Cracovie, ce patriote immortel, qui fut enlevé par les ruffes, & tenu en captivité pendant cinq ans avec le comte Severin, fon illuftre fils, pour avoir vigoureufement défendu les droits de fa nation & de la liberté, vit fon magnifique château de Podhrce, fa réfidence ordinaire, paffer fous une domination étrangère, de manière à ne pouvoir plus y avoir fa cour, fes régimens, fes canons; ce qui l'engagea à fe retirer à Stolnau, près Lublin, où il termina fa glorieufe carrière en philofophe chrétien.

C'eft de lui que Jofeph difoit : » Si tous » les polonois avoient eu fon patriotifme & » fa fermeté, la Pologne n'auroit pas effuyé » les malheurs qu'elle éprouve ». Il fut tout à la fois le feigneur le plus intrépide & le plus doux, deux qualités qui l'auroient fait adorer de fa nation, fi la Providence l'eût placé fur le trône de Pologne.

Le général de Laudon, qui avoit envoyé à la cour de Vienne la démission de tous ses emplois, reçut ordre de se rendre auprès de l'empereur, & il en fut traité avec tant de distinction & de bonté, qu'il se conforma aux désirs du souverain, en continuant de servir. Ce général, d'une foible complexion, mais d'une vertu robuste, cache sous la plus grande modestie les plus rares qualités; il faut lui parler de ses victoires, pour qu'il y pense, de son mérite, pour qu'il y croye. Jamais il n'a vu que son devoir, & toujours il a su commander sans avoir l'air de se faire obéir. Sa femme, avec une ingénuité qui toucha l'impératrice-reine, disoit à sa majesté : Je sais, madame, » que vous voulez faire un riche présent à mon » mari; mais outre qu'il n'a pas besoin de ce » témoignage d'affection pour vous servir avec » zèle, il ne faut pas que votre majesté fasse » cette dépense, d'autant plus qu'elle a de » grands engagemens à remplir ».

La nouvelle s'étant répandue qu'une disette de viande menaçoit l'Autriche, l'empereur partit sur le champ pour la Transilvanie; & plein d'une vigueur dont les princes ne sont guère susceptibles, il força les marchands qui, par une cruelle avidité, profitoient des cir-

conſtances pour s'enrichir, à conduire eux-mêmes leurs troupeaux juſque dans Vienne.

Enfin les poſſeſſions autrichiennes en Pologne ayant été définitivement réglées, & la portion qu'on nomme Galicie partagée en ſept différens cercles, il fut ſtatué que toutes les fermes économiques, ſtaroſties, châtellenies appartiendroient à la cour de Vienne après la mort des titulaires actuels, & qu'ils jouiroient pendant leur vie de l'uſufruit de ces biens. Il eût été odieux de les en dépouiller; mais loin de ſoulever les eſprits par des actes auſſi révoltans, l'empereur ne chercha qu'à ſe les concilier, en paroiſſant parmi les polonois comme un d'entre eux, ne voulant recevoir à Léopold ni hommages ni diſtinctions, & donnant à cette ville, comme nous le dirons par la ſuite, une nouvelle conſiſtance; on y vit plus d'habitans, on y trouva plus de propreté; & malgré l'averſion qu'on a pour une domination étrangère, on s'accoutuma facilement à celle de Joſeph.

C'eſt là qu'il plaça des dicaſtères, des tribunaux de juſtice, où ſe trouvent nombre d'écrivains & de commis dont on pourroit peut-être encore retrancher une partie; mais on eſt communément, en Allemagne, diffus

dans les écrits, quoique les états héréditaires de l'empereur, grâces à son ministre, connoissent aujourd'hui l'art de la précision

C'étoit un chaos que la complication des affaires relatives, tant à la chancellerie qu'à l'administration de la justice; un travail aussi pénible pour les ministres que pour le souverain, avant qu'un génie heureux répandît la lumière sur ces objets, & les débrouillât, de manière que la lenteur des bureaux n'apportât plus de retardement aux décisions.

Il y avoit long-temps que les turcs étoient aux prises avec les russes, & qu'ils s'exerçoient dans de petits combats qui, par leur fréquente répétition, produisoient les plus grands maux; l'empereur, pour se garantir de pareilles hostilités, & pour arrêter les ravages des troupes ottomanes, presque toujours féroces, fit renforcer le cordon autrichien qu'on avoit tiré dans la Pologne, & se mit à l'abri de toute surprise. Les ingénieurs en conséquence furent chargés de visiter toutes les frontières de la Transilvanie, & de faire travailler aux réparations nécessaires. On construisit de nouvelles redoutes dans les défilés, & l'on n'omit rien pour se mettre à l'abri des insultes & des surprises.

Il n'eſt pas ſurprenant que Vienne & Conſtantinople ſoient toujours dans une défiance réciproque ; le voiſinage de leurs frontières reſpectives ne leur donne que trop ſouvent l'occaſion de faire éclater leurs anciennes haines. C'eſt l'hiſtoire de la France & de l'Angleterre, qui n'ont que de fréquentes diſcuſſions que parce qu'elles ſont limitrophes.

La princeſſe Charlotte de Lorraine, abbeſſe de Remiremont, toucha vivement l'ame ſenſible de l'empereur, ſon neveu, en ſuccombant à la maladie, malgré tout l'art des médecins. On a toujours été ſurpris de ce que cette princeſſe, avantagée d'une belle figure, douée de l'eſprit le plus agréable, ne ſoit pas devenue reine de France, dans un temps où M. le duc, père du prince de Condé, chargé de cette importante affaire, parut embarraſſé d'une pareille négociation : ſon âge répondoit parfaitement à celui de Louis XV ; mais le ciel vouloit ſur le trône de France Marie-Leczinska, dont l'ame fut le ſiége de toutes les vertus.

Il y eut alors des actes de brigandage exercés contre les voyageurs, par ces aventuriers connus ſous le nom de bohémiens, & qui engagèrent l'empereur à s'occuper de cet

objet. On fait qu'ils viennent originairement de la Bohème, mais on ignore que cette troupe vagabonde erre dans différentes forêts du pays, sans autre ressource que l'astuce & la rapine, sans qu'on ait pu changer leur genre de vie, ni les empêcher de se faire un jargon qui n'a nul rapport avec leur langue naturelle. Ils infestèrent l'Europe dans les temps où la sorcellerie & les divinations étoient en usage; & ce n'est que depuis un demi-siècle qu'ils ne quittent plus leur sol, & qu'ils se cachent à l'ombre des bois.

L'empereur, toujours attentif à conserver le bon ordre, porta ses vues sur cet objet; &, pour arrêter ces malheureux, il fit enlever tous leurs enfans : le gouvernement se chargea de leur éducation, défendit, sous les peines les plus rigoureuses, aux pères & mères de loger sous des tentes, fit donner à chaque famille une maison & des champs à cultiver. Marc-Aurèle n'eût pas mieux fait. Il n'y a qu'un grand amour de l'humanité capable d'une pareille bienfaisance.

La mort de Louis XV, arrivée le 10 mai 1774, & notifiée à la cour de Vienne par le prince de Rohan, pour lors ambassadeur, en devenant un sujet de tristesse, fut un motif

de consolation. La sœur de l'empereur se voyoit reine à l'âge de 19 ans, & Louis XVI montoit sur le trône, rempli de vertus qui promettoient à la France le plus grand bonheur.

Joseph, qui n'attendoit celui de ses sujets que de son activité & de son ardeur à se défendre des ennemis, se répandoit presque en même temps en Bohème, en Moravie, en Hongrie, curieux de voir par lui-même les camps qu'on y avoit formés, de prendre une connoissance exacte des manœuvres, de l'agilité des soldats, de l'habileté des chefs, afin d'apprécier leurs talens, & de les placer ensuite selon leur capacité : moyen assuré de ne pas se tromper dans le choix, & d'avoir toujours à ses ordres, des hommes en état de les exécuter.

Un jour, il apprend que deux ouvriers, en creusant un puits dans un faubourg de Vienne, s'étoient ensevelis par l'écroulement des terres à plusieurs pieds de profondeur; il s'y transporte, il donne des ordres pour qu'on travaille sans relâche à la délivrance de ces malheureux. Il s'arrête plus d'une heure, pour encourager lui-même les travailleurs par des récompenses, par des expressions pleines de bonté, consolant les

femmes désolées, par des largesses & par l'espoir de leur rendre leurs maris vivans, ordonnant enfin qu'on vînt l'avertir, à quelque heure que ce fût, quand on auroit fini l'entreprise.

Ce ne fut que deux jours après qu'on vint à bout de les retirer, & que, par le plus heureux événement, l'un d'eux n'eut aucune suite fâcheuse de cet accident, & que l'autre ne fut que légèrement blessé. La cour en prit le plus grand soin, & ils bénirent la main qui les avoit sauvés d'un si grand péril.

On voyoit sur le visage de Joseph combien son ame jouissoit, quand il exerçoit un acte de bonté. Croira-t-on, après de pareils traits, qu'un monarque puisse être cruel?

Quoiqu'il ne fût pas toujours d'accord avec son auguste mère sur le gouvernement intérieur des états héréditaires, un respect mêlé d'amour lui imposoit silence, & une conversation amicale terminoit l'entretien. Ils discouroient ensemble, quand il apprit la mort de Clément XIV, & ils dirent d'un commun accord : » N'eût-il supprimé que » la bulle *in cœna Domini*, il seroit placé » parmi les grands papes. — Je comptois avoir

» le plaisir de le voir, ajouta Joseph, & je
» suis bien fâché de ne le plus trouver que
» dans mon souvenir, d'où il ne sortira de
» long-temps ».

Il y eut, quelques jours après, une promotion considérable dans les troupes de sa majesté; & ce ne furent ni des recommandations ni des motifs légers qui déterminèrent le choix du souverain. Quoiqu'il ne prît souvent conseil que de lui-même, & qu'il en sentît plus d'une fois les inconvéniens, il fut assez heureux pour ne rien donner au hasard dans la plupart de ses promotions. Il disoit que la Providence le servoit bien, malgré ses témérités; & ce fut sans doute une des raisons qui l'empêcha de consulter dans les circonstances critiques & délicates où la communication de deux ames devient cependant nécessaire. Mais quel est l'homme, & surtout le souverain, qui n'ait pas des fautes à se reprocher?

Les intolérans voulurent mettre de ce nombre les concessions qu'il accordoit au protestantisme pour l'exercice de la religion; tandis qu'au contraire on doit les regarder comme pleinement conformes à la morale évangélique. C'est ignorer les principes de

la doctrine de l'Eglise, que de la croire persécutrice, elle qui émane d'un Législateur dont toutes les paroles, comme toutes les actions, ne respirent que la douceur & la paix. D'ailleurs l'empereur ne suivit en cela que les intentions du pape Bénoît XIV (Lambertini), comme il paroît dans le bref qu'il écrivit à Marie-Thérèse. Mais le fanatisme ne raisonne point; l'on ne fait pas attention que si la tolérance civile étoit absolument proscrite chez toutes les nations, celles qui sont idolâtres seroient autorisées à ne point recevoir de missionnaires, & à chasser tous les catholiques qui se trouvent dans leurs contrées. La religion elle-même, selon les principes des intolérans, ne devoit être admise dans aucun pays, & voilà comme la superstitieuse ignorance donne dans les plus grandes absurdités.

On dut à l'humanité de l'empereur l'abolition de tous les actes de rigueur qui ne servoient qu'à tourmenter les criminels, & dont l'usage affligeoit profondément les juges qui avoient de la sensibilité. Joseph ne pouvoit mieux plaire à son auguste mère, qu'en réformant des abus aussi révoltans & si peu propres à corriger.

C'étoit un ſpectacle bien touchant de voir Marie-Thérèſe & Joſeph II ſe diſputer le précieux avantage d'être bienfaiſans, & ſe rendre affables à l'envi, pour mériter la confiance des peuples, & pour apprendre à l'univers que tous les hommes ſont égaux, malgré les rangs qui les différencient, & qu'on doit conſerver comme un lien néceſſaire pour maintenir la ſubordination & pour prévenir les malheurs de l'anarchie.

Mais cette diſtinction ne fut jamais, chez l'empereur, un prétexte capable d'écarter le pauvre, & d'empêcher l'homme, le plus vil en apparence, de l'approcher.

Les habitans de Vienne, accoutumés à le voir chaque jour, lui préſentoient eux-mêmes leurs placets; & la même bonté qui les avoit accueillis, leur donnoit, quelque temps après, la réponſe.

On gémit à ce récit, quand on ſe rappelle le deſpotiſme avec lequel les miniſtres, en France, rejetoient impitoyablement tous les mémoires qu'on vouloit adreſſer au roi. Ils ſe rendirent d'autant plus coupables, que la clémence de Louis XVI les eût reçus avec affection. Il ne faut, pour s'en convaincre, que l'effuſion de cœur qu'il fit à M. d'Or-

messon, ancien contrôleur-général des finances, quand il lui dit : » On ne me parle que » d'intérêts particuliers, & jamais il n'est » question de mon pauvre peuple » ; paroles sublimes, & qu'on n'auroit pas manqué de relever avec le plus grand éclat, si Henri IV les eût proférées.

Tandis que Joseph travailloit d'une manière infatigable au bonheur de ses sujets & pour la manutention de l'état militaire, dont Marie-Thérèse lui avoit confié le soin, son frere, le grand-duc de Toscane, faisoit les réglemens les plus sages en faveur du peuple. On lui reprochoit de donner trop d'édits & d'ordonnances ; mais un excès d'amour du bien public ne peut jamais être une action dont un souverain puisse se repentir. D'ailleurs, de quelque manière qu'on la considère, il n'en est pas moins vrai que la Toscane gagna infiniment depuis que le souverain qui vient de la gouverner, répandit de toutes parts des encouragemens, fit disparoître les pratiques superstitieuses, & rendit au commerce l'activité dont il jouissoit sous le règne mémorable des Médicis.

L'indolence des souverains est bien plus à redouter que leur trop grand zèle.

Quant à l'empereur, il partit précipitamment de Vienne, & il se rendit à la cour de Versailles, n'ayant d'autre cortége que ses vertus, d'autre objet que celui d'étudier les nations, comme il avoit étudié les sciences.

Louis XVI & Joseph II s'abordérent avec cette franchise qui tient à l'ame. On s'embrassa cordialement, & la reine, enchantée de revoir un frère dont elle étoit séparée depuis huit ans, le conduisit elle-même chez les princes de la famille royale. Il visita les ministres, & son affabilité disposa tout à coup en sa faveur & la ville & la cour.

On le vit se répandre dans Paris avec l'empressement d'un voyageur avide de parcourir tous les objets intéressans que réunit cette capitale. On se plut à raconter chaque jour des traits de sa bienfaisance, & nous n'en omettons les détails, que parce qu'ils se trouvent consignés dans une multitude d'écrits.

Le compliment qu'il fit au comte de Buffon, s'annonçant chez lui comme un de ses élèves, les entretiens qu'il eut avec des personnes célèbres, la bonté avec laquelle il accueillit les petits comme les grands, fixèrent le jugement des hommes sensés sur son esprit & sur son cœur.

Il logea tout ſimplement dans un hôtel garni, malgré les préparatifs qu'on avoit faits à la cour pour l'y recevoir; & ſouvent un fiacre lui ſervit de voiture : exemple propre à corriger les orgueilleux de leur ridicule amour pour le faſte, & à remettre en honneur l'antique & vénérable ſimplicité.

Il connut l'à-propos de la généroſité; en cela bien différent des princes, qui ſavent perdre ſans ſavoir donner; & ſi jamais il n'oſa jouer, c'eſt qu'il crut ne pouvoir mettre au haſard ni ſon temps ni le bien de ſes ſujets.

On n'a point oublié qu'il viſita l'Hôtel-Dieu, celui des Enfans-Trouvés, d'une manière à tirer des larmes; qu'il frémit à la vue de cette multitude de malheureux, qui, raſſemblés juſqu'au nombre de quatre ſur un même grabat, ſe communiquent le ſouffle de la contagion & de la mort. Combien de choſes il vit dans ce genre, pour ne jamais les imiter! Il ne falloit pas moins que ſa préſence chez l'abbé de l'Épée, ce reſpectable eccléſiaſtique, qui ſut, en quelque ſorte, ouvrir l'oreille des ſourds & délier les langues des muets, pour apprendre à la cour combien un tel homme étoit précieux. L'empereur ne fut pas moins ſurpris de la manière dont il inſi-

nuoit ſon ame dans celle de ſes élèves, qu'étonné de ce qu'il n'avoit ni bénéfice ni penſion. Il le gratifia d'une boîte enrichie de ſon portrait, & il le chargea de lui former un diſciple capable de donner à Vienne des leçons auſſi utiles à l'humanité.

Malgré le juſte enthouſiaſme de l'empereur pour un homme auſſi rare, l'infatigable & vertueux abbé ne reçut qu'à la mort des marques de la reconnoiſſance qu'on lui devoit ; choſe d'autant plus extraordinaire, qu'on chargeoit alors de bénéfices des hommes qui n'exiſtoient que pour ſcandaliſer l'Egliſe & pour appauvrir l'état.

Le comte de Falkenſtein, après avoir eu pluſieurs entretiens avec ſon ambaſſadeur, le comte de Mercy, miniſtre le plus capable de ſoutenir ſes intérêts, & de le repréſenter avec dignité, prit la route de Tours, & ſe rendit à Saumur, où le marquis de Poyanne, prévenu de ſon arrivée, vint le recevoir à la porte de la ville, non comme un monarque, mais comme un illuſtre guerrier, dont les connoiſſances militaires promettoient les plus grands ſuccès.

Il vit manœuvrer les carabiniers; ayant paſſé ſur le front de la ligne, il examina-

avec la plus grande attention les hommes, les chevaux, l'équipement; & comme il étoit à cheval, il se porta dans tous les endroits où il pouvoit juger le mieux de l'effet des mouvemens divers, en donnant les éloges les plus flatteurs à la beauté de la troupe, & plus encore à la manière dont elle étoit instruite.

Il visita les casernes, les écuries, le manége; & ayant désiré de voir les carabiniers à pied, ils défilèrent devant lui après la parade. C'est ainsi qu'on fait une revue, quand on connoît les évolutions militaires, & qu'on y prend goût.

Le séjour qu'il fit à Brest devint une occasion de développer ses connoissances sur la marine. Il étonna les officiers par la justesse de ses observations, & sa popularité lui valut cet hommage du cœur qu'on ne rend point aux titres.

Lyon lui ouvrit ses manufactures & ses atteliers; il y portoit un génie capable d'apprécier l'ouvrage & l'ouvrier; mais il reconnut qu'il n'y avoit plus, en France, d'autre parure que de la mousseline, d'autre ameublement que du papier.

On crut qu'il visiteroit Voltaire, en cô-

toyant le lieu de sa retraite; & cet auteur le crut si bien lui-même, qu'il avoit tout préparé pour le recevoir ; mais l'empereur, irrité de la manière dont il en avoit agi à l'égard du roi de Prusse, son bienfaiteur, l'on pourroit dire son ami, passa outre; &, dès ce moment, les philosophes, qui ne cessoient de préconiser Joseph, se rétractèrent; comme si l'on ne pouvoit avoir des talens & des vertus sans avoir vu Voltaire.

On sait que, lors de son passage par le Languedoc, il eut une conférence avec un archevêque, qui lui conseilla la destruction des religieux, & qui lui donna un plan relatif à cet objet : c'est de là que partit le coup qui les a frappés dans presque tous les états héréditaires; de manière néanmoins qu'ils peuvent se renouveler, mais avec ordre de ne pas trop se multiplier. Le cardinal Albéroni disoit que l'espèce en étoit bonne, & que le trop grand nombre n'en valoit rien.

On fut étonné, dans plusieurs villes méridionales, de ne point remarquer dans Joseph II cette affabilité qui lui étoit naturelle; & il ne falloit s'en prendre qu'à l'affluence du peuple, qui, l'obsédant de tous côtés,

ne lui laiſſoit ni le loiſir de voir, ni la liberté de parler. Il y eut des gens aſſez ſtupides pour mettre ſes accès d'humeur ſur le compte de la jalouſie; comme ſi, avant de voyager en France, il n'en connoiſſoit pas les forces & les richeſſes.

Après un voyage de quelques mois, l'empereur jouiſſant de la meilleure ſanté, quoiqu'il n'eût rien épargné pour l'altérer par une vie dure & par un travail opiniâtre, revint à Vienne.

On érigea, dans ce même temps, un obéliſque en ſon honneur ſur les confins de la Moravie, pour tranſmettre à la poſtérité l'époque mémorable où, accompagné du prince Albert de Saxe & du général Laſcy, il laboura un arpent de terre, le 19 août 1769, pour l'encouragement & l'ennobliſſement de l'agriculture, imitant en cela l'empereur de la Chine, qui fait le même office une fois dans ſa vie.

On lit ſur l'obéliſque en queſtion : » *A la* » *mémoire de Joſeph II*, empereur romain, » qui, en 1769, mena ici la charrue avec » la main, pour encourager l'agriculture; » monument conſacré avec le conſentement » des états de Moravie & de Joſeph, prince

» de Lichtenftein ». Cette naïve infcription répond à la fimplicité des habitans de la campagne, parmi lefquels on l'a placée.

Le camp de Prague devint alors, pour l'empereur, une nouvelle occafion de fe fignaler. Il confiftoit en vingt-huit mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie, & tout ce qui pouvoit le plus reffembler aux divers travaux d'une véritable guerre, exécutée avec la plus grande précifion. Batailles, efcarmouches, rencontres, ponts de bateaux jetés & rompus, enfin prefque toutes les opérations de la fcience militaire furent mifes en œuvre, à la grande fatisfaction de l'empereur, de l'archiduc Maximilien fon frère, & à la vue de plufieurs perfonnes de la plus haute confidération.

La mort de Jofeph-Maximilien, électeur de Bavière, décédé dans fa cinquantième année, le 30 décembre 1777, ayant éteint la ligne mafculine connue fous le nom de Guillelmine de Bavière, & l'électeur Palatin ayant fait valoir fes droits de fucceffion féodale, fondés fur la defcendance du premier acquéreur, la cour de Vienne s'empreffa de faire connoître fes titres de réverfion, appartenans à la couronne de Bohème. Il y eut à ce fu-

jet un manifeste, daté de Ratisbonne, dans lequel on exposoit solidement les droits de la maison d'Autriche, pour révendiquer des fiefs dont la possession lui fut assurée par l'empereur Mathias, en 1614, & confirmée par ses successeurs.

Les troupes autrichiennes se répandirent en conséquence dans la Bavière, & la prestation de l'hommage par les vassaux du pays de Straubing, eut lieu avec tout l'éclat que requièrent ces actes de souveraineté. L'on vit le commissaire impérial, la tête couverte, assis sous un dais, recevoir le serment des bavarrois, qui se présentèrent dans la salle préparée pour cette imposante cérémonie.

On se mit pareillement en possession du bailliage d'Obernberg, situé sur l'Inn.

L'empereur partit pour Olmutz, & se rendit à Prague, suivi du maréchal de Lascy, qui, chargé presque seul de la dépense de l'armée, fut, par une sage économie, épargner des sommes considérables.

Tous les préparatifs de la guerre annoncèrent qu'elle étoit prochaine. On fortifia les remparts de Prague de redoutes & de canons; on signifia aux juifs, comme aux bourgeois, de se pourvoir de vivres au moins pour six mois.

» après avoir gagné la bataille de Rosbach, » venoit de reprendre Breslau! Je suis obligée » de l'admirer, quoiqu'à mes dépens. Rien » ne feroit plus grand, ajoutoit-elle, si son » cœur égaloit son génie ».

L'ordre de bataille donné par Frédéric portoit que le prince héréditaire de Brunswick auroit le commandement en chef de la première ligne ; qu'il auroit sous ses ordres le prince Frédéric de Brunswick, à la tête de la ligne droite ; le général de Srubterhein à celle de l'aile gauche, & le général de Rumin au centre ; que le général Tavenzin commanderoit la seconde ligne, ayant sous ses ordres le général Taddere à l'aile droite, le général Falkeinhein à l'aile gauche, le général Renzel au centre, & que le prince de Prusse, avec sa brigade, serviroit sous le général Tavenzin.

La nature de l'histoire ne nous permettant pas d'entrer dans des détails qui sembleroient minutieux, il suffit de dire qu'une artillerie formidable de part & d'autre, & qu'une armée des plus nombreuses annonçoient une affaire sanglante. Le terrain qu'elles occupoient étoit immense, au point d'effrayer les spectateurs. Toutes les troupes canton-

nées à Berlin se mirent en marche, ayant à la tête de la colonne le prince Henri, favori de la victoire, & l'émule de son frère.

Pendant ces préparatifs, la Pologne continuoit sa guerre intestine. Les russes dévastoient le pays, en se disant ses défenseurs. Cathérine se justifioit en faisant les plus belles promesses ; Stanislas Poniatowski en répandant des universaux. On se harceloit dans les diétines, on troubloit les diètes ; & des confédérations d'un côté, de l'autre des factions jonchoient les routes de cadavres, & ne laissoient par-tout que des ruines & des cendres. D'ailleurs cette singulière métamorphose de polonois, moitié prussiens, moitié moscovites, moitié autrichiens, depuis le partage du pays, ne cessoit d'engendrer des rixes dans les familles les plus unies, & formoit un contraste qui ôtoit la confiance, & qui gênoit les sociétés.

Quant à la Turquie, elle se voyoit menacée d'une prochaine invasion, &, sans tactique comme sans chef, elle n'avoit pour elle qu'une orgueilleuse témérité. Le sultan vivoit en monarque efféminé, & Cathérine, sa rivale, en femme courageuse, dont la première ressource étoit de tout oser. Elle savoit

que le feul génie de Potemkin lui valoit une armée ; & cette confiance, jointe à fa grande ame, lui donnoit une fierté que rien ne pouvoit abattre.

Ce fut au mois de juillet 1778 qu'une invafion fubite de troupes pruffiennes en Saxe, en Lufaçe, ainfi qu'en Bohème, devint le fignal de la guerre. » Frédéric, quand il s'agit de » fe battre, fe lève toujours avant les autres, difoit Jofeph, » mais il ne me trouvera ja» mais endormi ».

En effet, le lieutenant-général comte de Wurmfer, ayant fous fes ordres les généraux-majors le baron de Wimpfen & le comte de Wartensberg, paffa le Mittau, petite rivière voifine de Czerkowitz, avec cinq divifions de cavalerie, une divifion de croates, & deux pièces de canon. Il brufqua les bofniaques pruffiens, poftés à Vihowitz, & inquiéta l'aile ennemie; tandis que le lieutenant-colonel Quofdanovich fe difpofoit à une expédition dont il étoit chargé.

On furprit les cavaliers, on s'élança fur eux; on leur ôta le moyen de monter à cheval; & la plus grande partie fut fabrée. Ce n'étoit qu'une efcarmouche, mais qui fervoit d'encouragement aux troupes autrichiennes.

On ne recevoit à Vienne, comme ailleurs, que des nouvelles incertaines ſur les petits combats qui préſageoient une affaire déciſive. Il exiſte une harangue du célèbre jéſuite la Sente, jadis profeſſeur au collége de Louis le Grand, ſur le peu de confiance qu'on doit avoir dans les nouvelles qui ſe débitent auſſi-tôt après une bataille, chaque nation belligérante ayant intérêt à n'en parler qu'à ſon avantage; d'où il eſt arrivé, dit cet orateur, que le *te Deum* fut chanté plus d'une fois par les vainqueurs & par les vaincus.

L'armée de Pruſſe, ayant à ſa tête le roi en perſonne, ſur les hauteurs, près de Tranteneau, & ſe trouvant à portée de voir l'empereur près d'Oels, excitoit l'impatience des curieux, quand on apprit que la victoire, balancée de part & d'autre, ne ſe décidoit pour perſonne; que tantôt Frédéric, & tantôt Joſeph, ſembloient l'avoir fixée. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les troupes rivales étoient également bonnes, & que le roi de Pruſſe n'avoit d'autre avantage qu'une longue expérience dans la manière de faire la guerre.

On s'attendoit toujours à recevoir les

nouvelles d'une bataille importante; & malgré des mouvemens en tout sens, il n'y avoit que quelques escarmouches.

On eût dit que Frédéric & Joseph se respectoient mutuellement, & que le premier, craignant, par quelque fatalité commune aux plus grands hommes, d'obscurcir une gloire soutenue pendant plus de quarante ans, ne vouloit pas la mettre au hasard.

Tout le monde convint alors, jusqu'aux prussiens, que l'empereur avoit montré le désir de combattre encore plus que le roi même; ce qui fut confirmé par le maréchal de Laudon. Ce général, aussi vrai que courageux, dit plus d'une fois que Joseph, trop téméraire, s'exposoit légèrement au danger, & qu'en voulant être l'ame de ses soldats & le compagnon de leurs fatigues, il se faisoit un jeu d'affronter la mort.

Son auguste mère, informée de sa trop vive ardeur, n'osoit ni l'approuver ni le blâmer. Tourmentée par la gloire & par l'amour maternel, elle éprouvoit une agitation qu'on ne peut rendre.

L'armée du roi de Prusse, en abandonnant les contrées qu'elle avoit occupées en Bohème, fit sa retraite avec tant de vîtesse, que

les Autrichiens ne purent atteindre que son arrière-garde ; toute son artillerie & tous ses bagages avoient été transportés la veille, & les chemins, par l'abondance des pluies, étoient devenus impraticables.

Malgré tant d'obstacles, le général Klebut à la tête des warasdiniens crisiens, joignit l'ennemi du côté des hautes montagnes. Le régiment d'infanterie prussien de Schwartz, qui faisoit l'arrière-garde, fut particulièrement détruit. Le seul bataillon des warasdiniens tira ce jour-là dix-neuf mille coups de fusil. On dut cet. avantage, tant au comte de Lascy qui fit prendre à l'armée autrichienne la plus favorable position, qu'au maréchal de Laudon, qui sut rester maître de l'Iser.

Le prince Henri passa l'Elbe avec son armée sur trois ponts, & ayant rapproché de lui le corps combiné des saxons & des prussiens, aux ordres des généraux Platen & d'Anhalt postés sur les hauteurs, il étendit son armée vis-à-vis de Haremberg. Le maréchal de Laudon s'avança, lui fit tête, & se plaça, avec soixante mille hommes, de manière qu'il fit échoir le dessein du prince Henri, dont l'intention étoit de se porter sur Prague. La Bohême fut alors totalement éva-

cuée ; & la retraite du roi de Prusse passa pour une des plus glorieuses & des plus savantes manœuvres qu'il soit possible d'exécuter ; d'autant mieux que le prince qui la commandoit ne fit presque pas de pertes, quoique sa prodigieuse artillerie eût besoin des plus grands efforts pour s'arracher aux mauvais chemins.

On apprit alors, par un rapport du lieutenant-général d'Alton, qu'il y avoit eu une vive attaque entre le régiment des hussards de Nadasti, & un détachement de prussiens ; que les hussards s'étoient emparés de quantité de chevaux de monture, & avoient dispersé le reste du parti.

Pendant que ces différens combats se succédoient avec la plus grande vigueur, la France & l'Angleterre faisoient assaut de courage sur les mers. On sait combien il en fallut de part & d'autre dans la révolution des insurgens, & combien la cour de Versailles dépensa pour les soutenir dans leur indépendance. Peut-être, si elle eût bien calculé, n'eût-elle pas fait cette entreprise, mais le comte de Vergennes, l'idole alors des françois, & dont on a dit trop de bien & trop de mal, étoit l'ame de ce projet, & Louis XVI

avoit la gloire de donner la ſouveraineté à un nouveau peuple de Lacédémoniens ; choſe d'autant plus flatteuſe pour un jeune monarque, que les anglois ſe trouvoient humiliés par ce coup d'éclat, dont ils auroient ſurement pris la revanche, ſi le miniſtre ne les eût apaiſés par un traité de commerce qui les indemniſe amplement.

Les actes de juſtice ayant toujours relevé la gloire de Joſeph, il donna des ordres pour qu'on reconduisît avec des chevaux de poſte francs, la dame de Reizenſten de Schomberg, qu'on avoit conduite à Prague parmi les otages pris en Saxe, en lui faiſant remettre tout ce qu'on lui avoit enlevé, & en lui donnant lui-même des lettres de ſauve-garde, pour exempter de toute contribution, non ſeulement ſa perſonne & ſa terre, mais encore toute ſa famille.

Des traits d'une pareille humanité, dans un moment où l'empereur ſe trouvoit au milieu du carnage, prouvent combien ſon ame étoit ſenſible & généreuſe.

On ne peut croire juſqu'où ſa prévoyance s'étendoit, pour ſe mettre à l'abri des inſultes de l'ennemi, pour oppoſer des forces capables d'affoiblir celles des pruſſiens, & pour

les fatiguer, tantôt par des lenteurs combinées, & tantôt par des irruptions imprévues.

Le mois de novembre étoit arrivé, & de part & d'autre on prenoit des quartiers d'hiver. Joseph paroissoit avoir choisi Prague, & le prince Henri trois endroits différens, Dresde, Sedlitz, Freyberg.

Il y eut un combat dans la Silésie, à l'occasion d'un mouvement du baron de Stein, lieutenant-général, qui fut chargé d'aller reconnoître les fortifications faites autour de la ville de Jagerndorf, & de déloger les troupes prussiennes d'un village voisin. Le combat dura depuis onze heures du matin jusqu'à cinq du soir. Les prussiens furent repoussés, & l'on estima leur perte à plus de deux cents hommes, tant tués que blessés.

Après un assez long repos, occasionné par la rigueur de l'hiver, un officier dépêché par le comte de Wurmser, vint apporter à Vienne la nouvelle que le comte Kinski, général-major, détaché vers Habesnard, dans le comté de Glatz, avoit fait prisonnier le général prussien, prince de Philipsthal, avec trois colonels, vingt-deux officiers, tant de l'état-major que d'autres rangs, huit cents soldats, &

qu'il s'étoit emparé de quatre pièces de canon & de six drapeaux.

Les autrichiens essuyèrent aussi quelque perte peu de temps après ; & c'est ainsi que le sort des armes est alternativement favorable ou contraire, & que le plus habile conquérant auroit souvent peine à tirer l'horoscope des bons ou des mauvais succès.

Un congrès établi à Teschen, ville de la Silésie Autrichienne, pour accorder les deux puissances belligérantes, Joseph & Frédéric, fit enfin espérer que la guerre seroit bientôt à son terme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ardeur des combattans se ralentit, & qu'enfin, après les bons offices du roi de France & le travail des ministres qui se rendirent à Teschen, le traité de paix y fut signé & présenté le 15 mars 1779 à Marie-Thérèse, jour de l'anniversaire de l'empereur. Sa joie ne pouvoit s'exprimer ; le plaisir de voir son fils sorti des bras de la mort, après avoir couru tous les dangers qui accompagnent la gloire, devenoit sa plus heureuse jouissance.

Les articles de cette paix, connus de tout le monde, réconcilièrent deux monarques qui se félicitèrent de s'être mesurés l'un &

l'autre, de manière à ſe trouver ſur la même ligne dans les annales de la bravoure.

Un *te Deum* chanté à Vienne en actions de grâces de l'heureux rétabliſſement de la paix, une partie de la garniſon de la capitale poſtée ſur la cour de Saint-Etienne, & faiſant une triple décharge, manifeſtèrent la joie qu'on avoit de revoir le monarque ſain & ſauf, d'autant plus que ſon courage alarmoit les citoyens, c'eſt-à-dire, qu'on trembloit pour la vie d'un prince qui étoit intrépide.

Depuis l'époque de cette guerre, Frédéric eut toujours ſous les yeux le portrait de l'empereur, par la raiſon, diſoit-il, qu'il ne faut pas le perdre de vue. Les officiers, de retour, firent le plus grand éloge de ſon ſavoir & de ſon humanité; ils prenoient plaiſir à répéter qu'ils l'avoient vu, au milieu des éclats de la bombe & des coups de canon, ne pas plus mettre de différence entre ſa vie qu'entre celle du plus ſimple ſoldat.

Joſeph profita de ſon repos pour faire, de concert avec ſon auguſte mère, des réformes & des améliorations dans les écoles publiques & dans les académies. On tâcha de perpétuer l'émulation que les jéſuites ſavoient exciter

parmi les écoliers. On proposa des prix, dont la société économique donna les sujets; & l'on vit naître des ouvrages aussi solides qu'utiles. » Autant je hais les beaux-esprits, di» soit l'empereur, autant j'aime les savans ». Il suffisoit de faire de belles phrases pour l'éloigner des cercles, où, sans se faire annoncer, il paroissoit quelquefois. Ce fut, en y comprenant la promenade, toute sa récréation; ni le jeu, ni la chasse ne purent jamais l'occuper.

Il se rendit en Bohème & en Moravie, pour y dédommager les malheureux que la guerre avoit fait souffrir; & ses lumières le dirigèrent relativement aux travaux qu'il ordonna, pour qu'ils fussent analogues aux pays, & plus avantageux aux particuliers.

De retour à Vienne, il acheta un hôtel, dont il fit présent au feld-maréchal de Laudon, apprenant par cet exemple à tous les souverains qu'on ne peut trop réecompenser les services qu'on leur rend aux risques de la vie.

On le vit alors exposer la sienne, lorsqu'une barque, étant prête à faire naufrage dans le Danube, des passagers levoient les mains au ciel, & demandoient du secours : à ce

triste aspect, il accourt sur les bords du fleuve, & faisant passer son humanité dans le cœur de tous ceux qui le suivent, il vient à bout d'arracher à la mort les malheureux que les flots alloient ensevelir.

Il y avoit long-temps qu'on l'attendoit en Pologne, lorsqu'après avoir traversé la Moravie, il s'y rendit avec empressement, pour y répandre des largesses, pour y réformer des abus, & pour visiter les principales places qui avoient passé sous sa domination; il y gratifia des magnats du titre de princes, & le peuple de secours assez puissans pour suffire à leurs besoins.

A peine son entrevue projetée avec l'impératrice de Russie à Mohilow, ville de la Lithuanie, fut-elle divulguée, qu'une multitude innombrable de curieux, tant polonois qu'étrangers, obstrua les routes, de manière qu'on fut obligé de tirer un cordon, & qu'on ne put pénétrer qu'avec des passeports.

Cathérine faisoit trop de bruit dans l'Europe, elle y avoit trop d'influence & trop d'intérêts, pour que Joseph ne désirât pas la connoître : née d'ailleurs avec un esprit vaste, une fermeté d'ame peu commune,

grande jusque dans les actions mêmes qui sembleroient devoir obscurcir son règne, elle ne pouvoit avoir que des projets capables de piquer la curiosité du monarque. Il n'y a pas de doute qu'on passa bien vîte des complimens à des choses plus essentielles, & que les droits des puissances & leurs prétentions devinrent la matière de l'entretien (comme il y a lieu de le croire) qu'on mit dès lors en avant le dessein de prendre Belgrade & Bender. On ne connoît ordinairement le secret des cabinets que par les opérations qui en résultent.

Joseph reparut à Vienne, lorsqu'on le supposoit en Pologne. Il rendit un compte fidelle à Marie-Thérèse de tout ce que Cathérine lui avoit dit, ayant toujours eu la plus grande confiance dans son auguste mère.

Il avoit écrit à l'archiduc Maximilien son frère, pour le complimenter sur sa nomination à la coadjutorerie de l'électorat de Cologne, persuadé qu'il rempliroit cette place avec autant de sagesse que de dignité.

Impatient d'inspecter ses troupes, par une ardeur guerrière qu'il ne pouvoit contenir, il se rendit à Brinn, ensuite à Prague, augmentant chaque jour son courage & ses connoissan-

ces, voyageant presque aussi simplement que Charles XII, faisant étendre une peau de cerf sur une botte de paille, quand il vouloit dormir, ne se donnant pas le temps de savourer un mets, n'étant vêtu que pour être couvert, ne sachant qu'il étoit empereur que pour donner l'exemple de la frugalité.

Sa toilette est celle d'un soldat, écrivoit un de ses compagnons de voyage en 1779; sa garde-robe, celle d'un sous-lieutenant; sa récréation, le travail; sa vie, le mouvement perpétuel.

Il comptoit encore sur plusieurs années de Marie-Thérèse, son auguste mère, lorsque, suffoquée par un catarre dont on ne put arrêter les effets, elle termina ses jours précieux le 29 novembre 1780.

On put dire que tous les habitans de Vienne expiroient avec elle, la profonde douleur dont ils furent pénétrés les ayant jetés dans une stupeur qu'on ne peut rendre. C'étoit la plus tendre des mères qui leur étoit enlevée, celle dont ils avoient, sans interruption, éprouvé les bienfaits, admiré les sublimes vertus pendant un règne de plus de quarante ans.

Aussi chrétienne à sa mort que dans le cours de sa vie, elle s'entretint de la manière la plus attendrissante avec son fils le jour même qu'elle

expira, lui recommandant une étroite union avec ses frères & sœurs, le conjurant d'avoir toujours l'œil ouvert sur les besoins des malheureux, de ne jamais s'écarter de la religion de ses pères.

On sait que, par une grandeur d'ame dont elle donna toujours des preuves, elle régla elle-même sa sépulture, & qu'elle pria ses enfans de n'y point assister, voulant leur épargner un spectacle aussi douloureux.

La lettre de l'empereur au prince de Kaunitz, sur ce fatal évènement, étoit conçue en » ces termes : » Jusqu'à présent je n'ai su » qu'être un fils obéissant ; & voilà à peu près » tout ce que je savois. Par le coup le plus » mortel, je me trouve à la tête de mes » états, & chargé d'un fardeau que je re- » connois beaucoup au dessus de mes for- » ces. Ce qui me rassure, c'est la persua- » sion, mon prince, que, me continuant vos » sages conseils & vos bons avis, je me trou- » verai essentiellement soulagé dans cette tâ- » che difficile & importante... C'est pour » vous en requérir de mon mieux que je vous » adresse cette lettre ».

Joseph, par cette mort, devenoit maître de tous les états héréditaires; & cette idée ne

fut pas capable de modérer ſa douleur. Il perdoit le plus riche exemple, une ſouveraine dont le règne fut l'école des rois.

Par ſon teſtament, qu'elle avoit fait conjointement avec le feu empereur ſon époux, elle léguoit à chacun de ſes enfans un revenu annuel de quarante mille florins; & cette pièce authentique, qu'on peut regarder comme l'émanation de l'ame la plus bienfaiſante, aſſigna, en forme de legs, un mois d'appointemens à tous les militaires, depuis le feld-maréchal juſqu'au dernier ſoldat.

La veille même de ſa mort, elle fit écrire au prince d'Eſterhazy, chancelier de Hongrie, le chargeant d'aſſurer ſes fidelles ſujets les hongrois de ſa reconnoiſſance pour les preuves multipliées qu'elle avoit reçues de leur fidélité & de leur attachement pendant le cours de ſon règne. Il eſt vrai qu'elle leur devoit beaucoup, & qu'il eſt glorieux de s'avouer redevable envers une nation célèbre par ſon courage & par ſes victoires.

Quand Frédéric apprit les articles du teſtament de Marie-Thérèſe, il ne put s'empêcher de dire: » C'eſt un teſtament qu'il faut » enchâſſer ».

Malgré les ordres de l'impératrice-reine,

qui prefcrivoit pour fes obsèques la plus grande fimplicité, la piété filiale fe fignala dans la pompe funèbre. On dreffa un catafalque où rien ne fût épargné, & par la volonté expreffe de l'empereur, on donna le nom de *Théréfienftadt* à une nouvelle ville érigée dans la Bohème; monument immortel du zèle tendre & refpectueux qu'il eut toujours pour Marie-Thérèfe.

Pour ajouter encore à ces marques extérieures de fon amour, il fit placer deux urnes, l'une qui renferme les entrailles de l'impératrice-reine, l'autre qui contient fon cœur; & jaloux d'acquitter les legs dont elle l'avoit chargé, il prit fur fes propres fonds de quoi remplir ce devoir.

Il n'y a point de prince qui, en montant fur le trône, ne trouve des abus à réformer. Ceux que laiffa Marie-Thérèfe n'avoient d'autre fource que fa bienfaifance, mais ils n'en étoient pas moins des abus.

On vit paroître deux ordonnances, dont l'une prohiboit les donations faites par ceux qui fe confacroient à la vie religieufe; ce qui appauvriffoit les familles, & ce qui rendoit les communautés trop opulentes. L'autre déclaroit les déferteurs inhabiles à hériter. Il

étoit juste qu'en ôtant la peine de mort, on substituât une punition capable de contenir les soldats. Quoique le plus grand nombre n'ait pas d'héritages à prétendre, le hasard amène tous les jours des biens chez des hommes qui n'avoient pour vivre que leurs bras.

L'empereur, ne voulant agir que par des voies de prudence & d'équité, crut devoir charger les membres qui composent l'assemblée des états de la Basse-Autriche, d'examiner si un nouvel impôt sur la bière devoit être supprimé, d'après les plaintes de ses sujets, & de lui envoyer son sentiment par écrit sur cette taxe; & comme un conseiller, auteur du projet de l'imposition, étoit membre de cette assemblée, il lui fut défendu d'y paroître quand on mettroit l'affaire en délibération.

Le prince de Kaunitz, toujours nécessaire au bonheur du souverain & de l'état, reçut alors le témoignage le plus honorable de la haute estime du monarque. L'empereur lui envoya, dans une boîte garnie de tous les portraits de la famille impériale, un billet écrit tout entier de sa propre main, dont voici la teneur.

» Mon cher prince, je n'ai pu résister à

» l'envie de vous envoyer cette tabatière que » je viens de recevoir de Bruxelles, & qui » avoit été donnée pour feu sa majesté au » prince Charles. Quelque incommode qu'elle » soit, il m'a paru qu'elle étoit faite unique- » ment pour se trouver sur votre table, & » pour vous rappeler par-fois les traits des » personnes qui, toutes ensemble & chacune » en particulier, vous doivent beaucoup de » reconnoissance pour les services essentiels » que vous leur avez rendus. Je n'en fais » qu'une partie, mais je ne crains point » d'être leur interprète, assuré qu'ils pensent » tous comme moi à ce sujet. Adieu, par- » donnez cette folie à l'amitié raisonnée que » vous me connoissez inviolablement pour » vous. JOSEPH».

La réponse, digne d'un présent aussi distingué, mettoit dans tout son jour la belle ame du ministre.

» En parlant des actes de bonté de l'em- » pereur, il les compare à ceux de Trajan, » de Marc-Aurèle, & de Henri IV, dont, » jusqu'à nos jours, on bénit la mémoire, & » qu'on ne prononce qu'avec vénération ».

Mais il falloit que Joseph, à l'exemple de Henri le Grand, déférât plus souvent aux

avis de son ministre. On sait que trop d'indécision & trop d'inflexibilité, deux choses quoiqu'en apparence incompatibles, engagèrent plus d'une fois le monarque dans des entreprises dont il eut à se repentir. Il est vrai qu'il ne se trompa qu'en voulant faire le bien, & qu'un motif aussi pur le rendra toujours excusable aux yeux de la postérité.

Le régime des religieux gouvernés par une puissance étrangère, lui ayant paru une monstruosité dans ses états, il ordonna, par un édit du 24 mars 1781, que toute maison régulière n'auroit dorénavant nulle relation avec un général ultramontain, & qu'elle seroit dirigée par un provincial régnicole.

Plusieurs moines se plaignoient eux-mêmes de se voir soumis à un étranger, dont ils n'étoient pas connus, qui n'avoit ni leurs usages ni leurs mœurs, & qui nommoit souvent des gardiens & des prieurs d'après le récit infidelle que lui faisoient des intrigans. Cette ordonnance, sagement rendue, contient plusieurs détails marqués au coin de la saine politique & de la raison; mais les religieux, qui n'entroient pas dans ces vues, en prenoient occasion de décrier l'empereur, comme étant l'ennemi de la religion : tant il

eſt vrai que l'eſprit de parti engendre les jugemens les plus téméraires chez les hommes même les plus vertueux.

A cette ordonnance ſuccéda celle qui enjoint à toutes les cours eccléſiaſtiques & laïques de prendre connoiſſance de toutes les bulles & brefs venant de Rome, & d'en faire le rapport, afin qu'on puiſſe juger ſi on doit leur donner ſanction: réglement ſage qui s'obſerve en France depuis un temps immémorial, & qui auroit préſervé les différens royaumes de bien des ſchiſmes, s'il eût été univerſel.

On doit également louer la patente impériale adreſſée à tout le clergé, pour qu'il n'allât pas au delà des honoraires preſcrits par la loi dans tout ce qui concerne le caſuel de l'Egliſe, & pour qu'il enterrât les pauvres avec décence.

Quant au réglement qui concernoit les penſions & ceux qui pouvoient y prétendre, loin d'obſcurcir la gloire de l'empereur, il ne fit que l'augmenter. Il porte, qu'on ne pourra en obtenir qu'après dix ans de ſervice, & que cette penſion ne conſiſtera que dans le tiers des appointemens, à moins que, par quelque accident, on ne devînt incapable de

son emploi; & que les veuves sans fortune obtiendront le tiers des appointemens que percevoient leurs maris.

On se plaignit à tort du retranchement qu'on fit de plusieurs pensions accordées par la trop grande bonté de l'impératrice-reine. Il étoit juste d'évaluer les grâces suivant les services & selon les richesses de l'état. Il y a des impossibilités qui s'opposent aux dispositions mêmes des mourans, & l'on est forcé de s'y rendre.

L'empereur partit alors pour le Brabant, après avoir passé par Francfort. L'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas autrichiens, & le duc de Saxe-Teschen, son époux, l'avoient précédé, mais en ne voyageant qu'à petites journées.

Pendant qu'il alloit ainsi visiter ses possessions, dégagé de toute idée belliqueuse, l'Angleterre & l'Espagne, l'une sur la cime, & l'autre au pied de Gibraltar, combattoient pour un rocher, comme s'il eût été question de l'empire du monde. Mais on regardoit cette place importante comme devant être, selon la décision du sort, le retardement ou l'acheminement de la paix. La France y prenoit le plus vif intérêt; c'étoit la suite de

ſa guerre ouverte avec les anglois; & il y parut par l'empreſſement avec lequel le duc de Bourbon & le comte d'Artois lui-même allèrent joindre les eſpagnols. On s'efforçoit, par toutes les tentatives poſſibles, de réparer les pertes qu'on avoit pu faire.

Joſeph continuoit ſa route vers les Pays-Bas, & l'on notifioit à tous les tribunaux de la Hongrie, où les lois anciennes ne paroiſſoient pas aſſez bien balancées avec les avantages de la population, qu'à l'avenir on n'infligeroit aucune peine aux filles enceintes, à moins qu'il ne fût démontré qu'elles auroient cherché à détruire leur fruit; ſeul cas où l'on procéderoit contre elles en toute rigueur.

On expédioit en même temps à tous les couvens des états d'Autriche un ordre qui leur défendoit de recevoir aucun novice pendant l'eſpace de dix ans : les religieux s'y trouvoient en trop grand nombre.

Joſeph, arrivé à Bruxelles, ſe rendit à l'hôtel de ſon conſeil privé; il aſſiſta pendant trois heures, avec le prince de Staremberg, aux délibérations qui s'y firent. Il nomma le comte de Murray, iſſu d'une ancienne maiſon écoſſoiſe, commandant en chef les

troupes impériales du Pays, à la place du feu général marquis de Vayera.

Connoiſſant les conſéquences de la bulle *in Cœna Domini*, & la ſageſſe avec laquelle Clément XIV l'avoit retirée, le jeudi-ſaint, jour même de ſa publication, il ordonna qu'elle fût ôtée des rituels, ainſi que la bulle *Unigenitus*, comme ayant excité les plus grands troubles en France. On ſait que la première, ouvrage de pluſieurs papes, & ſur-tout de Pie V, porte atteinte aux ſouverains, & que la ſeconde, qui condamne les *Réflexions morales* de Queſnel, ne devint célèbre que parce qu'on mit trop de chaleur à la défendre & à la décrier.

Ceux qui étoient fortement attachés à ces décrets, jetèrent les hauts cris, & ils formoient un grand nombre.

Au moment même que l'archiducheſſe & ſon époux arrivèrent à Bruxelles, Joſeph, pour ne rien diſtraire des hommages qu'on devoit leur rendre, crut devoir viſiter la Hollande; il augmenta chez un peuple libre la conſidération qu'il ſe concilioit dans tous les lieux où le tranſportoit le déſir de s'inſtruire.

Il vit d'un œil attentif ces digues, chef-d'œuvres

d'œuvres de l'art, qui contiennent la mer de manière à la rendre captive, le seul objet qui ne jouisse pas de sa liberté dans le pays de l'indépendance. Il fut frappé à la vue d'une multitude de navires qui forment une ville flottante sur les eaux; & il se rappela avec une espèce de jouissance la mémoire de Pierre le Grand, ce monarque admirable jusque dans ses singularités, & qui crut devoir exercer la profession de charpentier, pour travailler à la construction des vaisseaux, & pour apprendre à l'homme que le travail l'honore infiniment plus que toutes les grandeurs.

Le baron de Reischach, ministre de sa majesté auprès des Etats-Généraux, fut alors chargé de leur présenter un mémoire, par lequel Joseph II leur déclare qu'il a nommé le duc d'Ursel & le prince de Graver pour aller recevoir le serment de fidélité qui leur est dû dans les villes de Barrières des Pays-Bas.

La position où se trouvoit la France avec l'Angleterre, l'empêcha d'aller à Londres, ville qui l'eût d'autant plus intéressé, qu'elle semble être le sol de la politique & du génie.

Les voyages de Joseph étoient extrême-

ment rapides. En repassant par la France, il ne s'y arrêta que quelques jours, sachant que sa présence étoit nécessaire dans ses états.

Il arriva sans se faire annoncer à Munich, toujours sous le nom de Falkenstein : » Nom » heureux, disoit-il, & bien plus commode » que celui de majesté, en ce qu'il m'épargne » bien des complimens fastidieux & bien des » momens d'ennui ». Il dîna avec l'électeur à Nimphenbourg, château renommé pour la beauté de ses dehors & pour ses ornemens, & il se rendit à Vienne, où, jaloux de maintenir l'esprit national, il statua qu'on ne voyageroit plus dans les pays étrangers avant d'avoir atteint l'âge de vingt-sept ans, c'est-à-dire, avant de s'être pénétré des maximes qui constituent les bons sujets, & qui rendirent, dans tous les temps, les viennois extrêmement fidelles à leurs souverains.

L'empereur François Ier se plaisoit à répéter qu'il ne connoissoit pas un peuple plus loyal & plus franc.

» Si nous n'eussions voyagé qu'à cet âge, disoit un évêque polonois, » nous aurions » mieux conservé nos coutumes ; &, loin » d'altérer l'esprit patriotique qui fit la base » de notre liberté, nous serions demeurés

» Sarmathes, tandis que nous ne sommes plus » qu'un mêlange des mœurs étrangères ».

Joseph, tout à la fois soldat & général, avoit beau se distraire de ce qui occupe les guerriers, il revenoit sans cesse à cet objet; & ce fut pour suivre ce penchant irrésistible, qu'il indiqua divers camps; savoir, le premier dans la vaste plaine de la ville de Pesth, située sur les bords du Danube, le second aux environs de Prague en Bohème, le troisième vers Brinn en Moravie, le quatrième près de Laxembourg en Autriche. Il fut réglé que les généraux auroient chaque jour une table pour les officiers de leur division, & qu'elle seroit alternativement honorée de la présence de sa majesté, qui, comme les années précédentes, n'en avoit point de particulière.

On a beau examiner Joseph II, on le trouve toujours souverain, & toujours abordable comme s'il n'étoit qu'un sujet.

Il seroit difficile de se figurer l'agilité avec laquelle il se trouva presque en même temps dans les quatre divisions de son armée. Il arrivoit, il partoit, & il avoit tout vu, après avoir encouragé ceux-ci, récompensé ceux-là, sans s'occuper ni de son repos ni de sa santé.

Rien n'anime les ſoldats comme un monarque qui, ſoldat lui-même, leur parle avec popularité.

Le feu prit au camp de Peſth le jour même de la revue; & ſa majeſté ſe plongeant, pour ainſi dire, dans les flammes, ſe vit expoſée au plus grand péril. Elle en repartit le lendemain, accompagnée de l'archiduc Maximilien; & Laxembourg, Prague, Brinn l'apperçurent, preſque en même temps, paſſer comme un éclair.

Ce fut ſurtout à Bude qu'il falloit ſuivre Joſeph II, pour juger de ſon activité. Curieux de voir des veſtiges de l'ancienne cour qui reſidoit dans ce lieu, & ſurtout les monumens érigés par le fameux roi Mathias Corvin, mort ſur la fin du quinzième ſiècle, il viſita l'hôtel des invalides, le tribunal du juge ſuprème, l'univerſité, l'académie des nobles, le cabinet d'hiſtoire naturelle, les écoles de Médecine, de Théologie, le château renommé dans l'hiſtoire; & ſon eſprit, encore plus agile que ſes yeux, ſaiſit ſur le champ ce qu'on devoit démolir ou réparer. Il détermina un lieu propre à une école d'équitation. On eſt ſans doute ſurpris de la promptitude avec laquelle il faiſoit exécuter

un projet à peine conçu; mais dans la crainte qu'un ouvrage ne demeurât imparfait, & que le public ne fût privé d'une réforme ou d'un établissement qu'il jugeoit nécessaire, il se hâtoit d'y mettre la dernière main. L'expérience l'auroit, par la suite, convaincu qu'un fruit n'est bon à cueillir que lorsqu'il est dans sa maturité.

Sans les affaires importantes dont il s'occupoit continuellement, il n'eût jamais pu supporter la solitude à laquelle la dispersion de ses augustes parens l'avoit réduit. Isolé dans son propre palais, après s'être vu environné d'une nombreuse famille, il ne pouvoit remplacer cette douloureuse privation que par un travail opiniâtre & par des lettres qu'il écrivoit régulièrement à ses frères & sœurs.

Il fut enchanté d'apprendre que la reine de France étoit accouchée d'un dauphin; & sa joie se manifesta de la manière la plus éclatante dans les fêtes qu'il ordonna.

Elles recommencèrent quelque temps après au sujet de l'arrivée du comte & de la comtesse du Nord. L'empereur les attendit pour dîner au pavillon qui joint l'Augarten, promenade voisine du Danube, & guère moins agréable que les Thuileries. Ce fut de part &

d'autre, non le cérémonial de l'étiquette, mais l'expreffion du fentiment. Le comte de Rofemberg, grand-chambellan de la cour, feigneur généralement eftimé, offrit à la princeffe, de la part de l'empereur, un magnifique collier dont le goût égaloit le prix.

Tandis que les ennemis de Jofeph affectoient de répandre de toutes parts que ce prince étoit tyrannique, on affichoit un édit, par lequel il aboliffoit entièrement la fervitude dans la Siléfie, la Bohème, la Moravie, l'on publioit un diplôme qui rendoit la ville de Carlftadt, en Dalmatie, libre & royale, attendu fa fituation avantageufe pour le commerce. Il y a des calomnies dont les grands hommes doivent s'enorgueillir.

Jofeph, quoiqu'abfolument étranger au fafte, comme à l'orgueil, crut qu'il étoit de la dignité du trône impérial d'avoir une garde autrichienne, hongroife & polonoife; ce qui fut exécuté de manière à donner la plus haute idée de ces trois différens corps, dont la valeur relève la noble extraction.

Le départ du comte & de la comteffe du Nord devint une époque dans la ville de Vienne, par les regrets qu'ils y laifsèrent, & par les honneurs qu'on leur rendit. L'em-

pereur les accompagna lui-même jusqu'à Neustadt; &, de retour il s'occupa des curés qui, sur les confins de la Turquie, n'avoient pas de quoi subsister; & il leur assigna un revenu suffisant, tant pour leur entretien que pour celui de leurs églises; d'autant mieux que, dans les provinces de la Sclavonie & de la Croatie, les vivres y sont au plus bas prix; & quand il sut que la cherté du sel obligeoit un grand nombre de ses sujets, parmi ceux qui suivent le rit grec & qui observent strictement trois carêmes, à ne manger que des herbages & des légumes sans autre assaisonnement que de l'huile de lin, ce qui occasionnoit beaucoup de maladies, il fit paroître un édit qui diminuoit le sel de moitié : & voilà comme Joseph étoit dur & irréligieux.

L'impératrice de Russie, toujours remplie des vastes desseins qu'elle avoit formés sur l'empire ottoman, persistoit à vouloir établir des consuls, non à Soltrie, comme le ministre turc antérieur y consentoit, mais à Buchareſt, capitale de la Valachie, ainsi qu'elle l'avoit toujours demandé. Son espoir étoit fondé sur ce que le nouveau ministre des affaires étrangères de sa hautesse préſi-

doit en qualité de beylikischi; & c'est ainsi que Cathérine essayoit d'étendre imperceptiblement sa domination sur des pays qui sembloient être à sa convenance.

Elle réussit dans son entreprise. Bulgakow, son envoyé extraordinaire, termina à sa satisfaction l'affaire du consulat général russe pour la Moldavie, la Valachie, & la Bessarabie : avantage réel pour une souveraine, qui, malgré l'immensité de son empire, plus grand que le reste de l'Europe, vouloit encore étendre ses possessions.

Il y avoit long-temps qu'on sollicitoit l'empereur d'accorder par un édit la tolérance civile, tant aux juifs qu'aux protestans, lorsque cette déclaration parut, à la satisfaction des personnes éclairées, & conformément à la pratique des apôtres, qui alloient prier au temple lorsque la synagogue étoit répudiée, c'est-à-dire, au milieu des juifs, qui étoient les plus grands ennemis du christianisme.

Les avantages de l'édit se manifestèrent dans la Silésie autrichienne de la manière la plus satisfaisante. Presque tous les paysans des montagnes, qui sont protestans, & qui, pour remplir les obligations de leur culte,

étoient obligés de se transporter à plus de six milles, & de se rendre dans la Silésie prussienne, obtinrent la permission de bâtir dans leur voisinage une maison de prière & une école.

On ne pensoit pas qu'en les forçant à ne point se rassembler pour leur office, on auroit fini par en faire des déistes, c'est-à-dire, une secte mille fois plus éloignée de l'Eglise romaine que ne le sont les protestans.

Quant à l'édit de suppression de plusieurs couvens de religieuses, il pouvoit être adouci. L'on se plaignit de ce qu'on avoit au moins péché contre les formes; mais Joseph ne vit dans cette destruction que la nécessité de renvoyer des personnes qui n'étoient d'aucune utilité pour le public: aussi conserva-t-il celles qui enseignent la jeunesse & qui élèvent des pensionnaires.

Ce fut par le même motif qu'il fit venir des sœurs grises de France, ces généreuses filles instituées par S. Vincent de Paule, & qui se consacrent avec le plus grand succès au soin des malades.

Les couvens d'ailleurs étoient si multipliés dans plusieurs villes, qu'on les comptoit par douzaine, & qu'on n'en a supprimé que la huitième partie.

Mais parmi les communautés qui reftent, les unes font établies pour des travaux utiles, tels que la couture, le tricotage, la filature; les autres pour tenir des écoles normales, où l'on donne à la jeuneffe une éducation gratuite.

Ce fut fans doute un acte de rigueur, de ne pas conferver dans le cloître les religieufes qui vouloient y finir leurs jours; mais l'empereur eut befoin du local pour faire des établiffemens publics; & d'ailleurs il avoit le fort de tous les rois, qui ne font pas infaillibles.

Ses nouvelles acquifitions, comme fes anciens domaines, fe reffentirent du plaifir qu'il avoit de créer & d'améliorer; il y eut, dans le territoire de Léopold, ville de la Pologne autrichienne, une exemption de taille & de corvées pendant dix ans à quiconque s'y fixeroit pour travailler à la culture des terres, depuis long-temps négligée; une diftribution à chacun des agriculteurs qui fe préfenteroient, de feize cents toifes carées de terrain; une liberté accordée pour faire couper dans les forêts impériales le bois de charpente néceffaire pour la conftruction des bâtimens d'une ferme; un don de cent florins polonois, pour l'achat des inftrumens & des uftenfiles aratoires.

On écrivit de la Bohème, que l'abolition

de la servitude y causoit la joie la plus vive ; que depuis 129 ans on y attendoit la fin d'une captivité qui étoit aussi redoutable qu'honteuse, & que l'empereur venoit de rendre à tous les pays la liberté. L'on ajoutoit, que tous les habitans s'étoient rassemblés dans les églises respectives, qu'ils avoient célébré leur délivrance par des prières dont la ferveur égaloit la sincérité, & qu'enfin Joseph, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer au bien de ses sujets, venoit de rendre un édit capable d'encourager l'exploitation des mines, qui sont en grand nombre dans ses états.

Les papes ayant toujours été attentif à conserver la religion dans son intégrité, sans omettre les prétentions de la cour romaine, que les ignorans ne savent pas distinguer des droits du saint siége, Pie VI ne pouvoit manquer de faire des remontrances à l'empereur sur les innovations qui sembloient donner atteinte à la discipline de l'Eglise : la tolérance à l'égard des juifs & des protestans, la suppression de plusieurs communautés religieuses, la défense de parler dans les écoles publiques des deux différentes bulles dont on a parlé ci-dessus, l'empêchement de recourir

à Rome pour les dispenses aux troisième & quatrième degrés, autant de griefs qui affectèrent vivement le saint père. Il en écrivit à Joseph dans l'amertume de son ame, & il y eut à ce sujet une correspondance établie entre ces deux souverains.

L'empereur ne manqua pas de faire valoir ses droits, comme étant l'*évêque du dehors*, par sa qualité de roi, selon l'expression des conciles, & comme pouvant en conséquence changer ce qui n'est que discipline.

Il mettoit d'ailleurs le pape vis-à-vis de lui-même, en lui opposant sa conduite à l'égard des juifs, qui, dans Rome, exercent publiquement leur religion, en lui citant les siècles de l'Eglise, où l'on regarda toujours le saint siége comme le centre de l'unité, mais où les évêques accordoient les dispenses, comme cela s'observe encore dans quelques diocèses où des prélats permettent le mariage, même au dégré de cousin-germain, tels que le diocése de Senlis & celui de Vannes.

Le pape, après avoir inutilement insisté pour la conservation de ses priviléges, crut qu'une entrevue avec l'empereur termineroit les choses à sa satisfaction. Le monarque eut beau lui écrire le contraire, en lui marquant

toutefois qu'il le recevroit avec toute la distinction due au chef de l'Eglise, sa sainteté, contre l'usage des papes, qui, depuis un temps immémorial, n'étoient pas sortis de leurs états, prévint le sacré collége de son dessein.

Les cardinaux regardèrent ce voyage comme absolument louable dans l'ordre apostolique, mais comme une démarche impolitique. N'importe. Le pontife avoit consulté le ciel, & il ne falloit pas combattre une pareille inspiration; il avoit d'ailleurs prévenu l'empereur, & il étoit attendu.

Pie VI du nom partit donc, après avoir entendu la messe au maître autel de S. Pierre, le 27 février 1782 : jour inscrit dans les annales du vatican, comme devant faire époque par la suite des temps. Le comte du Nord, qui se trouvoit alors à Rome, & qui voulut assister au départ de sa sainteté, lui offrit une précieuse fourrure, dont elle se servit avec avantage contre la rigueur de la saison. L'on vit le grand-duc de Russie, malgré le schisme qui le sépare de Rome, donner au pape affectueusement la main lorsqu'il montoit en carrosse.

Le prélat Marcucci, vice-régent de Rome,

& le prélat Contarini, archevêque d'Athènes, étoient du voyage.

Le saint père, avant son départ, supprima, selon l'usage, la bulle qui dit, *ubi papa ubi Roma*, Rome est où est le pape, afin que s'il venoit à mourir dans le voyage, le conclave pût se tenir dans la capitale du monde chrétien.

On tira du château Saint-Ange une superbe tiare, deux mitres précieuses, & tout l'appareil nécessaire pour officier pontificalement.

Il seroit difficile de rendre l'empressement avec lequel on vint de trente & quarante lieues, les uns par dévotion, les autres par curiosité, pour saisir l'occasion de le voir. Les routes étoient remplies d'une foule innombrable, & des souverains mêmes se joignirent au cortége, de sorte qu'on sentit alors que le pape, en recevant de tels honneurs, jouissoit plus de sa dignité que nombre de ses prédécesseurs, qui, quoique plus grands en apparence, étoient souvent obligés de disparoître comme des fugitifs.

Toutes les villes, surtout celle de Venise, s'empressèrent de faire éclater leur alégresse, les unes par des illuminations, les au-

tres par des cantiques; & dans tous les lieux où sa sainteté s'arrêtoit, soit pour observer quelque monument, soit pour prendre quelque repos, un marbre placé dès le lendemain marquoit en lettres d'or le passage du saint père.

L'empereur, à raison d'une fluxion sur les yeux, ne pouvant aller en personne jusqu'aux confins de ses états, y suppléa par l'envoi d'un gentilhomme de confiance qu'il chargea de ses excuses.

Il déclara formellement au nonce (le prélat Garampi) que le pape n'auroit point d'autre appartement à Vienne que celui qu'occupoit l'impératrice. On dit, dans le temps, que ce n'étoit que pour surveiller le pape; tandis qu'il est notoire qu'il y jouit de la plus grande liberté, & qu'un pareil rôle ne fut jamais celui de Joseph II.

Le 22 mars devint le jour mémorable où ce monarque s'étant rendu, à quelques lieues de Vienne, auprès du saint père, rentra dans cette capitale. Ils étoient l'un & l'autre dans la même voiture, & toutes les cloches, comme étant l'artillerie du pape, annoncèrent, de concert avec les canons, cette pompeuse arrivée.

On vit alors s'accomplir la prophétie fauſſement attribuée à S. Malachie, archevêque d'Irlande, mais compoſée il y a plus de trois cents ans, qui déſigne Pie VI ſous le nom de *Pélerin apoſtolique.*

Conſeillers, chambellans, toutes les perſonnes conſidérables de la cour, ſe trouvèrent raſſemblés, par ordres de ſa majeſté, au moment où le pape entra dans le palais.

Le lendemain ſe paſſa en viſites & en complimens; & ce n'eſt point exagérer que de faire monter à plus de cent mille ames le nombre d'étrangers qui accoururent à Vienne pour voir le ſaint père. Les vivres furent au moment de manquer, & c'étoit le cas de renouveler la multiplication des pains; mais, ſelon la réflexion d'un illuſtre docteur, dès le moment que le pape & les évêques devinrent riches, ils n'opérèrent plus de miracles.

Il y eut de longues conférences entre Pie VI & Joſeph II; & il en réſulta que l'empereur perſiſta dans ſon opinion, comme il l'avoit ſignifié, & que le pape finit par convenir que le monarque ne faiſoit rien de contraire à la foi, en ſupprimant des monaſtères, en uſant de la tolérance civile en-

vers les proteſtans, en voulant qu'on ne s'adreſsât plus qu'aux évêques pour la plupart des diſpenſes.

L'empereur ſe fit un devoir de communier des mains du ſaint père, & d'ordonner que le cérémonial s'obſerveroit dans la plus grande pompe le jour que le pape officieroit.

Ce fut le dimanche de Pâques où Pie VI célébra la meſſe pontificalement, & où la tiare en tête, & ayant pour adjoints les cardinaux Migazzi & Bathiani, l'un archevêque de Vienne, l'autre primat de Hongrie, il donna, d'un lieu qu'on avoit exhauſſé ſur la grande place, une bénédiction ſolennelle, tandis que cent cinquante coups de canons des remparts relevoient cette pompe avec éclat.

Son reſpect pour la mémoire de l'impératrice le conduiſit chez les capucins, dépoſitaires de ſa précieuſe cendre & de celle de tant d'empereurs qui donnèrent des lois à l'univers, & dont il ne reſte plus d'autres veſtiges que des inſcriptions ſur l'airain & le bronze. Il fit ſa prière au pied du mauſolée de Marie-Thérèſe, monument qu'on érigea de ſon vivant, & où chaque ſemaine elle conduiſoit ſa famille, pour la convaincre du néant des grandeurs.

Le peuple, en voyant le ſaint père ſortir du caveau, diſoit qu'il venoit demander pardon à l'impératrice de ce que, malgré les remontrances du cardinal Hertzan, il n'avoit pas voulu faire un ſervice en ſon honneur, parce que ce n'étoit pas l'uſage.

Il partit après avoir laiſſé un doux ſouvenir de ſes vertus, & avoir prononcé un pathétique diſcours, où il proteſte, à la face des autels, qu'il a trouvé dans l'empereur la ſoumiſſion la plus ſincère à tout ce qu'enſeigne l'Egliſe, un parfait attachement au ſaint ſiége; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, malgré ce témoignage, on trouve des hommes prévenus qui oſent attaquer la catholicité de l'empereur, c'eſt-à-dire, qu'ils aiment mieux croire le ſaint père parjure, que de renoncer à leur prévention.

Ce ne fut qu'après un mois de ſéjour, & qu'après avoir vu un magnifique arſenal, une bibliothèque qu'on dit compoſée de plus de trois cent mille volumes, que le pape & l'empereur ſe ſéparèrent au couvent des auguſtins de Mariabon, s'embraſſant l'un & l'autre avec la plus vive affection. « Vous conſignerez, dit le monarque au ſupérieur de la communauté, » dans les archives de votre

» maiſon, ce mémorable évènement ». Joſeph II reprit la route de Vienne, & Pie VI celle de Rome.

Il paſſa par Ausbourg, où les proteſtans ſe firent un devoir de lui rendre leurs hommages, & de l'accompagner dans leur bibliothèque. Il leur donna les plus grandes marques de ſa bienveillance, & ils parlent encore avec le plus grand plaiſir de cette réception, comme d'une époque qui les flattoit infiniment.

On ſait que, par une délicateſſe bien placée, le pape, vraiment noble & généreux, refuſa le diplôme de prince que l'empereur vouloit accorder à ſon neveu, craignant, dit-il, qu'on ne me ſoupçonne d'avoir confondu les intérêts de ma famille avec ceux de ma qualité de pontife, qui ſeuls m'ont fait entreprendre ce voyage.

On affecta de répandre dans le public que le ſaint père n'avoit rien obtenu, quoiqu'il ſoit certain que pluſieurs monaſtères lui durent leur conſervation, & que cette entrevue reſſerra les liens entre Pie VI & Joſeph II, ce qui ſe prouve par un commerce de lettres qui a duré juſqu'à la mort de l'empereur.

Le célèbre abbé Métaſtaſe, attaché à la

maifon d'Autriche depuis trente-cinq ans, en qualité de poëte de la cour, & qui porta le Poëme lyrique à la plus haute perfection, mourut lorfque le pape arrivoit à Vienne; jamais il ne reçut d'autre faveur de Rome fa patrie, qu'une indulgence que fa fainteté lui envoya. Sans doute l'Italie devoit fe l'attacher par quelque penfion ou par quelque emploi; mais cette charmante région, maintenant divifée en petites principautés, n'a plus la faculté de donner de grandes récompenfes.

Il y avoit du temps qu'on fe plaignoit des enrôlemens irréguliers, lorfque fa majefté impériale notifia, par un ordre émané de la chancellerie, combien elle les défapprouvoit, voulant qu'on fît des recherches févères contre ceux qui ufoient de ces moyens illicites pour troubler la tranquillité publique. Les colonels des régimens de Preifs & de Tofcane furent mis aux arrêts, pour avoir violé dans ce genre les droits de l'humanité. « Je ne connois que » deux moyens de mener les militaires, difoit » l'empereur, l'honnêteté & la fermeté ».

Quand il apprit que des proteftans avoient infulté des catholiques, il fit une ordonnance, felon laquelle ils feroient févèrement punis, non à titre de leur religion, mais

comme violateurs des consciences & perturbateurs du repos public. Ce fut à cette occasion qu'il défendit d'injurier en chaire aucune secte, comme une chose absolument contraire à la conduite des apôtres, qui, dans l'histoire même de la passion, ne se permettent pas la moindre imprécation contre les juifs. Des invectives sont bien plus propres à éloigner les hétérodoxes, qu'à les rapprocher.

On remboursa pour dix-sept millions d'obligations de billets de banque; & ce fut le fruit de la sage économie de l'empereur. On supprima le droit d'aide, appelé *Roertol*, que payoient les bâtimens chargés d'aller à Ostende & à Nieuport afin d'encourager la navigation; & cette ville eut une banque publique, établie pour procurer les plus grands avantages au commerce.

Le saint père rentra dans Rome au milieu des acclamations d'un peuple dont il étoit chéri, après avoir distribué, tant à Vienne que dans le cours de son voyage, huit cents médailles d'or qu'il fit frapper avant son départ. Il répéta souvent qu'il étoit enchanté de la décence qui régnoit à Vienne, de l'esprit des habitans & de leur générosité.

Deux ponts construits sur les bras du Da-

nube qui baigne les murs de cette capitale, furent le fruit de la sage prévoyance de Joseph; l'un facilite le passage des plus lourdes voitures, l'autre l'entrée de la délicieuse promenade nommée *Prater*, d'où l'on voit la nature agreste, & d'où les yeux, récréés par des côteaux pittoresques, percent jusque sur des montagnes escarpées. C'est à l'occasion de ce lieu séduisant, où la seule noblesse pouvoit entrer autrefois, pendant le cours du mois de mai, que l'empereur dit à quelques gentilshommes qui se plaignoient d'y voir le peuple, » que s'il ne falloit fréquenter que ses égaux, » il seroit obligé d'habiter le caveau des capucins, où reposent ses ancêtres ».

Le commerce, trop intéressant dans les états, ne pouvoit échapper à la sagacité du souverain. Il fit en conséquence ouvrir des communications dans tous les lieux qui en étoient susceptibles, telles que celles de Trieste avec la Hongrie; & après avoir autorisé une société à établir des relations, tant avec Cherson qu'avec Constantinople, pour faire des échanges d'après les produits de chaque pays, il examina par lui-même les avantages qu'on en pouvoit tirer. Le défaut de commerce ne vient que trop souvent d'une routine aveugle,

ou d'une meurtrière timidité. Il est des circonstances où l'on ne réussit qu'en sachant oser.

Tandis que la plupart des grands affectent un faste qu'ils croyent nécessaire à leur rang, Joseph ne se distinguoit que par la simplicité. On le vit plus d'une fois se rendre à la paroisse, se placer sur un banc au milieu du peuple, & malgré cet air familier ne rien perdre de sa dignité. L'homme grand par lui-même retrouve dans son ame toute la grandeur dont il paroît se dépouiller.

Les corps militaires étoient trop chers à l'empereur pour qu'il se plût à les fatiguer par des exercices trop souvent répétés; il les restreignit à deux par semaine, improuvant en cela ces officiers tyranniques, connus sous le nom de faiseurs, & qui, en lassant l'officier, ne lui donnent ni le temps de se reposer, ni celui de réfléchir sur ce qu'on veut lui apprendre. Mais ce qu'on doit le plus admirer, ce fut l'équité de Joseph dans les jugemens qu'il rendit, & qu'on ne connoît guère ailleurs.

Un secrétaire de la guerre, nommé *Gunther*, est jeté en prison & poursuivi comme criminel par le témoignage atroce de deux

malheureux. Son innocence éclate, malgré la rage de ses délateurs; non seulement il est élargi sur le champ, mais l'empereur lui renvoye son épée, le nomme conseiller de Gratz, avec des appointemens de cinq mille livres, & porte l'attention jusqu'à lui dire de se trouver au jardin, où il le réhabilitera publiquement. Une juive, impliquée dans cette affaire, fut bannie à perpétuité, & le juif attaché trois jours de marché, avec l'écriteau de *menteur* & de *calomniateur*, & trente coups de bâton qui lui furent appliqués.

C'est ainsi que la justice s'exerce chez des souverains jaloux de la réputation de leurs sujets, & qui connoissent tout le tort que peut leur faire la calomnie.

On s'attendoit à la publication de l'édit qui spécifie les dégrés de parenté où l'on pourroit s'adresser aux évêques sans recourir à Rome; & cette loi fut promulguée à la satisfaction de tous les citoyens, qui ne vont plus au pape que lorsqu'il s'agit de cousins-germains. Il n'y eut que l'ignorance ou le fanatisme qui trouva cette ordonnance illégitime. On sait que pour rendre ces dispenses plus rares, & pour étendre davantage les familles, les évêques laissèrent ce droit au saint père,

quoique

quoique, par leur consécration, ils l'aient réellement.

Joseph, à qui rien n'échappoit, malgré les sollicitudes qui lui causoient des distractions, pensa qu'un souverain devoit honorer les grands hommes, quand il avoit le bonheur d'en trouver, à proportion des services qu'ils pouvoient lui rendre.

D'après une telle obligation, l'on peut aisément prévoir que le prince de Kaunitz fixa l'attention de l'empereur, & que son buste qu'il fit exécuter, fut l'effet d'une juste reconnoissance.

On vit alors reparoître avec la plus grande satisfaction le comte & la comtesse du Nord, & on les reçut avec une cordialité qui, aux yeux de la saine philosophie, est la plus magnifique de toutes les réceptions. Mais ce qui excitoit la sensibilité, c'est que chaque jour devenoit l'époque d'un bienfait. Un établissement général pour les enfans privés de père & de mère, ou nés de parens pauvres, dut son existence aux soins de l'empereur. On eût dit que son ame, tourmentée par le besoin de se rendre secourable, n'avoit de repos que lorsqu'elle saisissoit le moyen de soulager le peuple. Mais ce moyen étoit-il

trouvé ? l'on en cherchoit un autre ; & voilà comme Joseph, pour vouloir toujours améliorer, fatiguoit ceux mêmes dont il faisoit le bonheur. Une dame à qui l'on disoit que c'étoit une maladie, répondit qu'au moins elle ne seroit pas épidémique, & que la plupart des princes sauroient s'en garantir.

Il est vrai qu'il faudroit copier la nature lorsqu'on veut opérer le bien. Elle nous laisse attendre les fruits qu'elle doit nous donner, afin qu'ils aient le temps d'acquérir la qualité propre à les rendre utiles.

Malgré le travail opiniâtre de Joseph pour enfanter des projets & pour les exécuter, il n'en fut pas moins exact à remplir toutes les fonctions attachées à sa dignité. Jamais il ne manqua ni les offices divins ni les cérémonies, telles que les investitures, les fêtes relatives aux institutions de la toison d'or & de l'ordre militaire. Il y parut avec toute la décence qu'exigent de semblables solennités. Les jours destinés à manger en public ne furent jamais obscurcis par un air fastidieux qui révolte les sujets. Il savoit que la représentation s'allie tellement avec la sérénité qu'un souverain ne doit se montrer que pour se concilier les esprits.

Grotius dit que la fimplicité, chez un monarque, doit toujours être compagne de la grandeur, & Jofeph II. obferva cette maxime à la lettre. Si fes appartemens refpiroient la magnificence, fa chambre à coucher, fans autre ornement que le portrait de Frédéric, n'offroit à la vue que l'habitation d'un fimple particulier.

Cathérine, toujours occupée du foin de réalifer fes vaftes projets, ne ceffoit d'attifer un feu dont l'explofion pouvoit caufer un embrafement général, &, chofe remarquable, ces fortes d'orages naiffent dans le Nord plutôt qu'au Midi.

Jofeph en conféquence crut devoir fe préparer à tout évènement, felon l'ancien axiome : » *Si vous voulez la paix, prépa-* » *rez la guerre* »; & l'on fit des enrôlemens, fans oublier l'achat des provifions & des munitions en tout genre; précaution d'autant plus fage, que les nouvelles de Conftantinople portoient que le divan s'affembloit fréquemment au fujet de la pofition de l'empire ottoman, & que les travaux de l'arfenal s'y pouffoient avec la plus grande vigueur.

La ville de Warafdin en Croatie ne pouvant

rembourser une somme considérable que lui avoit avancée l'impératrice-reine, lorsque cette infortunée cité fut presque réduite en cendres, l'empereur lui accorda une prolongation de vingt-huit ans. Il ordonna des réparations dans la ville de Vienne, dont la population monte à deux cent mille ames, ses fauxbourgs étant aussi peuplés que bien bâtis. C'est là qu'une des plus belles Imprimeries de l'Europe occupe un terrain immense, & renferme tout ce qui est nécessaire pour la fabrique du papier, la fonte des caractères pour commencer & porter enfin un livre jusqu'à sa perfection.

Il étoit temps que le pape se désistât de la nomination à certains bénéfices vacans. L'empereur, mécontent des mauvais choix dont la distance des lieux étoit l'unique cause, nomma les sujets, & s'assura lui-même de leurs mœurs & de leur capacité, mais de manière qu'il les obligea de supprimer les questions pointilleuses qui pouvoient faire revivre le jansénisme & le molinisme. Les fanatiques eurent beau jeter les hauts cris, on étouffa des volcans dont le foyer étoit dans plusieurs villes, & surtout à Brinn en Moravie; & par une manière uniforme d'enseigner, l'on s'en tint aux preuves tirées de l'écriture, des pè-

res, & de la tradition, pour établir la vérité des dogmes, & pour ne pas confondre de simples opinions avec des articles de foi.

Cette correction d'abus renouvela des partis qui se déchirèrent sans pouvoir se comprendre; & il fallut toute l'autorité du souverain pour mettre fin à ces discussions. L'on statua que les communautés régulières enverroient leurs étudians respectifs aux écoles publiques de l'université, ce qui offroit, il est vrai, l'avantage d'une doctrine uniforme, mais ce qui avoit l'inconvénient de répandre de jeunes religieux parmi des séculiers, dont la fréquentation pouvoit leur être funeste.

L'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane, faisoit en même temps les réglemens les plus sages contre des abus introduits jusque dans le sanctuaire. On voit, de siècle en siècle, quelques souverains s'élever au dessus du vulgaire des princes, &, par une force d'ame à toute épreuve, opérer d'heureuses révolutions, malgré les manœuvres & les clameurs des personnes intéressées à perpétuer les désordres.

Ainsi Pierre le Grand n'écouta que lui-même quand il entreprit de réformer son clergé. Ainsi Joseph II aperçut, à travers les lueurs de

son génie, les abus qu'il falloit corriger, & il y réussit.

Il embarrassa plus d'une fois des ecclésiastiques par des textes mêmes de l'Écriture, qui devenoient leur condamnation, & c'est en prenant pour règle cette même Écriture où il est dit, que l'homme qui se sert du glaive doit périr par le glaive, qu'il se rétracta d'avoir ôté la peine de mort contre les assassins; rétractation d'autant plus sage, qu'on accusoit Joseph de ne jamais se désister d'une opinion, & qu'il n'y a rien d'aussi funeste aux souverains que l'opiniâtreté.

L'on sait que Pierre le Grand en eût été la victime, si sa femme n'avoit pas su le fléchir, lorsqu'il se vit sur les bords du Pruth, au moment d'être à la discrétion des turcs avec toute son armée; que cette femme extraordinaire, devenue l'épouse de Pierre le Grand, quoiqu'ayant été servante à Mariembourg, fit faire un traité avec le vizir, qui sauva l'honneur du Czar, & que Charles XII, par son obstination, ternit sa gloire en restant à Bender à la charge d'Achmet III, dont le nom a passé dans l'histoire comme celui d'un souverain qui ne donnoit les places qu'au mérite. Ce fut la conduite de Joseph II,

qui n'écoutoit que la justice & la raison lorsqu'il s'agissoit de nommer à quelque emploi. « Je vous accorderois bien volontiers la place » que vous me demandez, répondit-il à un » seigneur, si je ne l'avois promise depuis » long-temps à l'équité ».

L'ambassadeur de Maroc, après un séjour de quelques mois à la cour, signa, le 25 avril 1783, le traité de paix & d'amitié entre son souverain & l'empereur; & le lendemain, sa majesté partit pour la Hongrie. Il frémit à la vue des ravages causés par un tremblement de terre qui excita la plus terrible commotion le long du Danube, principalement à Presbourg, Raab, Pesth, Bude, Œdimbourg, Estheraz, autant de villes dont il essuya les larmes par des largesses qui réparoient leurs pertes & qui remirent le calme. Il assura les habitans, d'un ton qui les pénétra, qu'on pouvoit compter sur son empressement à les secourir dans tous leurs besoins.

Alors on démolissoit les fortifications des places du Brabant & de la Flandre, soit qu'on eût prévu que ce pays deviendroit bien moins redoutable, s'il survenoit quelque insurrection, soit qu'on voulût l'affoiblir, au cas qu'il passât un jour à quelque puissance voisine.

Il ne parut à Fiume que pour donner au peuple les gages de fon affection, en lui diftribuant lui-même une fomme capable de le mettre à l'abri de la misère & du défefpoir. Des fujets renaiffent, quand ils ont le bonheur de voir un fouverain s'intéreffer fi vivement à leur fort.

De tous les évènemens qui flattèrent le plus Jofeph II, ce fut de voir deux navires, chargés pour le compte de deux négocians de Vienne, defcendre le Danube, & d'apprendre qu'après avoir paffé à Semlin, avoifiné Belgrade, ils filoient vers la mer Noire. Ainfi commencent les plus grandes entreprifes.

Son ardeur militaire, bien plus que la curiofité, l'ayant conduit dans une chaloupe jufqu'aux environs de Belgrade, pour en examiner le dehors, le pacha alloit le faluer d'une décharge d'artillerie, quand il lui fit dire que, dans fes voyages, il n'acceptoit jamais un pareil honneur. « Il n'aime le bruit » du canon, répondit un officier, que lorf- » qu'il s'agit de fe battre ».

Il fe rendit à Léopold, où fon arrivée caufa la plus agréable fenfation. Il y étoit extrêmement aimé, d'autant mieux qu'il s'y plaifoit, & que les habitans fentoient tout l'honneur

de cette préférence, quoiqu'il leur en eût plus d'une fois fait payer l'intérêt, refusant d'accéder à des demandes qui sembloient contrarier ses idées. Par-tout il transportoit le génie le plus actif & l'ame la plus décidée à déraciner tout ce qu'il croyoit défectueux. Il n'étoit point à craindre qu'on abusât de sa confiance, ou qu'on surprît sa religion par des larcins & par des déprédations.

Le trésor royal fut toujours sous ses yeux, disons mieux, dans sa main, & il n'en sortit jamais un ducat dont il ne connût la destination; aussi attentif à se rendre compte à lui-même qu'à le faire rendre exactement aux receveurs, sa caisse de religion ne se confondoit point avec celle de l'état, & les deniers de l'une & de l'autre avoient un objet tout différent.

» A Dieu ne plaise, dit-il un jour, que je » porte une main immonde sur le patrimoine » des pauvres & sur les frais du culte. Si l'on » rend à ma personne ce qui appartient à » César, je dois sans doute rendre à Dieu ce » qui est à Dieu ».

Il n'y eut que sa grande économie qui lui fournit le moyen de pourvoir à toutes les charges de l'état, & qui le mit dans le cas

d'avoir plus de trois cent mille hommes à sa solde. C'est de là qu'il tiroit ses trésors, & non d'une puissance étrangère qu'on suppose, contre toute raison, lui avoir envoyé des millions, puisqu'il est notoire que cette puissance elle-même se trouvoit obérée depuis long-temps. Mais la fureur d'écrire est devenue la source des mensonges les plus absurdes.

On attendoit à chaque instant une déclaration de l'impératrice de Russie, au sujet de l'invasion de la Crimée. La promptitude avec laquelle cet évènement se manifesta, devint un sujet d'étonnement & de réflexions pour l'Europe. Les uns blâmèrent Cathérine, les autres applaudirent à sa démarche, d'autant plus qu'il n'y a point d'action qui ne trouve des admirateurs, quand l'amour de la gloire en est le principe, & que d'ailleurs le règne de cette princesse héroïque tient du prodige. Jalouse d'exécuter les vastes projets de Pierre le Grand, qui avoit conçu celui de s'approprier la Crimée, elle profita du soulèvement des tartares & de l'abdication du souverain, connu par le titre de Kan, pour s'emparer de cette presqu'île. Son manifeste exposa ses motifs & ses droits, en

prouvant qu'elle n'avoit rien fait dans cette entreprise qui ne fût justifié par les circonstances.

Joseph se hâtoit, à son ordinaire, de faire le bien autant qu'il pouvoit. Il lui parut que l'opprobre attaché à une naissance illégitime étoit absolument contraire à l'humanité; & ce fut pour détruire ce préjugé qu'il déclara qu'elle ne seroit plus un motif d'exclusion pour les emplois. La circonstance où parut l'édit lui donnoit un nouveau mérite. On étoit charmé de voir l'empereur, malgré les préparatifs de guerre contre la Turquie, s'occuper du bien des malheureux.

On sait que, justement indigné de ce que la cour Ottomane ne vouloit rien finir relativement aux lignes de démarcation, malgré son traité, il devoit s'en venger, & qu'il n'y avoit que la voie des armes capable d'amener les turcs à la raison. Ses griefs étoient légitimes, attendu qu'ils s'y étoient engagés par une convention.

L'on demanda un libre passage aux vénitiens pour les troupes impériales; & l'on pense bien que cette république, aussi foible que sage, ne pouvoit manquer de l'accorder. Toute la Hongrie se trouvoit remplie

de munitions de guerre & de soldats, & chaque route offroit à l'œil du voyageur des pièces d'artillerie de différens calibres.

Constantinople, justement inquiète de tous les mouvemens dont elle étoit le principal objet, faisoit construire à force des bâtimens de transport, & redoubloit ses prières, que le grand prophète devoit, selon la foi musulmane, offrir à l'Éternel, tandis que le territoire de trois vastes empires se trouvoit garni de bataillons & d'escadrons nombreux, impatiens d'agir; c'est-à-dire, que leur position mobile ressembloit à ces nuages épais qui, promenant la foudre, ne se rassemblent que pour la faire éclater.

Joseph comptoit, avec raison, sur son activité, sur la bonté de ses généraux, sur le nombre & sur la valeur de ses troupes; Cathérine sur son courage & sur le génie du prince Potemkin; Abdul-Hamed sur la prédestination. Il ne pouvoit se persuader que des turcs, qui étoient à ses yeux les vrais fidelles, ne fussent pas destinés à battre des chrétiens qu'ils regardent comme des animaux immondes.

On ne sauroit croire combien le systême de la prédestination leur est préjudiciable.

Ils n'en tirent cependant pas toutes les conséquences, puisque, d'après leurs principes, ils ne devroient jamais éteindre un incendie.

Quoi qu'il en soit, on les voyoit relever leurs moustaches, en signe de fureur, & se préparer à une effusion de sang qui rougiroit la terre & les fleuves.

L'empereur ayant appris que Jean Dillon, dans le comté de Meath en Irlande, avoit vigoureusement défendu la cause des catholiques, pour les affranchir du joug de l'intolérance qui les tenoit sous la vexation, s'empressa de lui conférer la dignité de baron du St.-Empire pour lui & pour ses descendans, comme la marque de son estime. Ainsi, Louis XIV, sous le ministère de Colbert, donna plus d'une fois des preuves de sa protection à des étrangers distingués; avec la différence que la munificence de Joseph II n'appauvrissoit point ses états.

Pour rendre le commerce libre, il abolit la communauté des négocians; & pour ne pas exposer le public au malheur des banqueroutes, il ordonna qu'on ne pourroit choisir cet état sans avoir un fonds de trente mille florins; ce qui équivaut à plus de soixante-quinze mille livres, monnoie de France.

Il eſt incroyable combien la ferveur du monarque mettoit les eſprits & les bras en action. Ici, des encouragemens pour l'agriculture, en donnant à des payſans de Hongrie des terres à cultiver par bail emphytéotique; là, des érections de ſéminaires pour former les mœurs eccléſiaſtiques; ici, des hoſpices de charité pour les orphelins & pour les vieillards; là, de grandes routes ouvertes & ſoigneuſement entretenues; ici, des marais deſſéchés & mis en valeur; là, des fortereſſes & des cités réparées; il n'y a que l'habitant de ces lieux, ou le voyageur qui les a parcourus, capables d'apprécier ces travaux & d'en pouvoir parler.

Malgré tant de différentes entrepriſes, les ſciences eurent part à l'adminiſtration de Joſeph. Il n'en fit pas ſon occupation journaliére, mais il ne les perdit jamais de vue. Le baron de Beelen, envoyé à Philadelphie, emmena le profeſſeur Moëner, aux frais du monarque, pour faire des recherches en Amérique ſur toutes les branches de l'Hiſtoire Naturelle; & l'on voit à Vienne, ſoit dans les écoles de Médecine, ſoit dans celles de Chirurgie, qu'il ne fut nullement étranger à leurs procédés. S'il ne s'appliqua point à

la Littérature, quoiqu'il en connût les élémens & les beautés, c'eſt qu'il crut qu'un monarque, livré par état au gouvernement de deux royaumes, n'avoit pas le loiſir de s'y livrer.

L'activité de Joſeph le tranſporta tout à coup en Toſcane, pour y conférer avec le grand-duc ſur des affaires importantes. Il paſſa par Mantoue, où il ſéjourna le 14 décembre 1783, donna audience à pluſieurs perſonnes, examina les établiſſemens publics, traverſa Bologne, ſe rendit à Colorno, maiſon de plaiſance du duc de Parme, entra dans Florence, accompagné de ſon auguſte frère qui avoit été à ſa rencontre juſqu'au bout de Cafaggiolo. Il y avoit déjà fait deux voyages, l'un en 1769, l'autre en juin 1775.

On eſt ſans doute étonné de voir le calme avec lequel Joſeph quitte ſes états, lorſque tout annonce la guerre; mais le prince de Kaunitz réſidoit à Vienne, & l'on ſait qu'il a toutes les forces poſſibles dans ſon ame inacceſſible aux ſurpriſes & dans ſa prudence. En le laiſſant au centre des affaires, c'étoit le placer aux extrémités, ſon génie le rendant par-tout préſent & par-tout actif.

Après une attention réfléchie donnée aux

nouveaux établissemens formés par le grand-duc & des libéralités répandues, telles qu'il convient à un empereur, il partit pour Rome. Il avoit promis au pape de lui rendre sa visite, il lui tint parole. Il descendit chez le cardinal Hertzan son ministre, d'où il passa chez le souverain-pontife. Après s'être entretenus l'un & l'autre de la manière la plus affectueuse, ils allèrent au musée, la plus belle collection de l'univers, ensuite à l'église de S.-Pierre. Le soir même, on vit successivement arriver l'illustre voyageur chez les princesses *Doria* & *Santa-Croce*. Sa présence inattendue causa la plus vive alégresse.

Rome voyoit son roi comme on voit un portrait, puisqu'il n'en a que le nom, mais les grandes actions de ce monarque le rendoient extrèmement vivant aux yeux de la métropole de l'univers. Il la quitta pour aller à Caserte, où le roi de Naples l'attendoit.

On ne s'apercevoit, ni dans l'Autriche ni dans la Hongrie, de l'absence de l'empereur; les travaux n'y étoient nullement interrompus. Il n'est que trop de souverains qui ne peuvent se déplacer, sans que leur éloignement ne forme un vide immense; mais Joseph II n'avoit presque pas de suite. On demandoit où

étoit son monde, au milieu même de sa cour; & cette respectable solitude avoit quelque chose de plus imposant que toute la pompe du luxe & tout le fracàs de la grandeur.

Il valoit beaucoup mieux voir des hommes appliqués à nettoyer le lit de la Save & de la Kulpa, qui se trouvoient embarrassées de manière à gêner la navigation, que des personnages oisifs qui n'ont d'autre occupation que de languir dans les antichambres des rois.

On ouvrit alors les écoles normales, mot qui vient du latin *norma*, & qui veut dire *mœurs*; les citoyens sont chargés d'envoyer leurs enfans, depuis six ans jusqu'à douze, dans ces lieux sagement établis, tant pour les filles que pour les garçons; & il y a des pasteurs préposés pour prendre une note exacte de ces enfans, pour vérifier la cause de leur absence, & pour réprimander leurs parens, lorsqu'il y a de leur faute.

La ville de Bude apprit alors que sa majesté impériale lui remettoit une somme considérable que la cour lui avoit avancée en 1738; & cela prouve que Joseph n'épuisoit pas ses sujets, comme on se plut à le répandre, puisqu'au milieu même des préparatifs de la guerre, il faisoit de telles largesses.

On fit sortir de la forteresse de Spielberg en Moravie tous les criminels, pour les appliquer à des travaux publics, & l'on s'occupa de diviser la Transilvanie en dix comitats, pour supprimer l'ancienne distinction des nations, que les habitans avoient conservée, comme ayant été, dans l'origine, hongrois, saxons, valaques; c'est-à-dire, qu'on fit ce que la France elle-même vient de faire dans la distribution de ses départemens.

Joseph ne voulut point quitter Naples, où il trouva sa sœur la duchesse de Parme, sans revoir les objets intéressans qu'il avoit déjà vus. Il reprit la route de Rome, où il ne s'arrêta que quelques jours, à dessein de resserrer des liens avec le souverain-pontife, que le vulgaire supposoit rompus, comme si S. Louis lui-même avoit cessé de communiquer avec le pape, quoiqu'il lui eût fortement résisté. La différence d'opinions sur la discipline ne prend rien sur la foi.

Quand le prince Clément de Saxe, électeur, archevêque de Trèves, malgré sa haute piété, n'a pas fait difficulté d'accorder la tolérance civile aux protestans de son électorat, & d'y joindre la permission de faire venir des ministres pour baptiser les enfans, bénir leurs

mariages, & remplir des actes de leur religion: dira-t-on qu'il n'étoit pas catholique?

Dans la découverte qu'on fit dans la Hongrie pour faciliter une communication entre la Buckovie & la Transilvanie, on arriva jusqu'à des montagnards absolument inconnus, qui avoient des coutumes extraordinaires. On fut surtout frappé de voir une seûle famille composée de plus de deux cents individus, dont un vieillard plein de force, quoiqu'âgé de cent neuf ans, étoit le père & le législateur.

» Venez-vous, dit-il aux personnes qui l'abordèrent, » m'ôter la vie? hélas! bientôt la mort fera cet ouvrage; je l'attends » comme la récompense d'un travail que » j'ai continué jusqu'au delà d'un siècle. » Nous adorons Dieu, & nous profitons de » ses bienfaits, en vivant de nos troupeaux, » qui nous nourrissent & qui nous couvrent. » Nous ne tourmentons la terre que pour » nous donner le plus simple nécessaire; & nous » sommes très-riches, parce que nous nous » contentons de très-peu. Nous n'avons rien » par conséquent pour les voleurs. Le moindre morceau de pain qu'ils nous enleveroient, nous ôteroit la vie. »

Il fe nommoit Dodoska. On lui offrit de l'or, il n'en voulut point, & il repliqua..... » Nous avons entendu dire à un bon mif-» fionnaire qui vint à travers des précipices » & des rochers jufque chez nous, que l'or » faifoit le malheur des hommes, & nous » voulons être heureux. Il brille aux yeux, » mais le foleil brille encore plus, & il nous » fait la grâce de venir nous vifiter.

» J'ai vu, dit-il, la cour de Vienne au-» trefois, & j'avois même un peu étudié; » mais tout cela ne m'a point flatté comme » ma retraite & ma famille. Lorfqu'un de » nous meurt, nous l'enterrons, dans l'ef-» poir de le rejoindre; & nous penfons que » les empereurs n'auront pas un meilleur » gîte à leur mort. Je crains bien, ajouta-» t-il, que les chemins qu'on va faire ne » nous amènent, non des brigands qui ne » peuvent nous voler, mais des gens qui pour-» roient nous corrompre par leur malice ».

C'eft fans doute un phénomène, dans un fiècle comme le nôtre, qu'une famille auffi vertueufe & auffi défintéreffée.

L'on publia, par ordre de l'empereur, un édit contre la mendicité, qu'on peut nommer un chef-d'œuvre de fageffe, & qui de-

vroit par-tout être imité. L'on y déclare que tous les mendians feront promptement arrêtés, les infirmes conduits dans des hofpices deftinés à les recevoir, les fains & robuftes amenés devant des tribunaux qui leur donneront du travail, les enfans des deux fexes gardés à vue jufqu'à ce qu'on ait découvert ceux à qui ils appartiennent.

Punition contre les parens, s'ils les ont engagés à mendier, ou s'ils ont manqué de vigilance pour les retenir, afyle au contraire qui leur fera ouvert, s'ils ne font pas en état de veiller à leur éducation, & le gouvernement s'en chargera.

Ordonnance d'autant mieux combinée, qu'elle remédie à tout, & que c'eft le feul & vrai moyen d'arrêter les vagabonds, dont la multitude n'eft pas moins nuifible qu'effrayante.

Une convention entre la Porte & la Ruffie fufpendit de part & d'autre les hoftilités, mais on penfe bien que Cathérine ne fe défiftoit pas de fes prétentions, & que, femblable à la foudre qui ne roule dans la nue que pour mieux éclater, elle ne paroiffoit fe repofer que pour faire une vive explofion.

Jofeph, quoique parfaitement inftruit de

tout ce qui se tramoit, affectoit en bon politique de ne pas s'en occuper; passant de Livourne à Lérici, de Gènes à Pavie, il conféroit avec lui-même sur les moyens de refondre ses États d'une manière durable.

Son séjour à Milan lui fournit l'occasion de faire éclater sa clémence & son équité. Il écouta les malheureux, il visita les hôpitaux; & ce fut un père qui se plait à se voir environné de ses enfans.

Il prit la route de Trieste, ville qu'il a créée de manière à la rendre aussi agréable que commerçante. Elle n'existoit que par sa cathédrale située sur un rocher, & maintenant elle est spacieuse & peuplée.

On fut ravi de revoir l'empereur arriver dans sa capitale, jouissant d'une bonne santé, malgré les fatigues inséparables du zèle qui le consumoit; souvent il ne dormoit qu'à raison d'un accablement causé par le travail, & qui fermoit ses paupières malgré lui. » Il a » toujours l'air, disoit le célèbre Métastase, » de congédier la maladie & le sommeil, » comme n'ayant jamais le temps de les accueillir ».

Quatre mois d'absence l'avoient encore rendu plus cher aux habitans de Vienne, qu'il

regardoit comme ses concitoyens, & qui n'abusèrent jamais de cette popularité pour se permettre aucune indiscrétion.

Selon la liste qu'on donna pour lors des couvens supprimés, il y en eut trente-deux dans l'Autriche, trois de carmes, trois d'hermites paulins, trois de capucins, trois de cordeliers, un de servites, un de dominicains, & tous ceux de camaldules & de chartreux, qui ne formoient qu'un très-petit nombre.

Quant aux bénédictins, l'empereur, respectant leurs travaux & leur antiquité, ne toucha ni à la superbe abbaye de Melck, située sur le Danube, ni à d'autres également renommées; & il faut observer que la destruction de quelques maisons n'entraîna point l'extinction des instituts, dont un gouvernement saura toujours profiter, quand il voudra appliquer les religieux à des travaux utiles.

Les bénédictins d'Allemagne donneroient l'histoire de tous les cercles & de toutes les villes mémorables par une multitude d'évènemens, pour peu qu'on les obligeât à remplir cette tâche, dont des hommes isolés ne pourroient venir à bout. D'ailleurs ils ont des cours d'études & des principes qui leur apprennent à distinguer ce qui n'est que d'o-

pinion, de ce qui tient à la foi; au lieu que des eccléſiaſtiques mal inſtruits mettent les libertés de l'Égliſe Gallicane au nombre des erreurs. Si on leur dit, par exemple, que les décrets du pape ſont réformables, que le concile général eſt au deſſus du ſouverain-pontife, que tout évêque peut donner des diſpenſes de mariage aux quatrième & troiſième dégrés, qu'un ſouverain a droit d'empêcher qu'on n'agite dans les écoles des queſtions qui ne peuvent qu'engendrer des diſputes & perpétuer des haines capables d'entretenir le fanatiſme, ils crient au blaſphème.

Ce fut pour obvier à cet abus que l'empereur ſtatua, dans une ordonnance adreſſée aux évêques de Hongrie, de Bohème, de Galicie, qu'on n'admettroit aucun ſujet aux ordres ſacrés, avant de lui avoir fait ſubir un examen rigoureux, l'intention de ſa majeſté étant que tous les eccléſiaſtiques fuſſent parfaitement inſtruits; que leurs lumières les préſervaſſent des idées & pratiques ſuperſtitieuſes qu'ils doivent détruire, & qu'ils ne peuvent que propager lorſqu'ils en ſont imbus. On leur ordonna d'abolir l'uſage d'allumer des torches noires autour des mourans, ſous prétexte

prétexte d'en écarter les démons; ce qui ne pouvoit qu'inſpirer une terreur capable de hâter leur dernière fin, en troublant leur cerveau.

Il étoit naturel que Joſeph, portant l'attention juſqu'à s'occuper de l'état des pauvres malades, fît préparer un hôpital vaſte & commode, pour y loger les perſonnes accablées d'infirmités. Il voulut qu'on n'oubliât rien de tout ce qui peut contribuer au ſoulagement & à la guériſon. Le nombre des lits avantageuſement placés dans des ſalles auſſi bien aérées que ſpacieuſes, ſe monte à plus de quatre mille, & la pharmacie, auſſi bien ſoignée que le laboratoire, honore le fondateur.

Une telle maiſon n'a ſans doute rien de commun avec ces prétendus Hôtels-Dieu, bien plus capables d'accélérer la mort que la guériſon. Je parle de ceux où l'on accumule les maux, en plaçant les malades juſqu'au nombre de quatre & cinq ſur un même grabat, le contact & l'infection augmentant de la manière la plus cruelle leurs peines & leurs douleurs.

L'œil de Joſeph, toujours ouvert, le mit dans le cas d'apercevoir les déſordres qu'exci-

toient la plupart des pélerinages. Il fit déshabiller des ftatues dont on faifoit des poupées, par tout l'attirail des modes & du luxe qui leur fervoit d'ornemens. On couroit en foule les vifiter aux jours de fêtes, abandonnant fes affaires, pour fe rendre au delà de vingt & trente lieues, où l'on dormoit pêle-mêle, dans les églifes mêmes, fans diftinction d'âge & de fexe.

Ces fcandaleufes cohues furent fagement abolies, & les vierges fculptées perdirent leurs coiffures mondaines & leurs pompons, ne confervant que la forme d'une ftatue ordinaire, & n'offrant à la vue que la fimple repréfentation de l'objet qu'on honore. Cependant que de clameurs de la part du peuple, furtout de certains prêtres, dont ces pieufes charlataneries augmentoient prodigieufement le numéraire !

D'après tant de réformes & d'améliorations, les manufactures ne pouvoient échapper à la vigilance de Jofeph II ; il y porta un œil pénétrant ; & par la manière dont elles s'accrurent & fe perfectionnèrent, on reconnut la fageffe & l'activité du fouverain. Outre que de tels établiffemens favorifent le commerce, ils font circuler l'argent, & les mai-

heureux ouvriers trouvent dans un travail journalier une ſubſiſtance honnête, & l'heureux moyen de ſe préſerver de l'oiſiveté. L'on vit ſortir de ces différentes manufactures les toiles les plus fines, les étoffes les mieux travaillées, pour ſe vêtir comme pour ſe parer; l'argent ne paſſa point chez l'étranger.

Il faut néanmoins convenir que le public eût tiré plus d'avantages relativement à certains objets, ſi l'on eût permis des échanges; mais c'eſt une affaire de combinaiſon, qui, dépendant des pays & des circonſtances, ne doit être jugée qu'après un ſérieux examen.

Joſeph imagina que l'impôt territorial, moins odieux que toute autre taxe, ſeroit univerſellement bien accueilli; &, choſe étrange, ce qu'on déſiroit en France avec la plus vive ardeur, excita ſur les terres de Joſeph les plus grands murmures : tant il eſt vrai que le génie des nations ne dépend que trop ſouvent du climat.

Mais ce qui ne peut échapper à l'eſprit du lecteur, c'eſt de voir preſque tous les plans de l'aſſemblée nationale, qui ſe tient actuellement à Paris, ébauchés par l'empereur. Abolition de la ſervitude, du droit d'aſ-

neſſe, des dixmes, des chaſſes impériales, curés *ſalariés* (ſelon ſon expreſſion) juifs & proteſtans déclarés citoyens, tolérance civile accordée, nombre de paroiſſes diminuées, tout ſujet capable de parvenir aux premiers emplois, places données au concours, projet de mettre toutes les provinces en départemens. Telles ſont ſes réformes. Rien de plus reſſemblant.

Les détails dans leſquels le monarque voulut bien entrer relativement à l'éducation de la jeuneſſe, ſont la preuve d'un eſprit juſte & d'une expérience raiſonnée. Il y eſt dit qu'on ne recevra dans les claſſes ſupérieures aucun enfant de payſan ou d'artiſan, à moins qu'il n'ait donné des preuves non équivoques de la ſupériorité de ſes talens & de ſa capacité pour les hautes ſciences; que tous les écoliers, ſans exception, apprendront, par principe, la langue allemande, qu'ils étudieront l'hiſtoire du pays, qu'ils ne feront que des lectures ſolides, & qu'ils s'appliqueront à bien lire.

On voit, par toutes les ſages réformes que Joſeph II fit en partie de concert avec le prince de Kaunitz, que ſes états acquéroient chaque jour une nouvelle ſplendeur, & que,

malgré d'aussi utiles améliorations, il auroit omis la chose la plus essentielle, s'il n'eût abrégé les procédures de la justice, tant civile que criminelle. Mais on vit, comme on l'a déjà dit, une loi qui prescrit aux magistrats, sous peine de la perte de leurs places, de mettre la plus prompte expédition dans le jugement des procès, & qui recommande la précision & la clarté aux gens de justice, qui ne se chargent souvent des procès que pour les embrouiller, à dessein de les prolonger.

L'on a raison de dire qu'un bon guerrier ne connut jamais le repos, & qu'il n'est jamais plus à l'aise qu'au milieu des manœuvres & des camps. Joseph se rendit précipitamment en Moravie; & il y parut si satisfait des évolutions militaires, qu'il fit donner aux soldats, pendant quelques jours, une double paye; & se transportant ensuite au camp de Hlaupain, il inspecta les troupes, d'où il vint à Prague recevoir le prince d'Osnabrug.

On eût dit qu'il avoit deux ames, l'une dévouée toute entière aux exercices militaires, l'autre pleinement consacrée au soulagement de ses sujets; mais comme cela ne pouvoit s'opérer sans beaucoup se tourmenter soi-même, & sans inquiéter le peuple qu'il

s'efforçoit de rendre heureux, on se plaignoit du bien même dont il étoit l'auteur. Les hommes, autant amis de l'habitude que de la paresse, se lassent des changemens qui tournent à leur avantage; ils voudroient qu'on fît leur bonheur sans innover, & la chose est impossible.

Une lettre impériale envoyée dans toute la Bohème, supprima tous les péages particuliers, avec défenses d'exiger, par la suite, aucun des droits qu'on y percevoit, attendu qu'on ne payeroit plus que le transit aux ponts, bacs, & chaussées.

On avoit appris la nouvelle que l'électeur de Cologne avoit été sacré évêque par celui de Ruremonde, que cette cérémonie s'étoit faite sans faste, & que l'argent qu'il en auroit coûté pour les réjouissances avoit aidé les malheureux; ce qui fit dire à l'empereur, son auguste frère : « J'aime à voir le clergé agir » avec autant de simplicité; il auroit toujours » fait de même, s'il eût connu ses intérêts ».

La confrérie du véritable amour du prochain, érigée par Joseph lui-même, pour tenir lieu de toutes celles qu'on avoit supprimées, & qui n'est autre chose que la société phylantropique, fut annoncée dans toutes les

églifes. Elle a pour objet un encouragement général à répandre des libéralités dans le fein de l'indigence, & c'eft le monument d'une bienfaifance royale qui s'élève à perpétuité contre ceux qui osèrent accufer Jofeph d'inhumanité. Mais parmi les rois anciens & modernes, en exifte-t-il un feul qu'on n'ait pas calomnié ?

Les feules écoles publiques, difperfées dans la Bohème, & qui montent actuellement jufqu'à deux mille deux cents, où l'on compte cent dix-fept mille élèves, au lieu de quatorze mille qu'on y trouvoit à peine il y a quarante ans, dépofent de la manière la plus frappante à la gloire du monarque. S'il défira l'abolition du droit d'aîneffe, ce ne fut qu'après le fentiment de ceux qui devoient prononcer fur cette importante affaire; il étoit jufte de les confulter.

Ni les continuelles occupations de Jofeph, ni fes fréquens voyages, n'ayant jamais diminué fon tendre attachement pour fon augufte famille, il fut pénétré de la joie la plus vive, quand il apprit la naiffance du duc de Normandie, & il le fit connoître en témoignant fon attachement aux françois.

Quoiqu'on ait affecté de publier qu'il ne les aimoit pas, il en eut néanmoins toujours à sa cour, & il trouva toujours leur service agréable.

Il est vrai que, dans les premières années de sa vie, il ne vouloit point apprendre le françois, « par la raison, disoit-il, que » c'est la langue des ennemis de ma bonne » maman »; mais il n'étoit alors qu'un enfant.

Un libelle, où l'on osoit peindre Joseph II comme le monarque le plus despote de l'univers, ayant paru dans le temps même où ce prince venoit d'ôter les entraves à la liberté, en permettant indistinctement à tous ses sujets de passer d'un pays à l'autre, sans la moindre résistance & sans payer aucune taxe, sa majesté, qui en fut informée, se contenta de répondre : « L'auteur ne donne pas son li- » vre à propos ; & ce qui me fâche le plus, » c'est qu'il ne le vendra pas ». On pouvoit lui adresser des satyres sans en être puni. » » Les calomnies, disoit le célèbre Wolf, » sont un laurier pour les grands hommes ».

Malgré les excessives dépenses qu'entraînoient journellement toutes les branches de l'administration, la sage économie de Joseph

sembloit multiplier l'or entre ses mains. Son auguste père lui en avoit beaucoup légué, mais l'impératrice-reine, généreuse jusqu'au dernier soupir, ne lui avoit laissé que des charges à acquitter, de sorte que pour satisfaire à tous les objets, il fallut savoir épargner.

On juge du bon ordre de ses finances par la manière dont les paysans subsistent, dont les chemins sont entretenus, dont les maîtres des postes sont logés. C'est un coup-d'œil ravissant que la propreté des maisons, que la bâtisse des villages, que la tenue des auberges quand on voyage sur les terres de l'empereur. Deux cents lieues d'une route parfaitement alignée depuis Vienne jusqu'à Léopold, offrent à l'œil, de distance en distance, des hommes payés pour l'entretien des chemins, sans qu'il soit question de corvées. Point de maître de poste qui ne parle plus d'une langue pour la commodité des voyageurs; point de voleur qui puisse empêcher de marcher la nuit comme le jour, par la raison que chacun est à son aise.

Il n'existe pas une seule ville dans les différentes parties de l'Allemagne, dépendantes de la maison d'Autriche, qui n'ait été em-

bellie, ou du moins réparée par les foins de Joſeph II.

Celle de Léopold lui doit l'avantage d'être pavée, d'avoir des écoles, d'excellens profeſſeurs de Phyſique & d'Anatomie, deux ſéminaires, l'un pour l'Egliſe latine, l'autre pour l'Egliſe grecque-romaine, auſſi nombreux que bien diſciplinés; une riche bibliothèque confiée à deux hommes érudits qu'il a fait venir d'Allemagne. Que de rois célèbres dans les annales du monde, qui n'en ont pas fait la dixième partie!

Pour encourager l'étude de l'Hiſtoire & de la Géographie, il publia un reſcrit, par lequel on invite les hommes lettrés à donner des ouvrages élémentaires, propres aux écoles publiques; & l'on promet des récompenſes à ceux qui, ſur cet article, ſeconderont ſes vues.

L'on voit, pour me ſervir de l'expreſſion du roi de Pruſſe, que Joſeph avoit toujours l'ame éveillée. Il eſt vrai qu'au premier ſignal que lui donnoit ſon cœur, il ſortoit de lui-même, ou il y rentroit pour faire le bien de ſes ſujets.

Il falloit le voir à Vienne, lieu de ſa réſidence ordinaire. Parcourant chaque jour les

bureaux de la chancellerie, ſe rendant fréquemment chez le prince de Kaunitz, la ſource des lumières & des bons conſeils, parlant à tous les hommes, marchant à pied, ſans autre cortège que lui ſeul, habitant un petit pavillon où il n'y avoit d'autre ſentinelle qu'un ſimple ſoldat, il apprenoit à tous les monarques quelle doit être la vie d'un ſouverain.

„ Les heures ont beau ſe ſuccéder, diſoit-il un jour en ſouriant, » je n'en vois point » ſur le cadran dont je puiſſe diſpoſer à mon » gré ; elles appartiennent toutes à mes ſu» jets, & telle eſt la raiſon de ma vie toujours » agitée ».

Des affaires particulières l'appelant à Mantoue, il s'y rendit pendant les chaleurs de l'été, après avoir échappé au plus grand péril par l'écroulement d'un pont qui s'abattit au moment qu'il venoit de le paſſer. » Voilà, » s'écria-t-il, une belle anecdote pour les » flatteurs ; ils ne manqueroient pas de dire » que ce pont m'a reſpecté ».

Il s'arrêta quelques jours à Milan auprès de l'archiduc Ferdinand ; & le temps qu'il paſſa dans cette ville ne fut pas infructueux. On a remarqué que les lieux de ſa dépendance

où il féjourna, portent tous des marques de fa juftice ou de fa bonté.

Les cours de Bifance & de Pétersbourg ne fe repofoient en apparence que pour mieux guerroyer. Il eft une forte d'inaction chez les princes ambitieux, qui n'eft pas moins dangereufe que le mouvement. Tels font les avant-coureurs des orages, lorfque le ciel venant à fe rembrunir, les vents dans le plus grand calme femblent retenir leur haleine.

Outre que Jofeph étoit parfaitement inftruit de tout ce qui fe paffoit en Europe, & principalement en Ruffie, il avoit fon armée toujours prête au befoin, & il eût été bien difficile de le furprendre. On le vit bientôt de retour à Vienne, & ce fut pour fentir plus que jamais combien une ville eft heureufe quand elle trouve dans l'abfence de fon fouverain, des hommes capables de le repréfenter par leurs lumières & par leur activité. Les empires n'ont pas de plus heureufe reffource qu'un agent tutélaire, qui, le bras du fouverain, le foutient dans fes travaux, & l'arrête lorfqu'il va trop loin.

Quoique de tous temps les étiquettes furent le fignal de la magnificence & de la royauté,

Joſeph crut devoir retrancher celles qui entraînoient trop de dépenſes, & qui ſembloient égaler l'homme à la Divinité. Il défendit en conſéquence les habits de cour & d'appartement que les femmes prenoient aux jours de gala, & l'uſage des génuflexions lorſqu'on l'abordoit, poſture qui, ſelon l'expreſſion du décret, ne doit avoir lieu que devant l'Être ſuprème. Il n'eut ni courtiſans ni flatteurs, parce qu'il n'aima que la vérité. » Les ſouve» rains la fuyent, diſoit-il, & moi je cher» che à la fixer ».

Quand les peuples voyent un monarque qui s'abaiſſe avec tant de modeſtie, ils doivent encore plus l'honorer. Ce qui fait dire à Marc-Aurèle, » que les grands n'augmentent leur » gloire qu'en ſe rapetiſſant ».

Parmi les lois de police qui parurent ſucceſſivement, on diſtingua celle qui preſcrivoit aux perſonnes du ſexe de ne paroître à l'égliſe que vêtues de la manière la plus décente, & de ne jamais s'y préſenter en chapeaux.

Il y eut relativement au culte extérieur, des réglemens peut-être trop minutieux, comme celui de n'allumer qu'un certain nombre de cierges; mais il n'en eſt pas

moins vrai qu'on diminua beaucoup d'abus, soit en mettant un frein à la multiplicité des messes qu'on trafiquoit honteusement, soit en abolissant ces autels privilégiés que la superstition regarde comme un moyen sûr de délivrer des ames du purgatoire, toutes les fois qu'on y offre le sacrifice; ce qui fit dire à une religieuse, que l'empereur vouloit supprimer le purgatoire.

D'après ces réformes aussi sages qu'utiles, il survint une contestation sur les frontières de la Hollande & des Pays-Bas autrichiens, que l'éloignement de Vienne empêcha de terminer aussi-tôt qu'on l'eût désiré. La présence de Joseph auroit dissipé l'orage sur le champ, & avant qu'on eût ses réponses, les esprits s'aigrirent, & il y eut des actes d'hostilité. Il est rare que deux états limitrophes se maintiennent dans une parfaite union. La querelle vint à l'occasion d'un soldat que les militaires de la Flandre hollandoise, faute d'avoir un cimetière, allèrent enterrer dans celui de Dendoëler, village autrichien. L'officier du lieu arrêta le convoi, fondé sur les termes d'un édit impérial, qui défend à tout militaire étranger de venir sur les terres autrichiennes. Le mort

fut néanmoins enterré ; mais quatre cents hommes d'infanterie & autant de cavalerie, qui vinrent de Gand à Dendoëler, exhumèrent le cadavre, & le portèrent au fort, où, après l'avoir déposé, ils reprirent leur chemin.

S'ils passèrent sur le territoire des hollandois, ce ne fut que par représailles, & parce que ces derniers s'étoient mis dans le cas de subir cette mortification.

Ils avoient, outre cela, enlevé par voie de fait les filets de trois habitans du village de Westpaul, qui pêchoient dans le canal, en les menaçant de les conduire à Écluse, & ne leur faisant grâce sur cet article, qu'en les forçant de payer une amende arbitraire.

Les États-Généraux, informés du fait par le baron de Reischach, résolurent de donner satisfaction à l'empereur, relativement à la conduite du grand-major de Lillo, lors de l'enterrement qu'il fit faire au village de Doël, & dont il fut puni.

Il y eut à cette occasion une commission pour l'article des limites, des conférences qui se tinrent à Bruxelles, & des mémoires où l'on fit éloquemment valoir les raisons de l'empereur avec l'énergie qui caractérise

les bons ouvrages. La liberté de l'Escaut étoit une belle cause à traiter.

Le comte de Belgiojoso fit une réponse verbale au nom de sa majesté impériale, où il étoit question des droits que les vaisseaux autrichiens payeroient devant le fort de Lillo, & où il disoit clairement que le premier coup de canon qui seroit tiré par le commandant du fort, passeroit pour une déclaration de guerre.

Il arriva qu'un navire venant d'Anvers, ayant voulu descendre l'Escaut, les vaisseaux de la république le sommèrent de s'approcher, de mettre à l'ancre, & que sur son refus on tira sans hésiter.

La réponse fut, que cet évènement avoit été imprévu, qu'on avoit donné des ordres contraires, ce qui prouva que le prince qui dit à l'empereur, *mais s'ils viennent à tirer.....* avoit senti la possibilité de la chose, & l'inconvénient d'avoir fait dépendre une déclaration de guerre d'un pareil incident.

Des actes d'hostilité ne tardèrent point à se manifester. Une invasion secrette sur le territoire impérial, des digues rompues : autant de griefs qui excitèrent les plus grands débats. Le prince de Ligne, dont la valeur

égale le génie, fit partir un détachement de la garnifon d'Anvers, partit lui-même à minuit, & fomma les hollandois de rentrer dans leur fort. Il n'y eut ni morts ni bleffés.

Cathérine juftement attentive à profiter des circonftances qui peuvent augmenter fa gloire & fon crédit, s'empreffa d'offrir fa médiation. Elle écrivit aux États-Généraux de manière à les amener au but qu'elle fe propofoit, & moyennant l'intervention d'une autre puiffance, l'affaire fe termina à la fatisfaction des deux parties. La ratification du traité entre l'empereur & les États-Généraux fut fignée à Fontainebleau, le 8 novembre 1785, par les ambaffadeurs des deux puiffances, fous la garantie de la France & fous fa médiation. Il y eut des dédommagemens donnés à l'empereur.

On avoit fi fouvent parlé des francs-maçons, & l'on étoit fi curieux d'apprendre fous quel point de vue Jofeph II envifageoit cette fociété, qu'on en fut inftruit par fon refcrit impérial, daté du 11 décembre 1785.

« Cette fociété, dit-il, dont les fecrets me » font auffi peu connus, que j'ai toujours été » peu curieux de les connoître & d'être in- » formé de leurs jongleries, s'augmentant &

» s'étendant jusque dans les plus petites vil-
» les, & pouvant dégénérer dans des abus
» préjudiciables à la religion, au bon ordre,
» aux bonnes mœurs, j'entends & je veux que
» la dite société, dont il résulte quelque bien,
» tant pour le prochain que pour les pauvres,
» soit généralement reçue sous la sauve-garde
» de l'état, & qu'en conséquence ses assem-
» blées ayent lieu, mais aux conditions qu'il
» n'y aura de loge que dans la capitale de
» chaque province; que ceux qui la tien-
» dront préviendront le magistrat, du jour,
» de l'heure où l'on s'assemblera, & qu'on re-
» mettra au gouverneur de la province une
» liste exacte de toutes les personnes qui fe-
» ront partie de cette société ».

Le pape Benoît XIV ne l'improuva point comme une association dangereuse pour les empires, il avoit trop d'esprit pour en avoir cette idée, il l'accusa seulement de prendre le nom de Dieu en vain, en jurant de ne point révéler un secret qui n'existe pas.

Mais revenons aux plans d'administration que Joseph se fit toujours un devoir d'exécuter. Il falloit des lois sévères contre l'usure, & les hommes convaincus de ce crime furent condamnés au bannissement. Il falloit dimi-

nuer le prix du bois, dont l'achat étoit extrêmement onéreux; la taxe qui en augmentoit le prix, fut totalement fupprimée. Il falloit fubftituer aux travaux d'été une occupation capable de faire fubfifter les gens de la campagne pendant l'hiver; on établit des filatures & des fabriques de laine : inftitution utile, qui, pour être négligée, remplit les villes de mendians.

On penfe bien qu'au milieu d'une régénération auffi étendue, le bien-être des militaires ne pouvoit être oublié de Jofeph. Il fit à leur fujet des réglemens mêlés de douceur & de févérité. Selon ce code, on expédie régulièrement les fémeftres, on donne au terme précis les congés; quand il y a lieu de répandre des gratifications, on le fait avec générofité. La juftice de la plupart des fouverains ne s'étend pas plus loin; mais celle de l'empereur le conduifit fréquemment dans leurs cafernes, pour y voir comment fes foldats étoient traités, pour y goûter leur pain de munition, pour les encourager, & pour s'y montrer, non comme un fouverain, mais comme un brave militaire, qui, fans rien perdre de fa dignité, fembloit être leur camarade & leur ami. La plupart d'entre eux font en-

core vivans, on peut les interroger. Mais rien ne les flattoit comme son attention à partager leurs dangers. « Si, pendant les campa» gnes, je suis mal à mon aise, disoit un ser» gent de grenadiers, Joseph, quoiqu'empe» reur, n'est pas mieux que moi; sa couronne, » au milieu d'un combat, attend une balle » aussi bien que mon bonnet ».

C'est d'après un si noble exemple qu'un capitaine turc s'écrioit : « Il y a surement » un diable dans le corps de chaque soldat » autrichien, car vous ne pouvez en avoir » raison que lorsqu'ils vous ont tués ».

Il eût été difficile que les regards de l'empereur, qui s'attachoient à tous les objets de réforme, ne se fussent pas portés sur les pompes funéraires. La vanité, dernière chose qui meurt chez l'homme, s'efforce de lui survivre, en ranimant, pour ainsi dire, sa cendre par un luxe moins édifiant que scandaleux; & l'on voyoit, au détriment des héritiers, des sommes employées à flatter l'orgueil des vivans. Tous les enterremens furent réduits à une honnête simplicité, le faste étant la chose la plus déplacée, dans un moment où l'homme rentre en terre, & perd tous ses titres & toutes ses grandeurs.

» S'il n'y a pas de différence dans la ma-
» nière dont on baptise le noble & l'artisan,
» disoit sagement l'empereur, pourquoi y
» en auroit-il dans les enterremens? » Il est d'ailleurs absurde qu'on allume tant de cierges, & qu'on sonne avec tant de fracas pour un individu qui ne voit ni n'entend plus.

Joseph, véritablement esclave du travail, ne connoissoit ni des jours de récréation, ni ces momens qui distillent l'ennui. Il lui sembla, parmi tant d'objets qui l'occupoient, qu'on pouvoit restreindre les priviléges des Pays-Bas, substituer un conseil royal à celui des provinces, supprimer des monastères, sans penser qu'il entroit dans un labyrinthe d'où il feroit difficile de sortir. De grands changemens ne peuvent s'opérer que par l'opinion. Comme elle est la reine du monde, ainsi que s'exprime un auteur espagnol, il faut l'avoir nécessairement pour soi, quand il s'agit d'abroger des lois ou des coutumes, & de subjuguer les esprits. Mais l'empereur, intimément convaincu qu'il ne vouloit que le bien, ne prévoyoit pas qu'on pût lui résister.

Il se rendit au camp assemblé près d'Her-

manſtadt, aſſiſtant tous les jours aux manœuvres : de là il paſſa par Zeng ou Segni, traverſa la haute montagne de Capella, qui a dix milles de longueur, & dont le chemin, le plus beau de l'Europe, offre de diſtance en diſtance à l'œil des paſſans, une petite colonne de marbre blanc ornée d'un cadran ſolaire, entourée de tilleuls, & tous les deux milles une pyramide d'où ſort une eau délicieuſe, propre à déſaltérer les voyageurs, avec des cabarets qui fourniſſent les choſes néceſſaires à la vie.

On ne fut point étonné de voir l'empereur à Léopold. La rapidité avec laquelle il paſſoit d'une province à l'autre paroiſſoit le multiplier. Il viſita les troupes aſſemblées à Grodeck, revint à Léopold, & gagna le camp de Peſth, où ſe trouvoit l'archiduc François ſon neveu, prince d'une grande eſpérance, & qu'il avoit appelé auprès de lui.

L'hiſtorien a peine à ſuivre tant de marches précipitées. De Peſth on fut à Laxembourg, de là au camp de Minkendorf, compoſé de cinq régimens de la Baſſe-Autriche, de trois bataillons de grenadiers, de trois diviſions de houlans, de coſaques, &c.

La mort de Frédéric, roi de Pruſſe, de-

venant, en quelque ſorte, une ſeconde vie, par le bruit que cet évènement fit en Europe, Joſeph honora ſa mémoire, en rendant juſtice à ſes ſublimes talens. Il connoiſſoit trop bien l'art militaire, pour ne pas admirer dans le monarque pruſſien une ame de feu, mais qui, en l'éclairant, incendia ſouvent ſes voiſins.

Ce roi deſcendoit au tombeau après y avoir mis des armées entières. Réflexion qu'auroit faite l'empereur, ſi l'amour de la guerre n'étoit une fièvre ardente qu'on n'arrête pas comme on veut.

On apprit que ſa majeſté impériale, tout en parcourant la Moravie & la Bohème, revenoit dans ſa capitale; elle y entra les premiers jours d'octobre; & ce fut pour réparer le temps de ſon abſence, en répondant à tous les placets, en laſſant ſes ſecrétaires, & ſe laſſant lui-même à force d'écrire.

Un courrier précipitamment arrivé de Pétersbourg, une conférence entre l'ambaſſadeur de Ruſſie & le chancelier d'état; c'en fut aſſez pour intriguer les politiques, pour leur faire deviner la guerre d'alliance contre la cour ottomane; mais en attendant l'heure du ſignal, l'empereur rendoit public le code

de la juſtice, & par cette opération, les procédures de la chicane n'obſtruoient plus la vérité, il n'y avoit plus d'autre protection que celle du bon droit, d'autre jugement que celui de la loi.

Joſeph n'eut garde d'appeler les étrangers, comme on avoit fait en Ruſſie, pour former le code civil. Il ne pouvoit ignorer qu'il n'y a réellement que des régnicoles capables de diriger un ouvrage dont la conſtitution d'un royaume eſt la baſe. Une production en ce genre ne peut être utile qu'autant qu'elle ne contrarie ni les mœurs du pays, ni le caractère de la nation; il n'en eſt pas des hommes comme des arbres qu'on greffe & qu'on ente avec facilité.

Tant de précautions pour raviver les états héréditaires, ranimèrent de toutes parts l'induſtrie. Les fabriques ſe multiplièrent, les communications d'un pays à l'autre facilitèrent les exportations, l'eſprit patriotique ſe ranima, & une éducation vraiment nationale, relative à toutes les conditions, promit des générations futures plus parfaites que la préſente.

Mais, pour bien connoître l'ame de Joſeph, il falloit la publicité du code criminel. Il ne vouloit

vouloit pas qu'on mît au nombre des crimes qui méritent la mort, celui de lèze-majesté. On voit qu'il craint de punir, par la manière dont il adoucit les châtimens, & dont il compatit aux misères humaines.

Cependant il sut être sévère, mais il ne le fut avec éclat que pour rendre les punitions plus rares, & pour convaincre le public qu'il ne faisoit acception de personne.

On se souviendra long-temps qu'on vit un homme de condition balayer, par ordre du gouvernement, les rues mêmes de Vienne, pour s'être rendu coupable d'une bassesse atroce; mais en même temps on dira que l'empereur, désolé d'en venir à cette extrémité, se hâta de dédommager la famille par des grâces dont il la combla.

Cathérine se préparoit pour un voyage à Cherson, port construit par la Russie sur la rive gauche du Nieper, quand un courrier expédié de Pétersbourg apporta la nouvelle d'un traité de commerce conclu entre les deux cours.

Tout ce qui amélioroit le sort des sujets intéressoit vivement l'empereur. Son départ fut promptement arrêté, mais comme c'étoit pour Cherson & pour aller joindre l'impéra-

trice de Russie, il n'en fallut pas davantage pour alimenter l'esprit des politiques, & pour les livrer à toutes les conjectures.

Joseph, accoutumé à braver les tremblemens de terre, les orages, la peste même, malheurs fréquens dans la Hongrie, ne redoutoit dans les voyages que le temps qu'on y perd. C'étoit son tourment; & encore s'en dédommageoit-il en ne dormant qu'à la hâte, & dérobant à la nuit même, des momens pour lire ou pour écrire. Frédéric disoit » que la » tête de Joseph étoit un magasin de lettres, » d'ordonnances, de projets »; & il avoit raison. Il est inconcevable combien, dans un règne de dix ans, il a donné de rescrits en tout genre, d'autant plus que les faisant trop souvent à la hâte, il étoit obligé de les recommencer ou de les retirer. Le désir de perfectionner un ouvrage aussi-tôt qu'il l'ébauchoit, ne lui laissoit pas le temps d'observer qu'une réforme écrite sur le papier n'éprouve point d'obstacles, mais qu'elle devient souvent une montagne à gravir, selon l'expression de Puffendorf, quand il faut l'exécuter.

Ce ne furent ni les poëtes ni les beaux-esprits du jour, comme on l'a débité, qui lui inspirèrent le désir de tout entreprendre & de

tout réformer. Outre qu'il ne les aimoit pas, il ne voulut être que lui-même, excepté lorsqu'il imita Frédéric, parce que dans la partie militaire il ne trouva point de meilleur modèle à copier.

Les troubles excités dans les Pays-Bas, suite d'une atteinte donnée aux priviléges, & de la suppression de quelques monastères, furent imputés au cardinal de Frankemberg, archevêque de Malines, par l'empereur qui lui ordonna de se rendre à Vienne. La bonté du monarque agréa ses excuses, & il reparut dans son diocése, mais en conservant le goût que tout le monde lui connoît pour les opinions ultramontaines.

Sur ces entrefaites, de grands préparatifs de guerre occupoient sérieusement la Porte ottomane, quoique le départ de l'impératrice pour la Crimée fût présenté au conseil du sultan comme un simple voyage, incapable d'inquiéter. La cour de Pétersbourg n'oublioit point que les petites ruses font une partie de l'art militaire, & la prudence conseilloit de les employer. Cathérine ne comptoit voir que l'empereur, lorsque le roi de Pologne crut devoir la visiter. Quel étoit son dessein? On tâcha de le deviner.

Joseph partit le 11 avril 1787, époque dans les annales de Turquie, traversa Brinn, Olmutz, Jaroslaw, & vint à Lemberg, autrement Léopold. Il visita le gouverneur de la ville, le comte Brigido. Il se rendit à l'assemblée qui se tenoit chez le prince de Saxe-Cobourg, honora de sa présence le Casino de la noblesse, fit une course à Zamosch, revint à Léopold, d'où il continua sa route pour Cherson; emmenant avec lui le supérieur du séminaire, à titre de confesseur.

Il gagna Brody, ville dans la Galicie, qui lui doit une nouvelle création; & tout en côtoyant le superbe château de Podhorcé qu'on découvre sur une éminence, & qui fut le séjour ordinaire de l'immortel Wenceslas Rzewuski, mort grand-général de Pologne, il dit à un de ses compagnons de voyage: » C'est là que demeuroit le plus » vertueux polonois ».

Tandis que Joseph traversoit des déserts, on s'entretenoit à Constantinople d'une dernière bataille en Égypte où les troupes des rebelles avoient été entièrement détruites, & plusieurs beys complettement défaits, les uns après avoir perdu tous leurs trésors, les autres après avoir été forcés de se réfugier

dans les montagnes qui séparent le Nil de la mer Rouge, & dont les fugitifs ne reviennent jamais, ou parce qu'ils y périssent de misère, ou parce qu'ils sont massacrés par les arabes.

Cette nouvelle venoit du capitan-pacha, qui se disposoit à partir après le courrier qu'il avoit expédié.

L'impératrice de Russie se trouvoit à Kanieu, ville dans l'Ukraine, appartenant aux cosaques, & voisine du Niepér, où, après avoir bravé les neiges & les glaçons, elle eût une entrevue avec le roi de Pologne, après plus de trente-cinq ans d'éloignement. Ils dînèrent ensemble; & il n'y a pas de doute que tant d'évènemens arrivés depuis cette époque rendirent leur conversation bien intéressante.

Le lendemain matin, la flottille qui transportoit Cathérine, & qui rappeloit la magnificence de Cléopâtre, lorsque cette reine naviguoit dans une chaloupe enrichie de tapis de pourpre & de rames d'or, leva l'ancre, fit voile pour Kremenschak où elle débarqua, continuant sa route jusqu'à Cherson.

L'empereur gardant l'*incognitò*, pour n'être fatigué ni des hommages ni des compli-

mens, qui font le plus grand tourment de la royauté, eut un entretien avec le roi de Pologne dans l'Ukraine polonoife, d'où il s'achemina vers Cherfon.

Cathérine ayant été retardée dans fa marche par la contrariété des vents, il fut à fa rencontre. Leurs majeftés prirent la route par terre, ayant dans leur carroffe la comteffe de Branicka, nièce du prince Potemkin, femme du grand-général de Pologne, & la comteffe de Cobentzl.

Cherfon étoit devenu le rendez-vous de tous les miniftres & de tous les étrangers. On y rencontroit à chaque pas des perfonnes de tout pays; & Cathérine, fervie en vaiffelle d'or, couverte de pierreries, prodiguant les largeffes, environnée de feigneurs, glorieufe d'avoir vu à fa cour un roi, un empereur, avoit l'air de commander à l'univers.

Les politiques s'étonnèrent avec raifon de voir l'Europe auffi tranquille fur ce mémorable évènement. Cathérine, en devenant reine de Crimée, acquéroit de nouvelles forces & une nouvelle prépondérance, c'eft-à-dire, qu'elle profitoit de l'engourdiffement des puiffances, pour fe rendre l'arbitre de la guerre

& de la paix, quand les souverains auroient des intérêts à discuter.

La satisfaction d'avoir contre les ottomans un allié aussi actif que Joseph II, & aussi puissant, la rassuroit contre les tentatives de l'Angleterre & de la Prusse, qui employoient toutes les intrigues du cabinet pour animer les turcs.

L'empereur entroit dans cette guerre comme allié de l'impératrice de Russie, à qui il devoit fournir une armée considérable, selon les termes du traité, toutes les fois qu'elle auroit guerre, comme ayant été joué par les turcs, qui s'étoient solennellement engagés à tirer des lignes de démarcation, & qui, d'année en année, refusoient de s'y prêter, comme désirant avec ardeur rentrer dans l'héritage de ses pères, en reprenant Belgrade, ville cédée aux turcs depuis 1739. Telles furent les raisons qui mettoient les armes dans les mains de Joseph, & qui l'obligèrent de combattre avec ardeur.

Qui peut d'ailleurs ignorer, d'après le sentiment de tous les hommes de loi, que dans les guerres douteuses, le préjugé doit toujours être en faveur des princes. Il faudroit avoir le secret de leur cabinet, ou plutôt de leur ame, pour les juger.

Les conférences tenues à Cherſon, où l'on forma vraiſemblablement le projet d'expulſer la cour ottomane de l'Europe, étant finies, leurs majeſtés parcoururent une partie de la Crimée. On alla à Backtſchiſarai, ville capitale de la preſqu'île de Crimée, & la réſidence des anciens kans. On entra dans Sébaſtopol, port de mer dans la rade duquel ſe trouvent les vaiſſeaux de guerre conſtruits dans le pays, & l'on revint à Cherſon, qui ſembloit alors une nouvelle peuplade. Joſeph reprit le chemin de Vienne, Cathérine celui de Moſcou, & ce fut à travers des maiſons qu'on brûloit pour lui ſervir de fanaux pendant la nuit, qu'elle prit ſouvent la route de terre, payant magnifiquement les ruines qui ſervoient à ſon triomphe.

Vienne ne fut pas moins étonnée que ravie de voir arriver l'empereur avec tant de célérité. Dès le lendemain, il donna des audiences, ne ſe repoſant jamais, & filtrant inſenſiblement ſa mort par une agitation alarmante pour ſes ſujets.

L'archiduc François partit alors pour viſiter les forteresſes de la Bohème : l'éducation martiale que lui donnoit Joſeph, ayant pour ſujet d'inſtruction la connoiſſance des for-

tifications, la pratique des manœuvres, & tout ce qui peut former un excellent guerrier; le jeune prince, quoique délicat, trouvoit dans la fatigue même sa récréation, & c'eût été le punir que de l'arracher aux exercices du plus pénible métier, pour le lancer dans le tourbillon des plaisirs.

L'empereur, trouvant que la caisse de religion dont il ne tira jamais une obole que pour faire des fondations & des actes de charité, ne suffisoit pas à toutes ses vues bienfaisantes, prit la résolution de mettre les revenus de certains monastères en économat, & de pensionner les individus.

De fréquentes conférences avec le maréchal de Laudon & plusieurs autres généraux qui se rendoient tous les jours chez l'empereur, étoient, en quelque sorte, les avant-coureurs de la prise de Belgrade. Le monarque n'avoit en vue que cet objet, regardant comme une espèce d'humiliation pour sa maison la cession qu'en avoit faite Charles VI, monarque sérieux jusque dans son rire, & qui n'estimoit que le costume espagnol.

L'on reçut alors la nouvelle que les États des Pays-Bas s'étant assemblés deux fois, prirent enfin la délibération d'envoyer à Vienne

des députés, pour porter à l'empereur des preuves non équivoques de leur soumission, & pour lui faire part de leurs plaintes. L'on reconnut dans cette démarche la loyauté d'une nation que l'amour de l'ordre & de l'équité a rendue vraiment célèbre. Ils arrivèrent le 14 août 1787, se rendirent chez le prince de Kaunitz, chancelier de cour & d'état. Dès le lendemain, ils eurent une audience du monarque; &, peu de jours après, ils partirent pour retourner à Bruxelles, publiant dans toute leur route qu'ils devoient tout à la sage médiation du ministre.

C'est ici le moment de parler du manifeste fameux que la Porte donna contre la Russie, qu'elle fit remettre au comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à la Porte, & où l'on accusoit l'impératrice d'avoir jeté une pomme de discorde entre les deux empires, en usant de toutes les menées secrettes, en séduisant le vaivode de Moldavie, en favorisant sa fuite, en établissant des consuls en Valachie, & s'ingérant dans les dispositions intérieures de l'administration du divan, en voulant s'approprier tout le commerce, en empiétant sur ses voisins, en violant enfin tous les traités; « ce qui autorise la sublime

» Porte, dit la fin du manifeste, à notifier la » résolution qu'elle a prise, de faire la guerre » à la Russie ».

Cathérine eût elle-même payé ce manifeste, en ce qu'il la mettoit dans le cas d'y répondre avec énergie. Il y eut des débats dans le divan. Les uns vouloient qu'on suspendît la guerre jusqu'au printemps prochain; mais le plus grand nombre rejeta cette opinion, & dès lors on expédia l'ordre à tous les pachas, tant en Europe qu'en Asie, de désarmer tous les grecs, & d'engager les musulmans à se ranger sous l'étendard du prophète, à dessein de combattre les infidelles.

Le comte de Trauttmansdorff succédant au comte de Belgiojoso en qualité de ministre plénipotentiaire de l'empereur dans les Pays-Bas, s'y rendit pour être témoin de la bonne harmonie que le décret du souverain venoit de rétablir. Le monarque conserve aux provinces belgiques leurs lois fondamentales, leurs priviléges & franchises, ce qui ne manqua pas d'être inscrit sur des registres inaltérables.

Des impolitiques, le monde n'en manque pas, malgré la multitude de nouvellistes dont il est obsédé, doutoient que l'empereur mar-

chât contre les turcs, mais d'autres ſpéculateurs étoient convaincus qu'il n'avoit eu d'autre motif dans ſon alliance avec la Ruſſie, que d'humilier l'empire ottoman, pour ne rien dire de plus.

La diſette d'argent auroit pu ſeule arrêter Joſeph, mais il avoit trouvé dans la plus grande économie le moyen de mettre des ſommes conſidérables en réſerve, au point de reſtreindre ſes actes de générosité, & de vivre ſans cour, ſans maiſon, ſans éclat. C'eſt un fonds inépuiſable qu'une bonne adminiſtration.

Informé qu'on devoit faire l'expérience du jeu des mines près de Théréſienſtadt, ville bâtie en l'honneur de Marie-Thérèſe ſon auguſte mère, il s'y rendit précipitamment. On en fit ſauter ſix en ſa préſence. Une ample gratification fut la récompenſe de ceux qui avoient exécuté l'entrepriſe.

Il eût été ſurprenant que la Turquie ſe fût tenue dans l'inaction, après le parti qu'elle avoit pris, mais l'armée ottomane ſe rallia avec diligence, & réſolut de s'étendre depuis Balta juſqu'à Kaminieck, la ſeule fortereſſe qui ſoit, en Pologne, digne de remarque.

On voyoit de toutes parts des mouvemens

dans la Moravie & dans la Galicie. Des régimens défiloient les uns après les autres, & faisoient connoître les desseins de Joseph II. Il sembloit que le ciel étoit son allié. Tout le mois d'octobre fut beau cette année sur les confins de la Pologne & de la Turquie. Les prairies, dans cette saison déjà avancée, offroient encore à l'œil du voyageur des tapis de fleurs agrestes, dont l'ensemble charmoit la vue.

Cathérine, provoquée par le manifeste de la Porte ottomane, ne put s'empêcher de répondre; elle le fit avec un avantage qui prouva la sagacité de son conseil. Elle s'y plaignit du ministère turc, qui n'a cessé de s'opposer à ses vues de pacification, qui a essentiellement manqué aux différens traités dont il avoit signé les articles. Elle entre dans des détails dont l'énumération offre une multitude de griefs dont la Porte s'est rendue coupable. Elle dit n'en avoir conféré avec l'empereur son allié, que pour rétablir la paix, comme il lui est aisé de le prouver par la prière qu'elle a faite au roi de France, de vouloir bien interposer, à ce sujet, sa puissante médiation. Elle prétend que son voyage en Crimée n'a eu d'autre but que d'appeler

auprès d'elle son ministre accrédité près de la Porte, afin de mieux discuter la cause des démêlés qui se sont élevés. Elle finit par avancer que le ministère turc a joint l'insulte à la perfidie, & que ce n'est que par la violence qu'on lui fait qu'elle recourt à la voie des armes.

Il parut que le divan n'avoit point de foi dans sa candeur, & que toutes les raisons de Cathérine ne lui semblèrent que des phrases étudiées avec beaucoup d'art.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les trois puissances qui devoient entrer en guerre, ne négligèrent rien pour se rendre formidables. La force & toute la science militaire se déployèrent insensiblement, tant sur terre que sur mer, & l'on n'omit absolument rien de ce qui devoit accélérer la paix, & de ce qui ne fit que la retarder.

Les meilleurs généraux furent respectivement choisis pour commander les armées, tant parmi les russes que parmi les autrichiens, & l'on pouvoit jurer, sur leurs noms, qu'on seroit victorieux. Mais on divisa trop les troupes, au lieu de les rassembler.

Les hostilités commencèrent par Oczakow, ville forte de Turquie dans la Bessarabie, si-

meuſe par la bataille de 1644, & où ſont les galères turques qui gardent l'embouchure du Nieper, contre les courſes des coſaques.

La cour de Vienne ne ceſſoit de donner des décrets relatifs aux circonſtances, ſoit pour les fournitures & les approviſionnemens, ſoit pour empêcher les déprédations, tandis que Joſeph, tout entier dans toutes les parties de ſes états, ne ceſſoit d'agir; ici, dirigeant la marche des troupes; là, ordonnant des campemens, de manière à ne rien perdre de ſes forces ni de ſon habileté.

L'internonce impérial quitta Conſtantinople, après avoir eu une audience du grand-vizir, & la réponſe de l'empereur à la Porte prouva qu'on pouvoit ſe battre ſans plus long-temps différer. Elle étoit ferme & digne d'un ſouverain qui pétilloit pour la gloire, & qui vouloit l'atteindre & s'en couronner.

Les frontières des trois empires ſe trouvèrent dans un clin-d'œil hériſſées de piques & de bayonnettes, couvertes de drapeaux & de canons. On ne parloit tous les jours que d'actions très-vives entre les ruſſes & les turcs; on voyoit aller & venir le prince Potemkin, comme le grand agent de la Moſcovie, & qui, appuyé de ſes connoiſſances & de ſa valeur,

doubloit le courage des ſoldats & le génie des généraux.

Pendant que tous ces mouvemens avoient lieu, l'empereur, auſſi calme en apparence que s'il n'eût été pour rien dans une pareille commotion, aſſiſtoit au ſervice anniverſaire qu'on célébroit pour ſon auguſte mère, donnoit des ordonnances, s'occupoit de l'intérieur de ſes états, écoutoit tous les malheureux.

Cathérine au contraire, extrêmement agitée par la perte que fit ſon eſcadre dans la mer Noire, & qui néanmoins n'eut pas les ſuites qu'elle devoit craindre, diſtribuoit ſon génie par-tout où elle croyoit ſon influence néceſſaire. Plus de trois cent mille hommes, tous robuſtes, tous aguerris, formoient les armées de Joſeph, & il n'y a pas de doute que, dès la première campagne, il n'eût mis en déroute les muſulmans, s'il n'eût pas tiré un cordon qui, garni de troupes d'un bout à l'autre, & qui trop étendu, affoiblit prodigieuſement ſes forces, & laiſſa le loiſir aux turcs de ſe diviſer par pelotons, de faire des ſorties, & de ſe retrancher ſans pouvoir être pourſuivis.

Tous les différens corps d'armée qu'il

oppofoit çà & là euffent été fur le champ repouffés, & la fuite ou la mort auroient promptement terminé une guerre dont les efcarmouches & les hafards emportèrent en détail plus d'un tiers des armées, fans compter ce que les lenteurs, au milieu des marches, des inondations, des orages, de horreurs de la pefte & de la famine, causèrent de maladies. On vit des pays entiers métamorphofés dans des cimetières & dans des hôpitaux.

J'anticipe fur les évènemens, croyant devoir épargner au lecteur le récit de tant de malheurs dont la complication révolte l'humanité. L'on aime fans doute à voir des actes de bravoure, mais on frémit en lifant les détails des morts qu'elle a coutume de caufer.

Ce fut dans le temps de ces calamités que le plus heureux évènement en fit perdre le fouvenir; je parle de l'alliance de la princeffe Élifabeth de Würtemberg avec l'archiduc François de Tofcane, neveu de l'empereur. Ce mariage, célébré le 9 janvier 1788, dans la grande chapelle de la cour, fous les yeux de fa majefté, devoit confoler le monarque de la folitude à laquelle il fe voyoit réduit par l'éloignement de fon augufte famille. Tout an-

nonçoit dans la jeune épouſe, que l'empereur lui-même avoit fait élever ſous ſes yeux, le bonheur qu'elle lui promettoit, ainſi qu'à la ville de Vienne, dont elle faiſoit les délices. L'électeur de Cologne fit la cérémonie, & l'éclat des fêtes qu'on devoit donner ne fut modéré que pour diſtribuer d'abondantes aumônes aux malheureux. On donna ſix mille ducats d'or aux pauvres inſcrits ſur les regiſtres d'un établiſſement qui ſe nomme l'*Inſtitut*, à raiſon d'un ducat par tête. Ils s'aſſemblèrent en conſéquence dans leurs paroiſſes reſpectives, où, après avoir entendu la meſſe, ils prononcèrent à haute voix une prière compoſée pour cette circonſtance.

La ſanté de l'empereur s'altéroit de plus en plus, malgré un courage héroïque qui le faiſoit triompher de lui-même, en impoſant, pour ainſi dire, ſilence à la maladie qui le conſumoit. Quoiqu'il n'eût alors que quarante-ſept ans, on entrevoyoit ſur un viſage écoulé les travaux qui l'avoient conſumé, & la faculté de Médecine, quoique toujours diſcrète ſur le compte des ſouverains, oſoit dire que Joſeph II ouvroit lui-même ſon tombeau.

Il n'en fut pas moins empreſſé à ſe rendre

à Triefte, avec la ferme réfolution d'àller à l'armée; & comme il n'oublia jamais rien de ce qu'il croyoit être fon devoir, il laiffa deux copies de fon teftament cachetées entre les mains du prince de Kaunitz, grand-chancelier d'état, & du vice-chancelier.

Le 4 mars, il étoit à Triefte, le 25, il arriva à Péterwaradin. L'on apprit de Fiume que l'empereur, en vifitant lui-même la maifon de Contumace, rendit la liberté aux turcs qu'on avoit arrêtés dans ce port avec leurs bâtimens.

Ce fut le fpectacle le plus attendriffant, de les voir aux pieds de leur libérateur, les arrofant de leurs larmes, fe relevant les yeux tournés vers le ciel, & criant enfuite à plufieurs reprifes, *Alla! Alla!*

L'empereur arrivé à Futack, trouva l'archiduc François de Tofcane, qui étoit venu la veille, ainfi que les généraux. Cette entrevue reffembloit à ces comités impofans où les chefs des romains projetoient la ruine des carthaginois; mais les turcs n'avoient point d'Annibal, &, dépourvus de tactique, fcience fi néceffaire à la guerre, ils ne laiffoient entrevoir qu'un courage féroce, impétueux dans le premier choc, mais qui fe ralentiffoit

quelque temps après. De petits combats ou des rencontres, plutôt que des attaques préméditées, se succédoient sans interruption, tandis que le Danube couvert de transports d'hommes & de munitions, annonçoit une guerre formidable.

La Pologne se trouvant alors entre deux feux, mais trop affoiblie par le partage qu'on en avoit fait, ne pouvoit qu'observer en silence le mouvement des trois armées. Il n'y a pas de doute qu'on n'y fît des vœux pour le succès de la cour ottomane, qui, fidelle alliée des polonois, ne manqua jamais à ses traités. Mais les circonstances ne permettoient ni d'agir ni de parler. Un Roi que des factions rendoient odieux, des magnats divisés d'intérêts, des pays presque ruinés, n'offroient que des raisons d'impuissance & des motifs de désespoir.

On accusa long-temps les russes d'inactivité, sans penser que leurs routes sont souvent impraticables jusqu'à la fin d'avril, que les chevaux comme les soldats ont toute la peine du monde à s'en tirer.

Les turcs excités par la fureur se portoient de part & d'autre avec la plus grande impétuosité; mais souvent ils faisoient de fausses at-

taques : témoin celle de Semlin. Ils avoient plus de mille hommes à Buchareft, ville de la Valachie, près de huit mille du côté de la Tranfilvanie; tandis que Fokfchan étoit le rendez-vous du prince de Valachie. L'on attendoit le grand-vizir, dont l'armée fe montoit à foixante mille jeunes gens, mais indifciplinés, & qui ne pouvoient que mettre le défordre, au lieu d'en impofer par leur multitude.

Le vizir, par un malheur encore plus déplorable, & qu'on peut regarder comme un péché originel chez les turcs, traînoit avec lui tout le fafte afiatique; & quand le chef eft efféminé, l'armée n'a plus d'énergie.

Le capitan-pacha, connu depuis tant d'années, devoit avec fa flotte faire une invafion en Crimée, ce qui annonçoit que les troupes, depuis Cherfon jufqu'à Belgrade, viendroient inceffamment aux mains.

Jofeph ne ceffoit d'ordonner de nouvelles recrues, qui enlevoient aux villes & aux campagnes tout ce qui étoit propre à porter les armes, & ce qui ne pouvoit avoir lieu fans augmenter les impôts, & fans exciter des murmures; mais les plaintes s'étouffoient à raifon de l'amour que les allemands ont pour la gloire. Des déferteurs de tous pays,

au nombre de plus de cent, après avoir erré dans les bois de Moldavie, furent arrêtés près de Jaſſy, & envoyés au camp du grand-vizir, qui, apprenant que dans leur nombre il y avoit vingt-huit françois, les remit à l'ambaſſadeur de France avec une généroſité peu commune. Les turcs ſe diſtinguèrent plus d'une fois par ces traits magnanimes.

Le prince de Moldavie fut alors fait priſonnier; & le prince de Lichtenſtein, toujours aux priſes avec les ottomans, les repouſſoit avec vigueur, malgré leur réſiſtance opiniâtre. Ils eurent un échec conſidérable dans la Tranſilvanie, en eſſayant d'attaquer le colonel Krag, qui, voyant l'aile droite de ſon détachement obligée de plier, trouva le moyen de paſſer un ravin, d'attaquer les turcs en flanc, & les força de ſe retirer. L'action dura cinq heures.

L'hiſtoire ne devant s'attacher qu'à rapporter les principaux évènemens, on n'a d'autre objet dans celle-ci, que de faire connoître Joſeph II, & les opérations qui le conduiſirent à la priſe de Belgrade. Se tenant au quartier général de Semlin, répandant ſon ame dans tous les régimens, ſe rendant journellement au camp, viſitant tous les poſtes

occupés par ſes troupes, travaillant en général, ſe fatiguant comme un ſimple ſoldat, il étoit lui ſeul toute une armée. Sa majeſté détacha de Semlin un corps de troupes conſidérable, avec ordre de ſe mettre en marche pour ſe rendre dans le Bannat. On ſut que pluſieurs vaiſſeaux ruſſes qui croiſoient dans la mer Noire, détruiſirent aux turcs pluſieurs bâtimens, en prirent d'autres qui étoient chargés de blé, de ſorte qu'on ne voyoit, tant ſur terre que ſur mer, ſur les bords du Danube, comme ſur ceux de la Save & du Dnieſter, que des actes d'hoſtilité. L'armée du maréchal de Romanzow paſſa ce dernier fleuve ſous Mohilow; & les deux diviſions ſuivirent celle du comte de Soltikow, qui ſe porta le premier en Moldavie.

Sur ces entrefaites, on fut tout étonné de voir le roi de Suède lever l'ancre & ſe mettre à la tête de ſa flotte de galères, pour ſe rendre en Finlande, avec le projet de s'oppoſer aux entrepriſes de la Moſcovie. Ses griefs étoient fondés ſur les trames ſecrettes de l'envoyé de Ruſſie à la cour de Suède, qui, ſelon lui, n'avoient pour objet que d'y ſemer la diviſion, & qui forcèrent le roi à lui fixer le jour de ſon départ. Cathérine, ſouveraine

altière, dont chacun connoît le génie & la fierté, fit éclater de toutes parts sa surprise & son ressentiment. Elle déclara que si la pureté & l'innocence de ses intentions ne suffisoient pas pour rétablir le calme & la tranquillité, elle useroit des moyens que Dieu lui met en main, & qu'elle n'employera jamais que pour la gloire de son empire & pour le bonheur de ses sujets.

Malgré la beauté du manifeste, les flottes suédoise & russe s'étant rencontrées, le combat s'engagea de part & d'autre. L'amiral Greigh, montant un vaisseau de cent canons, & suivi de deux autres de soixante & quatorze, s'attacha principalement au duc de Sudermanie, qui n'échappa au danger que par un courage à toute épreuve, & par l'habileté de ses manœuvres. Il y eut deux cents hommes tant tués que blessés ; & sans vouloir décider à qui appartint la victoire, les russes comme les suédois eurent au moins l'honneur d'avoir montré la plus vive ardeur & la plus grande habileté.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en reconnoissance de leur triomphe, ils firent chanter le *te Deum*, tant à Pétersbourg qu'à Stockholm.

L'archiduc

L'archiduc François de Toſcane, jaloux de ſe perfectionner dans l'art de la guerre, viſitoit le cordon des troupes depuis Semlin jusqu'au camp devant Choczim; & l'on étoit étonné que, dans un âge auſſi tendre, il fût déjà ſi bon guerrier.

L'empereur parcouroit les hôpitaux militaires, déſolé d'y trouver une multitude de malades, & prenant tous les moyens pour les ſoulager. On le vit plus d'une fois leur tendre la main & les conſoler, en leur donnant le doux nom d'ami.

Le prince de Cobourg, dont la prudence égale le courage, & qui ſait trouver en lui-même toutes les reſſources du métier, ſe modifioit ſelon les circonſtances; également ennemi de la précipitation & de la lenteur, il avoit bloqué Choczim, ville de Turquie ſur les frontières de Pologne.

L'on étoit impatient de voir agir la grande armée qui ſe tenoit toujours dans la même poſition, à raiſon des grandes chaleurs, dont l'ardeur eût fait périr les hommes & les chevaux. Le commandement du corps d'armée confié au prince de Lichtenſtein, que la maladie empêchoit d'agir, fut donné au feld-maréchal Laudon, qui s'y rendit le plutôt poſſible.

Différentes attaques, tantôt à l'avantage des autrichiens, tantôt à celui des turcs, laissoient en balance les esprits sur le sort de la guerre; mais on parioit de toutes parts, avec chaleur, que Belgrade seroit pris, malgré les exemples & les leçons que donnèrent fréquemment aux turcs des ingénieurs & des artilleurs françois. L'ottoman n'a pour lui que la prestance & le courage. Pour désigner un homme robuste & vigoureux, on dit, *fort comme un turc*. Mais rien n'est plus efféminé qu'un musulman. L'habitude de vivre avec des femmes, & presque toujours renfermé, de porter des habits dont l'ampleur ne peut qu'embarrasser, de prendre des doses d'opium, qui ne paroît un restaurant que parce qu'il enivre, mais qui finit par engourdir les nerfs, sont sans doute un obstacle au courage.

La trahison du pacha de Scutary révolta l'Europe. Après avoir flatté les russes & les impériaux de s'unir avec eux, il les fit assassiner; & c'est ainsi que l'alliance des monténégrins albanois avec les deux puissances impériales fut terminée par une atrocité dont le siècle, quoique pervers, n'offroit pas d'exemple.

Les turcs épioient tous les moyens d'abat-

tre leurs ennemis, penſant que la gloire du Croiſſant y étoit intéreſſée. Le grand-vizir, en conſéquence, arrivant à Widdin, eſcorté de cinquante mille hommes, fit étrangler pluſieurs agas (les grands de la cour), pour n'avoir pas achevé un pont ſur le Danube. C'eſt ainſi que les ottomans châtient les coupables, penſant que toute juſtice lente à punir n'eſt qu'une demi-juſtice.

Ce vizir, créature du capitan-pacha, s'avança par ſon eſprit; car il n'étoit qu'eſclave. On débrouilla ſes premières idées; & quoique le ſultan n'eût d'autre mérite que de s'occuper de ſa figure, de careſſer ſa barbe, & de vivre au ſein de la molleſſe, il ſut néanmoins récompenſer ſes talens.

Joſeph à la tête de l'armée, ſe mit en marche pour ſe rendre dans le Bannat, laiſſant à Semlin un corps ſuffiſant pour la défenſe de la place & de la digue de Beſcharia, tandis que le capitan-pacha faiſoit ſur ſa flotte les plus grands exemples de ſévérité. Dans le premier combat, où ſon eſcadre légère avoit été cruellement maltraitée, il avoit brûlé lui-même la cervelle à un capitaine de vaiſſeau, & fait étrangler deux autres. » Ces » monſtres ne ſont pas nés pour habiter

» l'Europe », dit Joseph en apprenant cette nouvelle.

Ce monarque brûloit du désir de donner bataille, attendant d'une affaire décisive le repos de son armée, que les maladies épuisoient continuellement. Le Bannat fut toujours un pays mal-sain, & il n'y a pas de doute que des miasmes pestilentiels, exhalés de la corruption de cette funeste contrée, n'aient beaucoup contribué au dépérissement de l'empereur.

Bien différent de ces souverains qui paroissent à la guerre sans y donner le moindre signe de vie, & qui pourroient s'y faire remplacer par leur portrait, il voulut commander, à Illova, le centre de l'armée, laissant la droite au comte de Wartensleben, & la gauche au maréchal Lascy.

Les turcs, redoutant avec raison une bataille en règle, & sentant qu'ils ne pouvoient se soutenir que dans de légères escarmouches, usoient de finesse, pour ne se montrer que par pelotons; ce qui faisoit, selon l'expression du général Fabris, qu'on ne se tuoit qu'à la sourdine, & qu'on donnoit aux soldats le temps de tomber malades, & aux maladies celui de faire les plus grands progrès.

On ne pouvoit mieux comparer les apparitions du vizir qu'aux phases de la lune. Comme cette courrière infatigable, il ne cessoit d'aller & de venir, ne laissant entrevoir qu'une partie de lui-même, s'approchant, se retirant, se comportant en guerrier timide qui a peur d'engager un combat.

Le triomphe du prince de Cobourg fut enfin complet; il fit les honneurs de Choczim, s'en étant rendu maître, en accordant à la garnison la liberté de sortir avec armes & chevaux. Plus un général use de la victoire sobrement, plus il se couvre de lauriers.

Il y avoit tout à parier que Novi, dont la résistance paroissoit plus opiniâtre qu'on ne devoit le soupçonner, succomberoit enfin sous les entreprises du maréchal de Laudon, ce général, aussi grand lorsqu'il temporise, que lorsqu'il atteint la victoire. Il se chargea lui-même de faire conduire à Brédor les femmes, les enfans, leurs effets dans des voitures qu'il leur fournit, ne connoissant de gloire que celle qui est compagne de l'humanité.

Joseph, flatté de ce double évènement, parut rajeunir, mais dans l'espérance que les turcs, qui avoient l'air de se rendre maîtres du Danube, seroient vigoureusement battus,

ou du moins qu'on les mettroit en fuite. Il y avoit du temps que l'armée de l'empereur, se trouvant à Lugos, cherchoit un poste avantageux pour engager un combat; mais on se harceloit sans rien finir. C'est alors que les plus funestes circonstances amenèrent tous les malheurs, & qu'on se vit forcé de brûler des villages entiers, & de ne laisser après soi que des précipices & des cendres, pour que l'ennemi ne pût trouver de quoi fournir à sa subsistance.

Ce fut au milieu même de cet affreux événement que l'humanité de Joseph éclata plus que jamais, & que, pour dédommager les misérables qui n'avoient plus qu'un corps noirci par les flammes, il employa tous les moyens capables de les dédommager. Accablé d'un pareil malheur, il convint alors qu'il payoit bien cher l'intérêt d'une humeur guerrière. Et en effet, de combien d'inquiétudes n'étoit-il pas tourmenté ! Projets, rapports, campemens, expéditions, chocs des armées, désir de vaincre, appréhension d'échouer, nécessité de punir, fatigues sans cesse renouvelées, correspondance avec les quatre parties de l'Univers; & dans tout cela l'image de la postérité dont on ne règle pas les ju-

gemens à son gré; autant de sujets qui excitent dans l'ame d'un conquérant, un flux & reflux de projets & de pensées.

Il étoit au moment d'attaquer les turcs, qui, sous la conduite de deux pachas, formoient un corps de quinze mille hommes, lorsqu'ils abandonnèrent Pancsova, après y avoir mis le feu. L'on attaqua l'arrière-garde, on lui tua beaucoup de monde, & Mehemisch-Pacha, qui commandoit en chef, dont on emmena le cheval richement harnaché, fut laissé mourant de ses blessures.

Le général Harrach, de son côté, chassa les ennemis des casernes d'Ulpalanca, fit plusieurs prisonniers, massacra beaucoup de turcs, força la garnison de se rendre; & par ces avantages, l'empereur eut la gloire de purger le Bannat des troupes ennemies. Il y laissa le général Clairfayt, & il se mit en marche pour se réunir au corps du général de Gemmingen, au voisinage de Semlin.

Le prince Rodolphe-Joseph de Colloredo, ministre des conférences & vice-chancelier de l'Empire, mourut alors à Vienne, âgé de 83 ans: Joseph le regretta comme un de ses sujets dont Marie-Thérèse avoit éprouvé le zèle, & qui, par une prudence

consommée, s'étoit acquis l'estime de tout le monde.

L'on compta plus de cent cinquante villages dévastés par les turcs, pendant leur séjour dans le Bannat, qu'ils se firent un plaisir d'incendier, « ces barbares, disoit une grande » princesse, ayant des récréations toutes dif- » férentes des nôtres ».

Plus les troupes de Joseph signaloient leur courage, plus ses ennemis crioient à l'injustice, comme si la guerre entreprise par les françois pour soutenir les insurgens étoit beaucoup plus juste, & comme si toute puissance belligérante n'étoit pas exposée à la censure des critiques. » Il n'y a point de » guerre, disoit l'immortel Montecuculi, » qui ne se présente sous deux aspects, & qui » ne donne lieu à des accusations ».

Il y eut une promotion de sept colonels élevés au grade de général, & de cinq nouveaux généraux ; & le détail qu'on reçut alors de l'armée russe annonçoit qu'elle perdoit beaucoup de monde dans son entreprise contre Oczakow, & que le maréchal de Romanzow, manquant de vivres en Moldavie, méditoit de prendre ses quartiers d'hiver en Pologne.

L'archiduc François, fâché de reporter à Vienne le sang qui coule heureusement dans ses veines, fit espérer le prompt retour de l'empereur; & sa majesté arriva effectivement peu de temps après. Il eut avec le prince de Kaunitz plusieurs entretiens; & ce ministre, sans paroître heurter la volonté du souverain, le ramenoit à des principes modérés, dont il reconnoissoit la sagesse : mais une ardeur guerrière n'est pas un feu qu'on éteint facilement.

La mort du roi d'Espagne devint pour l'empereur un sujet de réflexions. Après avoir resté quelques minutes la tête appuyée sur ses mains : » C'étoit, dit-il, » un monar- » que sage, & qui ne se donna pas tant de » mouvemens que moi pour bien gouver- » ner ». Ainsi Joseph II savoit apprécier Charles III, dont le règne fut réellement celui d'un sage.

On crut devoir conseiller les bains de Pise à l'empereur, dont la santé s'altéroit visiblement; mais, selon la réflexion de la jeune archiduchesse, ce qu'il y a de sûr, c'est que, fatigué des nouvelles qu'il recevoit de tous les pays, & surtout de l'armée, il ne se délassoit qu'en changeant d'occu-

pation. Les affaires du dehors succédoient à celles du dedans, & il n'existoit pas une seule partie de l'administration qu'il ne prît vivement à cœur, soit pour détruire, soit pour récréer.

La prise d'Oczakow (ville dans la Bessarabie) fit plus d'effet sur sa santé que tout l'art des médecins. Mais il s'écria : « Heureuse journée, si elle n'avoit pas été achetée au prix du sang » !

Il s'agissoit, dans cette affaire, dont le général Romanzow porta la nouvelle à Pétersbourg, de huit mille & quelques morts, de deux cents quatre-vingt-trois officiers blessés, & de quatre mille prisonniers. On prit trois cents dix canons, cent quatre-vingts drapeaux. Le prince Welkonski, fils de celui qui fut ambassadeur en Pologne, périt dans cette expédition. La perte des russes ne monta qu'à cent trente-deux tués.

L'empereur ne cessoit de recevoir des lettres, tant de la Croatie que de la Transilvanie, qui l'instruisoient des moindres mouvemens, & qui, jointes aux affaires dont il étoit surchargé, ne lui donnoient guère plus de repos qu'à l'armée. « Je vois bien, dit-il un jour en recevant cinq courriers tout à la

» fois, qu'il me faudra cesser de vivre, pour
» que je puisse me reposer ».

On apprit que le comte de Romanzow faisoit marcher une partie de ses troupes vers Bender, pour renfermer cette forteresse dans un cercle plus étroit, lorsqu'on s'appliquoit à fortifier Choczim. L'hiver, quoiqu'extrêmement rigoureux, n'arrêtoit ni le travail des ouvriers, ni l'activité de ceux qui les commandoient; & il parut, dans cette guerre si dispendieuse & si meurtrière, que les combattans insultoient avec fierté à la rigueur même des saisons.

Il y avoit long-temps qu'on parloit de la vente des fiefs appartenans au souverain, ainsi que de ceux qui étoient à la disposition des chapitres & des couvens, quand le décret vint à paroître, les premiers au profit du trésor, les autres à celui de la caisse de religion; ce qui prouve que Joseph connut parfaitement la justice distributive, & que jamais, dans les parties de l'administration, il ne s'en écarta.

L'on n'étoit qu'à la mi-février, & les équipages de campagne de l'empereur, en dépit des neiges & des glaçons, partirent pour la Hongrie. L'on ne cessoit de lever des recrues,

& l'on en avoit besoin pour remplir les vides d'une armée qui montoient à plus de trois cent cinquante mille hommes ; nombre effrayant aux yeux de la saine philosophie, qui voudroit que tous les hommes vécussent en paix.

On perdit alors le feld-maréchal prince de Lichtenstein, qui plusieurs fois avoit échappé à la fureur des combats, & qui, par sa bravoure, auroit triomphé du trépas, si les hommes pouvoient être immortels. Sa mémoire fut aussi précieuse à Joseph, que ses services lui avoient été utiles.

L'on sait combien il estimoit les anciens militaires, & combien il fut sensible à la maladie du maréchal de Laudon, qui ne revint de l'armée que pour garder le lit. Partageant son affection entre cet illustre vieillard & le maréchal Lascy, dont la santé chanceloit depuis quelque temps, il honora l'un & l'autre par des éloges.

Ce fut au prince de Hohenlohe que l'empereur confia le commandement des troupes en Transilvanie, après la mort du général d'artillerie. Ses choix étoient universellement applaudis, parce qu'il ne donnoit qu'avec connoissance de cause, & non sur des recom-

mandations, qui font, pour l'ordinaire, une fource d'injuftices.

La Pologne toujours en oppofition avec la Ruffie, quoiqu'ayant toujours l'air d'être fon efclave, fe plaignoit fortement de l'opiniâtreté avec laquelle fes troupes féjournoient fur fon territoire. L'ambaffadeur pallioit les chofes autant qu'il étoit poffible; & ce mécontentement de la république fembloit déjà préfager qu'elle chercheroit de l'appui contre de telles violences.

Quant à la Suède, elle étoit toujours ulcérée contre la Ruffie. L'on fait comme on travailloit jour & nuit à Carlfcron (ville fur la mer Baltique) à l'armement de la flotte, qui devoit être plus confidérable que par le paffé; mais ce royaume étoit alors occupé de la révolution qui troubla les délibérations de la diète. Il y eut nombre d'officiers arrêtés dans la Finlande; & fans l'énergie du roi, fes états devenoient la proie des plus horribles factions.

Les efforts du Danemarck pour découvrir les auteurs du projet de mettre le feu à la flotte ruffe, n'avoient point encore procuré les éclairciffemens qu'on défiroit, lorfque cette cour fit arrêter, à l'hôtel où étoit logé le miniftre de Suède, le baron Benzelftierna,

lieutenant-colonel suédois, qui avoit acheté le bâtiment anglois destiné à brûler les vaisseaux russes. Il le fit conduire à la citadelle comme prisonnier d'état ; & la commission chargée de cette affaire commença son travail, tandis que la cour de Pétersbourg demandoit à celle de Copenhague douze vaisseaux qu'elle devoit lui fournir, selon les termes d'un traité, ce qui fut exécuté.

Les incursions de la part des turcs ayant donné l'alerte dans différens cantons, le général de Vins partit pour la Croatie, & le général comte de Clairfayt, dont on connoît l'intelligence & l'activité, eut le commandement du corps d'armée de Wartensleben. On ne voyoit sur toutes les routes qui aboutissoient au théâtre de la guerre, que des artilleurs, des mineurs, des ingénieurs, suivis de chariots munitionnaires dont l'aspect avoit quelque chose d'effrayant. Des ordres partis pour la Bohême, pour la Hongrie, pour les différentes provinces où le feu de la guerre se rallumoit avec la plus vive ardeur, annonçoient que Joseph alloit faire une campagne aussi brillante qu'avantageuse. On voyoit les turcs rassemblés en Bosnie fortifier des châteaux, réparer des remparts, augmenter des

garnisons, & former, de distance en distance, des campemens.

Il paroissoit dès lors décidé que le maréchal de Haddick partiroit pour la Hongrie, & que le maréchal de Laudon prendoit le commandement d'une armée de soixante & dix mille hommes, avec laquelle il pénétreroit en Valachie, & prendroit une position avantageuse au delà du Danube, pour favoriser l'entreprise sur Belgrade. Mais la santé de l'empereur, plus vacillante que jamais, faisoit craindre pour ses jours; il n'en passoit pas deux sans souffrir, & son obstination à toujours travailler le minoit de la manière la plus cruelle. Ajoutez, que les nouvelles de la rareté des vivres & des maladies épidémiques qui désoloient l'armée, augmentoient prodigieusement ses souffrances. On sait que les tourmens de l'ame sont mille fois plus cruels que des douleurs.

Les turcs, toujours imbus de la barbare maxime, qu'il faut absolument ruiner les endroits où l'on ne peut se soutenir, firent une expédition jusquà Okha, où se trouvoit un poste avancé de dix-huit hommes; ils les passèrent au fil de l'épée, mirent ensuite le feu à la ville, & traitèrent de même

plusieurs villages, malgré le grand amour du prochain que leur recommande fortement l'Alcoran.

Quelques paroles de paix, mais dites à voix basse à l'oreille des ministres, firent croire, pendant quelque temps, que la Porte avoit réellement intention de faire un accommodement : les hostilités n'en continuèrent pas moins. Le prince de Cobourg reprit avec une ardeur incroyable ses opérations; & l'empereur, qui le regardoit avec raison comme valant lui seul une armée, se fondoit sur ses talens militaires, tandis que les russes se mettoient en mouvement pour agir avec un nouveau courage.

On ne s'attendoit rien moins qu'à la mort du Grand-Seigneur Abdul-Hamed, lorsqu'il termina sa carrière. Il attendoit la fin de la guerre avec la plus vive ardeur, sans penser à la sienne. Il mourut peu regretté, n'ayant rien fait ni pour sa gloire, ni pour la prospérité de son empire. Des sultans de cette espèce ne règnent que pour relever la gloire des Achmet & des Soliman, dont le souvenir remplit encore Constantinople, malgré les temps écoulés depuis le moment où ils ont disparu.

Le nouvel empereur (le ſultan Sélim) confirma, le même jour que ſon prédéceſſeur fut inhumé, le caïmacan, tous les autres miniſtres & officiers dans leurs charges; & il annonça que l'on continueroit les diſpoſitions pour la campagne prochaine, menaçant de ſa colère & de celle du grand prophète quiconque oſeroit ſe rendre coupable de trahiſon ou de lâcheté. L'amour du changement, & non la connoiſſance de Sélim (les ſucceſſeurs au trône impérial demeurant abſolument ignorés), occaſionna parmi le peuple des réjouiſſances extraordinaires. Il en eſt des ſujets comme des malades, qui croyent qu'en changeant de poſition, ils s'en trouveront mieux, & qui ſouvent n'en ſont que plus incommodés.

Joſeph eut la conſolation d'apprendre que ſa nièce l'archiducheſſe, fille de l'archiduc Ferdinand, avoit reçu la bénédiction nuptiale, ainſi que le duc d'Aoſte, petit-fils du roi de Sardaigne, repréſenté dans cette cérémonie par l'archiduc François, & qu'elle ſe rendoit à Turin; mais cela ne pouvoit calmer le chagrin que reſſentoit l'empereur de ſe voir arrêté par la fièvre, au moment qu'il alloit chercher la gloire au milieu des dangers.

Sur ces entrefaites, le comte de Colloredo, général & directeur de l'artillerie, arrivoit à Bude avec un courage digne de son nom, pour se rendre à l'armée. S'il falloit ici détailler toutes les invasions, toutes les attaques, tous les petits combats auxquels les impériaux, les russes, les suédois, les turcs s'exerçoient alternativement, la lecture en seroit accablante. On aime à voir l'Histoire dans un grand tableau, & non dans une miniature, où les petits dessins fatiguent la vue, & se perdent sous la finesse du pinceau.

Cathérine toujours agissante, fit paroître contre la Suède un nouveau manifeste. Évoquant les puissances de la terre & du ciel, elle se plaint amèrement de la guerre injuste qui lui est suscitée de la part de cette couronne, & elle répète, de la manière la plus énergique, combien elle sera toujours attentive à maintenir la liberté du commerce. La Suède n'en suivit pas moins ses premières résolutions; & c'est ainsi que les mémoires les plus éloquens n'ont souvent d'autre effet que d'avoir distribué dans le public de belles phrases, & d'avoir occupé les politiques & les oisifs.

Le général comte de Panin, celui qui avoit

pris Bender dans la dernière guerre contre les turcs, mourut à Pétersbourg, & s'assura par sa mort l'honneur de revivre dans l'Histoire. L'empereur, quelques mois auparavant, perdit le général Palavicini, qui mourut de ses blessures, & qui fut d'autant plus regretté, qu'il avoit travaillé pour la postérité, en s'immolant au service de la maison d'Autriche.

L'on apprit que le maréchal de Laudon, dont la vie entière fut une suite de travaux & de succès, étoit arrivé à Carlstadt, & que les trois corps d'armée, distribués de manière à pouvoir attaquer & se défendre, méditoient quelque importante action.

Le prince de Ligne, né pour vaincre ou pour mourir, d'après l'éclat de ses talens & de sa valeur, se trouvoit à Semlin, d'où il devoit passer en Sirmie, pour y prendre le commandement de l'armée. Il y eut un rapport du maréchal de Laudon, envoyé à la cour, qui annonçoit un combat de dix heures, mais qui fut totalement inutile aux turcs, dont tous les efforts avoient pour objet de s'emparer du poste de Dobrossello, & qui furent vigoureusement repoussés, quoiqu'ils eussent reçu deux mille hommes de renfort.

L'empereur, toujours malade, mais plus encore de ne pouvoir être à la tête de ses armées, que de la fièvre qui le consumoit, & qui, avec un retour opiniâtre, malgré tout l'art de la Pharmacie, revenoit au moment qu'on le croyoit mieux, ne trouvoit que dans son courage le moyen de se soutenir; il étoit rare qu'on le vît abattu, & pour peu qu'on lui parlât d'affaires relatives au gouvernement de ses états ou à la manutention de son armée, il oublioit son mal, & c'étoit le langage & l'air de la santé.

Quand il apprit que le roi de Suède étoit parti, & qu'il continuoit son voyage à Bergo, il dit : » Il veut rappeler le nom de » Gustave, & perpétuer dans ses états la » succession des princes guerriers ».

On parla de quelques avantages des russes sur les turcs, & il faut avouer qu'inébranlable comme les rochers mêmes, on ne peut les enfoncer lorsqu'ils forment un corps d'attaque, ou qu'ils sont dans le cas de se défendre. S'il est vrai que, pour les rendre inamovibles dans leurs postes, on les assure qu'en mourant avec cette intrépidité, ils vont droit au ciel, ce moyen n'est pas mal imaginé.

Jamais on n'avoit tant vu de courriers se

répandre en Europe, & aussi rapidement. Vienne étoit le centre de toutes les correspondances, & tout se reportoit chez le prince de Kaunitz, d'où partoient les dépêches. Cette marche étoit d'autant plus nécessaire, qu'il falloit son calme & sa sagacité pour débrouiller dans un clin d'œil des affaires souvent compliquées, & pour les terminer à la satisfaction des différentes parties.

Il y eut alors un évènement qui eût trouvé place dans l'Histoire romaine, & qui doit être consigné dans celle-ci. Trente officiers turcs à qui le maréchal de Laudon permit, après la prise de Novi, d'accompagner leurs femmes & leurs enfans, sur la parole qu'ils lui donnèrent de revenir au bout d'un mois, revinrent effectivement au nombre de treize, assurant que les autres les suivroient incessamment; ce qui fut exécuté, & ce qui prouve que les turcs auroient la grandeur des romains, si leur vertu n'étoit pas entravée sous le joug de la tyrannie.

L'on s'impatientoit de ce que des armées aussi nombreuses n'en venoient point à une action décisive, parce qu'on ignore qu'à la guerre il y a mille incidens qu'on ne peut prévoir, & dont il est souvent impossible de se garantir : un orage, une maladie épidémi-

que, une inondation, un incendie, une disette de vivres; quelque chose de moins, une fausse alerte, une méprise, une indiscrétion, autant de cas imprévus capables de faire échouer un projet & de retarder une attaque.

Le maréchal de Laudon, résolu d'assiéger Berbir, ne put passer la Save aussi-tôt qu'il le désiroit; mais en revanche, les premiers ouvrages commencèrent sur le champ, malgré le feu de la garnison; & la tranchée de communication depuis le glacis de la forteresse, le long de la rive gauche de la rivière jusqu'à la batterie du Bas-Varos, fut mise en état de défense dans une seule nuit.

Tout étoit tranquille dans le camp, mais les troupes qui le composoient n'attendoient que l'heure de se porter en avant. Il n'en étoit pas de même de celles qui investissoient Berbir ou Gradiska (ville en Esclavonie). Quatorze bataillons passèrent le pont de bateaux, & commencèrent à ouvrir les tranchées. Les ennemis firent un feu continuel sur les travailleurs, mais sans succès. L'on fit jouer sur cette place quatre-vingt-dix pièces de canon, & les turcs mêmes, ainsi que les autrichiens, juroient, d'un commun accord, que le maréchal de Laudon ne se

retireroit pas fans avoir vu Berbir s'incliner fous fes ordres.

Jofeph, ne pouvant fe rendre préfent à fon armée, s'efforçoit d'y fuppléer par des encouragemens. Outre qu'il écrivoit lui-même aux officiers-généraux, il faifoit paffer aux foldats des marques de fon attachement. On publia dans fes armées que les bas-officiers & foldats qui fe diftingueroient dans cette guerre, recevroient une médaille qu'ils porteroient le refte de leur vie : excellente politique pour enflammer les militaires de l'amour de leur devoir

» Voulez-vous, difoit le maréchal de Belle-Ifle à fon fils, » donner les plus grands fuc-» cès aux plus petits moyens? employez-les » à propos ».

Une dépêche du maréchal de Laudon apprit que, le 9 de juillet, les turcs avoient enfin évacué la fortereffe de Berbir; que la place n'offroit plus qu'un monceau de ruines, & qu'ils avoient auffi abandonné leur camp établi dans le fort. Il falloit lire la lettre de ce général, pour juger de fa modeftie; on eût dit, en la lifant, qu'il n'étoit pour rien dans l'affaire.

» Des orages dévaftateurs (felon l'expref-

fion d'un italien qui écrivoit alors à Naples, du camp de Surezin fur la Save) » nous font » plus de mal que tout l'empire ottoman; » les canons du firmament tirent fur nous à » coups redoublés, & il n'y a pas jufqu'à » la plus petite branche d'arbre qui ne foit » fracaffée par une énorme grêle, pas une » cabane qui ne foit frappée de la foudre: » feu de terre, feu du ciel, feu de toutes » parts; fi j'en échappe, ce fera pour vous » raconter combien nos troupes font excel- » lentes, elles font la barbe aux turcs, & » heureufement il y a de la prife. On attend » l'empereur; il nous menera lui-même à » Conftantinople, s'il fe porte bien, & c'eft » un voyage que nous ferons joyeufement à » travers les fabres & les flammes ».

Mais ce monarque n'avoit que de foibles lueurs de fanté, lorfqu'il difoit lui-même qu'il fe portoit mieux. Il alloit à Laxembourg, il fe promenoit en voiture, & ce n'étoit que pour fe diftraire de fon mal. Il lui eût été impoffible de ne point s'appliquer, & l'on pouvoit dire à ce fujet que fon courage étoit fon premier médecin, il l'écoutoit de préférence à tout autre; quittant un livre pour faire une lettre, ceffant d'écrire

pour

pour donner des ordres, renvoyant un homme de loi pour appeler un ſecrétaire, paſſant de la ſalle d'audience à la chancellerie, il diſtribuoit ſa vie de manière à ne réſerver pour lui-même qu'une continuité d'inquiétudes & de travaux. Les eſpérances qu'il concevoit du nombre & de la bonté de ſes troupes, de la prudence & de l'habileté du maréchal de Laudon, ranimoient ſon ardeur, & il ne s'affligeoit que de ne pouvoir les commander en perſonne.

Quand il apprit qu'on méditoit enfin l'attaque de Belgrade, il ne put s'empêcher d'ouvrir ſon cœur ſur cet objet. C'étoit ſon ambition ; & l'on ſait combien cette paſſion eſt vive chez un monarque guerrier, ſurtout lorſqu'il eſt encore aſſez jeune pour ſe promettre des années.

Les ruſſes & les ſuédois avoient quelques rencontres, dont quelques coups de canon faiſoient tous les frais. Cependant le lieutenant-général comte de Meyerfeld ſe rendit maître du poſte important de Hogfors, après une affaire aſſez vive. Le roi de Suède qui s'y trouvoit en perſonne, pourſuivit l'ennemi, qui, après avoir brûlé deux ponts, ſe retira précipitamment. On dit que les ruſſes

avoient eu un grand nombre de tués, mais ils n'en voulurent pas convenir.

La grande armée de Joseph demeuroit campée dans le Bannat, jusqu'à ce que les circonstances permissent d'exercer sa bravoure sans témérité. On les épioit du matin au soir, & la nuit même on ne donnoit qu'un œil au sommeil.

On conjecturoit, d'après des bruits sourds & des mouvemens secrets, une explosion qui devoit tout perdre ou tout réparer. Les chefs se parloient à l'oreille, les soldats se tenoient prêts à partir.

L'empereur, d'après l'avis des médecins, se promenoit à cheval, dans l'espoir de reprendre ses forces & d'aller le premier à Belgrade, sitôt que le signal seroit donné. Mais il en est d'une maladie mortelle, comme du chagrin qui monte en croupe, & qui galoppe avec celui qui en est tourmenté.

Il se tenoit à son pavillon d'Augarten, moins pour se rétablir, que pour travailler sans distraction ; & lorsqu'il paroissoit dans la promenade publique attenant son petit casin, il parloit à celui-ci, saluoit celui-là, n'ayant d'autre société qu'un simple secrétaire ou qu'un seul officier.

Malgré les ravages de la guerre, qui, dans l'année 1788, avoit abſorbé 80 millions de florins, dévoré ſoixante mille hommes, tant officiers que ſoldats morts de maladies, de fatigues & de bleſſures, Joſeph trouvoit le moyen de venir au ſecours des indigens. Il fit diſtribuer plus de cent mille florins à des malheureux réduits à la dernière extrémité, par le débordement des fleuves qui ſortirent de leur lit à l'envi avec une impétuoſité dont il y a peu d'exemples.

Le ſilence apparent du prince de Cobourg ne pouvoit ſe rompre que par un coup d'éclat. Ayant appris que le ſéraskier, poſté près de Fokſchan avec trente-ſix mille hommes, ſe préparoit à l'attaquer, il en raſſembla ſeize mille, qui furent joints par quatre mille ruſſes, ſous les ordres du général Suwarow, & il ſe mit en marche pour prévenir les turcs. Il rencontra les poſtes avancés qu'il repouſſa avec perte, mais le lendemain l'affaire devint générale, l'ennemi fut entièrement défait, & forcé de prendre la fuite. On lui tua quinze cents hommes, ſans compter ceux qui périrent dans la rivière de Putna. L'on fit cent priſonniers; & les munitions, les bagages, les caiſſes, les canons, les drapeaux reſtèrent

au vainqueur : victoire d'autant plus complette, qu'on trouva parmi les morts deux pachas & le féraskier lui-même.

Le couvent de Fokfchan fut pris d'assaut, les turcs qui s'y étoient réfugiés furent passés au fil de l'épée, c'est le droit de la guerre. Il n'y eut, du côté des autrichiens, que vingt-sept tués, dont le comte d'Auersperg & le lieutenant-colonel d'Orelly furent du nombre.

Le prince de Hohenlohe mit le comble à ce triomphe, en fondant sur les ennemis qu'il dispersa, & leur prenant deux drapeaux & vingt chariots.

L'empereur, informé de cette importante nouvelle, s'empressa d'envoyer au prince de Saxe-Cobourg le grand cordon de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, d'élever au grade de major-général les colonels Mesrarosſ & de Karaierai, & de faire chanter le *te Deum* en action de grâces. Au milieu de la joie que cette heureuse nouvelle répandit dans tous les esprits, Joseph dit, les yeux mouillés de larmes : « Ne trouvera-t-on jamais le moyen de » vaincre un ennemi sans qu'il en coûte la » vie à plusieurs » ?

Le maréchal de Laudon étoit un général

trop important pour qu'on ne lui confiât pas le commandement de la grande armée. Il le prit, bien résolu de consacrer ses dernières années au service de sa patrie, comme il lui avoit donné les premières. Tels sont ces hommes rares que les romains auroient déifiés, & que la postérité regrettera de n'avoir pas connus.

« Ce qui me console, disoit Joseph à son occasion, » c'est que j'ai des généraux sur les- » quels je puis entièrement me reposer, & » dont la prudence m'est un garant qu'ils » n'engageront une affaire que lorsqu'elle sera » dans sa maturité ». Il en cita plusieurs : on pense bien que le maréchal de Haddick ne fut pas oublié. La maladie qui consumoit l'empereur, ne lui donnoit point de repos, & recommença plus cruellement que jamais, par des glandes qu'il fallut ouvrir jusqu'à deux reprises différentes. La douleur chez Joseph ne savoit point parler : il la concentroit en lui-même, & si des symptômes n'avoient pas annoncé sa situation, on l'auroit ignorée.

Par le succès du prince de Cobourg, toutes les parties de la Moldavie furent entièrement couvertes, la Transilvanie beaucoup mieux assurée; & le maréchal de Laudon pouvoit,

sans obstacle, protéger le Bannat & attaquer la Servie; c'est-à-dire, que c'étoit une clef qui ouvroit plusieurs portes de communication.

Constantinople, d'où partent si souvent les ordres les plus barbares, apprit, non avec effroi, parce qu'elle est accoutumée aux sanglantes expéditions, que le grand-vizir avoit été étranglé dans le lieu de son exil; & cette capitale, fameuse par des malheurs en tout genre, vit apporter la tête de ce ministre sous les yeux du Grand-Seigneur; genre de férocité dont les sultans s'amusent, & qui, tôt ou tard, les précipitera du trône où le despotisme les a placés. Les tentatives de Cathérine & de Joseph sur ce barbare empire, sont les préliminaires de cette révolution: le siècle portera sa lumière jusque dans ces lieux si embellis par la nature, mais si affreux aux yeux de l'humanité.

La position de l'armée turque étoit près de Fatin sur le Pruth, & elle avoit beau, tantôt se rapprocher, tantôt se disperser, tout militaire clairvoyant apercevoit sa défaite. Belgrade, à la vérité, ne paroissoit encore que dans le lointain, mais Laudon avoit pris son télescope, & cela suffisoit.

Il y avoit d'ailleurs des attaques de toutes parts, qui affoibliſſoient continuellement les troupes de l'ennemi. Le général Clairfayt, digne à tous égards de l'eſtime de l'empereur, rencontra ſix cents ſpahis qu'il attaqua vigoureuſement, qu'il repouſſa de même, & ſe faiſant jour juſque dans Méhadia, ſe rendit maître de tous les poſtes; mais les maladies recommençoient dans le Bannat, & les troupes y dépériſſoient viſiblement.

Joſeph, d'après les dépêches qu'il reçut de l'armée, jugea qu'il étoit temps d'envoyer ſon neveu l'archiduc François à Semlin. Il partit avec un nouveau courage, ayant appris à l'école de ſon oncle que la vie d'un prince deſtiné à régner ne lui eſt accordée que pour défendre ſes états & pour protéger ſes ſujets.

L'empereur, quoiqu'au centre des relations & des dépêches les plus preſſées, ne perdoit point de vue l'intérieur de ſes états. Les affaires des finances, comme celles de la chancellerie, trouvoient place dans ſon travail. Il n'y a point de tribunal dans Vienne, ni dans toute l'étendue de ſes poſſeſſions, dont il ne connût les différentes parties & la manière dont on y jugeoit les procès. Peut-être fit-il mal en voulant réduire à une ſeule & même

lui toutes celles de ses possessions. S'il est des préjugés qu'on doit respecter, à plus forte raison des coutumes & des priviléges. Rien d'aussi dangereux que d'arracher brusquement les peuples à leurs usages. L'insinuation fait sur les cœurs ce que la force ne peut opérer.

Il n'avoit point les distractions qu'ont la plupart des grands, quand il s'agit de faire le bien. Outre qu'à titre de souverain il connoissoit ses devoirs envers les malheureux, il suffisoit d'être fils de Marie-Thérèse pour être bienfaisant: aussi jouissoit-il, comme il le disoit lui-même, quand il pouvoit découvrir quelque pauvre ignoré. L'on se rappellera long-temps qu'ayant rencontré dans les rues de Vienne, lorsque le jour commençoit à tomber, une jeune fille qui couroit mettre en gage les hardes de sa mère, pour la faire subsister, il se fit conduire dans leur triste gîte, & que là, leur recommandant de venir le lendemain à l'audience de l'empereur, il ajouta qu'il auroit soin de le faire prévenir. On ne peut rendre la surprise de cette pauvre infortunée, quand elle reconnut que c'étoit l'empereur lui-même qui l'avoit visitée, & quand elle en reçut un secours abondant.

Joseph se délectoit à de pareils traits. On

a lu, dans les papiers publics, qu'en visitant les hôpitaux de sa capitale, il aperçut une petite porte dans un coin obscur, qu'il la fit ouvrir, & qu'il descendit dans un cachot où se trouvoit une jeune femme sur la paille au sein de l'infection, qu'à ce spectacle, qui lui fit horreur, il en demanda la cause.

L'infortunée captive lui dit alors d'une voix presque éteinte: » Je suis de condition; » j'étois jolie, j'eus le malheur de plaire au » baron de***, & je ne voulus me donner » à lui que sous la loi du mariage.

» Après en avoir eu trois fils, j'en fus » abandonnée, & le malheureux se retira en » Moravie. Il y a contracté un second maria- » ge, & je n'ai pas voulu m'en plaindre, dans » la crainte de le perdre; mais sa nouvelle » épouse, pour rompre les liens qui m'atta- » choient à mon mari, a déterminé cet » homme foible à obtenir un ordre qui me » retient dans cet affreux repaire; on vint, » au milieu de la nuit, m'arracher à ma de- » meure, & il y a déjà quelques années que » ces sombres voûtes retentissent inutilement » de mes sanglots. Votre majesté, en dai- » gnant briser mes fers, voudra bien épargner » le coupable en faveur de ma petite famille.

» Je ne vous demande pour toute grâce qu'un » asyle dans un monastère, & que la consolation, s'il en est encore pour moi sur la » terre, de revoir mes enfans chéris, pour » les presser encore une fois sur le sein qui les » allaita ».

L'empereur frémit, pleura, & s'empressant de pourvoir à des besoins aussi urgens, il fit chercher les enfans, les réunit à la mère dont il assura le sort; & après avoir fait rendre un jugement solennel qui condamne la nouvelle épouse à une prison, le mari à un exil, & qui le dépouille de la propriété de ses biens en faveur des enfans, il ordonna qu'à l'avenir il n'y auroit plus de semblables cachots.

On n'a point oublié que, visitant lui-même un pauvre gentilhomme qui se disoit chargé d'onze enfans, il en trouva douze, & qu'ayant appris avec admiration que le douzième étoit un orphelin dont on prenoit soin, ses libéralités augmentèrent en raison de cette bonne œuvre.

Il se fit un plaisir d'accorder la grâce que lui demandoient des chefs de voleurs, mais aux conditions que leur courage auroit un autre objet, & qu'on les verroit aussi ardens

à combattre pour la patrie, qu'ils l'étoient à piller & à détruire.

La bonté de Joseph, comme ils le dirent alors, leur en imposa plus que sa grandeur. » Trajan est le plus puissant des rois, disoit » Pline le jeune, parce qu'il est le meilleur » ; sentence qu'on devroit écrire chez tous les monarques, comme étant l'expression d'une grande vérité.

Le moment étoit venu où les turcs, harcelés par les russes & par les autrichiens, sembloient ouvrir eux-mêmes la route de Belgrade. Rien n'épuise plus une armée que des combats souvent répétés; c'est un corps que l'on épuise à force de saignées.

L'archiduc François rendu à Semlin, visita l'endroit de la Save où l'on devoit établir des redoutes, étant accompagné du maréchal de Laudon. L'on présuma que ce général prendroit la même position que le prince Eugène prit, en 1717, entre Semendria & la rivière de Morawa.

Qui croiroit qu'en ce moment, où les plus grandes explosions des armées étoient sur le point d'éclater, Cathérine jetoit les plans d'une nouvelle ville à sept milles de Cherson sur le Bog, grande rivière de Pologne qui

borde l'Ukraine & se perd dans le Nieper. Elle se proposoit d'y établir, dès l'année même, des chantiers pour les vaisseaux. Si l'on croyoit encore au grand œuvre des adeptes, on diroit que cette souveraine, dont les dépenses excessives semblent surpasser ses revenus, a cette ressource. Les plus étonnantes libéralités tombent à toute heure de ses mains; & il ne paroît pas que ses peuples en payent plus d'impôts. Le territoire même dont elle jouit en Pologne est beaucoup moins surchargé que la partie qui appartient à l'empereur, & que celle dont le roi de Prusse est en possession.

Joseph avoit cru que le séjour de Hertzendorf, beaucoup moins humide que Laxembourg, seroit plus favorable à sa santé. Il s'y fit transporter, & par le moyen de petites promenades dans une voiture ouverte, il cherchoit à respirer avec moins d'embarras. Les courriers arrivoient à toute heure, & les nouvelles devenoient plus importantes que jamais. La garnison de Belgrade avoit fait jouer son artillerie avec la plus vive ardeur, & des bâtimens turcs croisoient sur la Save & sur le Danube.

On étoit arrivé au 10 de septembre, &

ce fut dans cette journée que six bataillons d'infanterie & quelques détachemens de cavalerie, sous les ordres du prince de Waldeck, s'embarquèrent à Policize, & furent conduits à Ostrosniza, où ils occupèrent les hauteurs. Quatre autres bataillons se portèrent sur le rivage ; on jeta un pont, & alors deux divisions, l'une sous les ordres du général Colloredo, l'autre commandée par le comte de Mitrowski, suivirent les bataillons, & passèrent après eux. L'on s'avança, & l'on se partagea entre deux colonnes, dont la première à droite, la seconde à gauche, se rendirent à la montagne de Dedina, & le 13 le maréchal alla lui-même reconnoître les environs de Belgrade. On sait tout ce que vaut son coup-d'œil.

Joseph II, dans le dessein de se rendre à Bude en Hongrie, s'impatientoit du retardement de sa santé ; mais comment la rétablir, quand, par une agitation dont on n'est pas le maître, on irrite le mal, on interrompt son repos jusqu'au milieu même de la nuit, on se dessèche à force d'application ?

Des prières publiques pour le succès des armes impériales furent ordonnées dans tou-

tes les églises, & Joseph, toujours attaché aux vrais principes de la religion, se fit un devoir de lui rendre un nouvel hommage. Il savoit que la foi, en abattant l'orgueil de l'homme, le tient dans la dépendance où il doit être à l'égard de Dieu.

On vit émaner un décret portant prorogation de l'amnistie générale accordée à tous les déserteurs. Quand les armées sont longtemps en campagne & qu'elles diminuent par la maladie, l'on ne sauroit trop tôt remplir ce vide.

Plus on approchoit de Belgrade, plus la fermentation étoit générale parmi les troupes destinées à en faire le siége. On donna plus exactement que jamais la relation fidelle des jours & des nuits qu'on employoit sans relâche à cette généreuse entreprise.

L'empereur se la faisoit lire, en y ajoutant des remarques qui prouvoient combien il avoit étudié la guerre dans tous ses détails; & l'on observa qu'il envoya lui-même à la cour de Naples le récit de tout ce qu'on avoit fait depuis le 18 de septembre jusqu'au 29, & dont le travail consistoit, à la manière de tous les siéges, dans des redoutes, des fossés, des tranchées, dans un feu de

mousqueterie & de canon dont il feroit inutile de donner le détail.

Le maréchal de Laudon s'empara des fauxbourgs & du corps de la ville de Belgrade presque aussi-tôt qu'il eut fait donner l'assaut, se réservant la forteresse pour un moment plus opportun. La crainte de recevoir les vainqueurs avec les vaincus empêcha les habitans de la citadelle d'ouvrir à ceux qui défendoient la ville, & dont le triste sort fut de périr sous le glaive qui les défit dans un clin d'œil.

Il ne manquoit plus à cet évènement que la victoire du prince de Cobourg, qui, ne pouvant se rassasier de gloire, venoit encore, dans un combat commencé dès le lever du soleil & continué jusqu'à six heures du soir, de battre les turcs avec tout l'avantage possible, & de mettre en déroute le grand-vizir. Les russes se prêtèrent de tout leur cœur à la circonstance, de sorte que l'Histoire placera cette époque à leur avantage comme à celui des autrichiens.

Il n'y avoit plus que la forteresse de Belgrade dont il falloit absolument s'emparer pour avoir les honneurs de la campagne la plus brillante; & le 14 octobre 1789, elle

ſe rendit par capitulation, avec une quantité prodigieuſe de munitions & trois cents pièces de canon : autant de bouches ouvertes à la gloire du maréchal de Laudon.

Le major-général Klebeck, porteur de cette heureuſe nouvelle, ne pouvoit rien annoncer de plus flatteur. Il s'agiſſoit d'une ville importante qui rentroit ſous la domination de ſes anciens maîtres, & qui avoit été le premier objet des deſſeins de l'empereur. Perſonne n'ignore que Belgrade, grande & célèbre ville de la Turquie européenne en Servie, au confluent du Danube, où il ſe fait un grand trafic, paſſa alternativement des autrichiens aux turcs, & fut cédée au Grand-Seigneur en 1739, par la foibleſſe de l'empereur Charles VI.

La victoire fut d'autant plus complette, que le prince de Hohenlohe, à la tête de cinq bataillons d'infanterie, de quatre diviſions de cavalerie, défit alors, près de Porcſeny, le corps de Cara-Muſtapha, compoſé d'environ dix mille hommes, ſans compter le nombre exact de quinze mille reſtés ſur le champ de bataille. On apprit en même temps l'avantage conſidérable du prince Potemkin, dont ſept cents turcs couchés dans la pouſſière at-

teſtoient la réalité. C'étoit un conflit de victoires de toutes parts. Le féraskier, pourſuivi par le prince Repnin, près de Tobak en Beſſarabie, avoit abandonné ſon camp & ſes canons, pour chercher un lieu de ſureté dans Iſmaïl, ville ſituée ſur le Danube.

L'empereur fit une promotion ſur le champ, ne voulant pas différer d'une minute la récompenſe due à ceux qui avoient tout fait pour ſa gloire. Jamais *te Deum* ne fut chanté avec autant d'effuſions d'alégreſſe. Le temple retentit mille fois du nom de Dieu, la ville de celui de Joſeph. Elle ſe vengeoit alors des turcs, qui, en 1683, alloient fièrement arborer le Croiſſant ſur ſa principale égliſe, lorſque Jean Sobieski ne leur laiſſa pour toute reſſource qu'une honteuſe fuite.

L'on prétendit que l'aſſaut de Belgrade coûtoit à l'empereur quatre mille cinq cents hommes; perte peu conſidérable en pareille circonſtance, mais inappréciable aux yeux de l'humanité.

Quant au nombre des turcs qui périrent dans cette affaire, on le fit monter à ſix mille, & celui des priſonniers à ſix cents tout au moins. C'eſt ainſi que ſe termina la fameuſe priſe de Belgrade, ſur laquelle ne ſe trompé-

rent point ceux qui ſavent combien une nation inſtruite & diſciplinée a d'avantages ſur des hordes d'eſclaves qui n'ont qu'un courage féroce & que des impulſions purement machinales.

Différentes eſcarmouches, tant à l'avantage des ruſſes que des autrichiens, ſervirent de relief à l'éclatante victoire remportée ſur Belgrade. Semendria ouvrit ſes portes ſans réſiſtance au maréchal de Laudon ; & Orſowa, la dernière place qui reſtoit aux turcs ſur le Danube, annonçoit qu'elle finiroit par ſe rendre. Ils délogeoient de toutes parts ; & l'on peut dire, à la louange des autrichiens, que la garniſon turque qui ſe trouvoit à Belgrade, n'eut qu'à ſe louer de la manière avec laquelle on l'eſcorta juſqu'à Tekie, vis-à-vis du vieux Orſowa, où le commandant de la place fut chargé de la recevoir. On ne faiſoit que ſuivre les intentions de l'empereur, qui ſe montra toujours humain juſqu'envers ſes ennemis.

Les détails de ce qu'on trouva dans Belgrade ſont immenſes ; 351 canons de métal, 34 obuſiers de métal, dix canons de fer, 6000 quintaux de poudre, 2500 de plomb, une quantité prodigieuſe de boulets ; & ce déſaſtre des turcs fut un coup de foudre pour le

Grand-Seigneur, qui, malgré les talens qu'on lui connoît, paye par son inexpérience l'intérêt de la coutume barbare qui tient sous la clef tout successeur du sultan. Il arrive, par ce funeste moyen, que l'empereur d'Orient n'entre souvent dans son empire qu'à l'âge de virilité, temps où il ne sait rien & ne peut plus guère apprendre; usage d'autant plus fatal, qu'il perpétue la superstition & l'ignorance sur le plus beau trône de l'univers, & qu'il ne connoît qu'un sceptre de fer pour gouverner des hommes qui sont ses égaux. Sélim, répandu, dès l'âge de quinze ans, dans le commerce du monde, auroit fait un grand prince, d'après les relations qu'on a de ses bonnes qualités; mais on craint qu'il ne s'avilisse dans la mollesse, comme ses prédécesseurs.

Il est sans doute affligeant pour l'humanité de voir que sur un milliard d'habitans qui couvrent la surface de la terre, il y en ait si peu, soit à raison des vices personnels, soit relativement aux gouvernemens, qui parviennent au faîte de la vraie grandeur, je veux dire celle que donne l'élévation de l'ame, & non ce qui, provenant d'une naissance casuelle ou d'un faux bel-esprit, n'en est que le simulacre.

On avoit appris à Vienne aveo le plus grand plaisir les titres accordés aux princes de Hohenlohe, de Ligne, au général comte Pellegrini. Quant au général Wallisch qui commandoit dans la Croatie, il eut l'avantage de repousser dix mille hommes à Podresmicza, & d'en tuer trois cents. La reddition de Belgrade ne pouvoit causer que la joie la plus vive à l'impératrice de Russie. Par cet évènement, elle se voyoit sûre de ses conquêtes en Crimée, & dans le cas de former des projets encore plus étendus pour l'avenir, l'amour de la gloire ressemblant à ce feu des vestales dont il est parlé dans l'histoire romaine, & qui ne s'éteignoit jamais.

Les juifs de la Galicie, portion de la Pologne appartenant à Joseph II, ne pouvoient manquer, à titre de ses sujets, de participer à ses bienfaits. Il voulut, d'après les règles de la justice distributive, qu'ils pussent jouir des mêmes avantages que la nation. Les prêtres eurent beau dire qu'il tâchoit inutilement de faire mentir les prophéties, dont les prédictions parlent clairement de la dispersion des juifs, il leur prouva par les mêmes autorités, que le peuple d'Israël devoit un jour entrer dans le sein de la vraie religion,

& qu'en l'incorporant avec les citoyens, c'étoit un acheminement à cette heureuſe révolution. Ils ſe turent, mais ſans être perſuadés. L'empereur fit voir dans cette petite controverſe qu'il étoit inſtruit de manière qu'on ne pouvoit lui en impoſer ſur les textes mêmes de l'Écriture.

On eût cru, d'après la fatigue des deux armées, qu'elles alloient auſſi-tôt prendre des quartiers d'hiver, & elles firent connoître à l'Europe entière que les troupes du Nord ſont réellement infatigables. Les ruſſes venoient de s'emparer d'Akerman, ville de la Beſſarabie, à l'embouchure du Nieſter, & l'on y avoit trouvé quantité de munitions en tout genre, deſtinées pour Bender.

Joſeph croyoit n'avoir qu'une guerre à ſoutenir contre la Turquie, & la Flandre autrichienne lui en préparoit une autre au milieu des débats qu'excitèrent quelques atteintes données aux priviléges du pays. Cela révolta d'autant plus les brabançons (nation dont chacun connoît la loyauté), qu'on leur avoit promis de maintenir leurs priviléges, lorſqu'en 1787, il y eut un mécontentement général dont le prince de Kaunitz arrêta par ſa ſageſſe les funeſtes effets.

On ne peut présumer que l'empereur voulût revenir sur une affaire qui avoit été terminée à sa satisfaction, mais des circonstances imprévues l'entraînèrent plus loin qu'on ne le prévoyoit.

Toujours ardent à réaliser tout ce qui lui sembloit être le mieux, il ne sentoit pas le danger d'une innovation, & il s'efforçoit d'aller au delà du bien, même à travers les difficultés.

Il crût en conséquence pouvoir établir dans les Pays-Bas un conseil différent de celui qui subsistoit, & toujours à dessein de rendre ses sujets plus heureux, d'autant mieux qu'il avoit reçu peut-être plus de deux mille placets des habitans du pays, pour changer la forme de judicature. Ce fait n'est point exagéré, mais le vœu de quelques particuliers ne forme pas l'opinion publique, & sans elle on ne réussit pas.

Les brabançons réclamèrent avec force en faveur de leurs droits, ne voulant ni être imposés, ni différemment traités que par le passé. Ils alléguèrent l'exemple de l'impératrice-reine de Hongrie, Marie-Thérèse, d'heureuse mémoire, qui avoit toujours respecté leurs priviléges, & ils rappeloient le serment

qu'avoit fait l'empereur lui-même, de ne leur donner aucune atteinte.

Rien ne moleste autant les nations que le changement de leurs lois & de leurs usages, comme rien ne fatigue autant les souverains que la différence des priviléges & des coutumes parmi les sujets d'un même empire. Il n'y a pas un seul monarque qui ne voulût les restreindre à la même règle, & les assujettir aux mêmes lois.

Ce fut néanmoins la principale faute de Joseph, celle qui le fit passer pour tyrannique aux yeux du public ; & il faut convenir que c'est violer en quelque sorte le droit des gens, que de vouloir changer les coutumes consacrées par la prescription & par l'usage, à moins qu'on ne le fasse d'accord avec la nation.

L'empereur irrité de ce que le tiers-état du duché de Brabant osoit refuser des subsides ordinaires, sans que les premiers membres fissent le moindre effort pour y mettre ordre, crut devoir leur adresser une dépêche où il exprimoit son mécontentement. Le comte de Trauttmansdorff, ministre plénipotentiaire de sa majesté, fut chargé de la réponse. On y déclare qu'on obéira en toute soumission à ce qui sera statué par l'empereur, & qu'on la

ſupplie de regarder comme non-avenues les repréſentations du 1er décembre, qui avoient excité ſon courroux.

Joſeph II fit une replique, où, après avoir parlé en monarque, il parloit en père; & il n'y a pas de doute que cet acte, tout à la fois de bonté & de ſouveraineté, n'eût terminé les conteſtations, ſi la diſtance de Vienne & de Bruxelles, ainſi que des êtres intermédiaires qu'on employa dans cette affaire, n'euſſent apporté des obſtacles à la paix.

Mais le plus grand grief, on ne peut ſe le diſſimuler, fut celui d'avoir voulu aſſervir les évêques des Pays-Bas à n'avoir, pour ainſi dire, d'autre ſéminaire que celui de Louvain. Ils jetèrent les hauts cris, fondés ſur ce que l'enſeignement de la doctrine leur appartient réellement de droit divin, & que la puiſſance temporelle n'a pas l'autorité de rien changer à la croyance de l'égliſe. Mais l'empereur, quoiqu'à certains égards allant un peu trop loin, ne prétendit jamais faire aucune innovation contraire à la foi, il voulut ſeulement s'aſſurer du ſilence qu'il avoit ordonné ſur des queſtions d'école capables de ſuſciter des troubles & de mettre la diviſion

parmi

parmi les fidelles qui ne doivent avoir qu'un même esprit.

On accusa les moines, mécontens de leur expulsion, d'avoir soulevé les esprîts, & d'avoir mis à leur tête le cardinal Frankemberg, archevêque de Malines. Mais comment se persuader qu'un ministre du Dieu de paix, qu'un prélat que la maison d'Autriche combla de bienfaits, auroit excité l'horrible tempête dont les Pays-Bas éprouvent la violence ?

Il est vrai qu'on voit dans sa lettre écrite au pape, qui lui recommandoit la douceur & la soumission, qu'il décline en quelque sorte le serment de fidélité fait à Joseph II, & qu'il prie sa sainteté de plaider sa cause auprès des souverains étrangers. Tel est le malheur des temps orageux : les hommes les plus distingués par leurs vertus deviennent des victimes de la séduction. Mais dans de pareilles crises, un évêque qui craint de se compromettre, ne peut mieux faire que de s'éloigner.

De quelque côté que vînt l'insurrection, elle entraîna les plus grands désordres ; & tandis que les Pays-Bas vouloient à toute force conserver les maisons religieuses, la France s'occupoit de leur proscription ; &

c'eſt ainſi que les opinions des hommes varient, ſelon la diſtance des lieux, ou plutôt ſelon la différence des gouvernemens.

Les révolutions de la Pologne, dans ſa diète ouverte depuis plus d'une année, prouvoient d'une manière frappante que Joſeph II n'étoit pas le ſeul qui s'occupât de réformes & d'améliorations. L'on eût dit que pluſieurs royaumes, tous d'un commun accord, étoient convenus de refondre, quoique d'une manière différente, leurs lois & leurs conſtitutions; mais comme il eſt impoſſible d'amener tous les hommes à une parfaite unanimité de ſentimens & d'idées, la diverſité d'opinions engendroit des partis.

On les faiſoit valoir avec plus ou moins de chaleur, & après bien des débats ſur l'alliance propoſée par la cour de Berlin, la Pologne, la Suède, la Pruſſe, la Turquie projetoient de s'unir pour arrêter les opérations de la cour de Vienne & de celle de Péterſbourg.

On craignit d'abord que Dantzig, port de mer ſur la Baltique, & le débouché de la Pologne pour ſon commerce, ne devînt l'objet des démarches du roi de Pruſſe, mais d'après les aſſurances du monarque, qui dé-

clara le contraire, il acquit une prépondérance à la diète; & le marquis Lucchesini, son ministre à Varsovie, reçut des réponses favorables au projet de son maître.

Pour revenir à l'affaire des Pays-Bas, elle devenoit plus sérieuse que jamais, tandis que la révolution de Liége occupoit sérieusement le corps diplomatique de l'Empire. On craignoit que le système constitutionnel de l'Allemagne ne souffrît notablement, si l'on forçoit les princes de renoncer à des droits qu'ils n'ont pas le pouvoir d'aliéner, n'étant que simples possesseurs temporels.

Le même objet se présentant sous différens aspects, les uns traitoient de révolte l'insurrection du Brabant, les autres ne la regardoient que comme une juste réclamation en faveur de ses priviléges qu'on vouloit supprimer. Ici l'on publioit que Joseph descendoit dans les minutieux détails d'un principal de collége & d'un sacristain, en s'occupant de la direction des écoles publiques & de la police extérieure des églises & des couvens; là on soutenoit qu'un souverain doit avoir les yeux ouverts sur les plus petits objets, à l'exemple de la Divinité, qui, selon l'expression de Newton, fait circuler la sève du

roſeau comme celle du chêne, & qui veille ſur le ciron comme ſur l'éléphant.

On vit alors paroître des bandes de nobles, d'eccléſiaſtiques, & de gens de loi, qui par leurs diſcours & par leurs mouvemens préparoient la révolution dont les villes de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, devinrent le théâtre. Les mécontens s'attendoient à recevoir des ſecours d'Angleterre, de Pruſſe, de Hollande, & il ne s'agiſſoit de rien moins, dans la première effervescence que de faire ſauter l'hôtel du comte de Trauttmanſdorff, miniſtre impérial, celui du général d'Alton, & de maſſacrer les chefs militaires, ainſi que les principaux membres du gouvernement.

Mais ſans nous engager dans le labyrinthe des intrigues & des horreurs qui enſanglantèrent les Pays-Bas, malgré la douceur naturelle de ſes habitans, il ſuffit de dire que l'empereur en fut vivement pénétré, & qu'au lieu d'aller plus avant, il auroit ſurement calmé les eſprits, s'il eût été témoin des maux qui réſultoient de ſa trop grande ardeur à vouloir tout réformer; ajoutons que ſa douloureuſe ſituation, devenue un tourment continuel, à raiſon des affaires & des maladies, excuſoit la vivacité de ſes expreſſions.

On expédie un ordre lorsqu'on souffre, qu'on ne donneroit pas en pleine santé.

Il y avoit des jours où le monarque avoit la respiration entrecoupée, & l'on sait combien ces instans laborieux rendent l'homme différent de lui-même. Il éprouvoit cette difficulté, quand des lettres inconsidérées lui faisoient une peinture affreuse de la révolte du Brabant, quoique cet excellent pays ait toujours fourni des citoyens respectueux & soumis.

D'ailleurs la guerre contre les turcs partageoit son attention, & son esprit étoit obligé d'embrasser les deux extrémités de ses états, pour régler ce qu'il falloit omettre ou ce qu'il falloit faire.

Le maréchal de Laudon souffroit toujours d'un coup de pied de cheval qu'il avoit reçu à » Belgrade; » mais c'est un général, comme » disoit l'empereur, qui du corps le plus foible » en a fait un corps de fer ». Malgré ses blessures il n'en alla pas moins au *vieux Orsowa*, où l'archiduc François devoit le suivre le lendemain.

On s'occupa sérieusement du siége d'Orsowa, place presque égale en forces à Belgrade, & où se rendit l'archiduc François, pour prendre le gouvernement de ce siége.

Dès le même jour, on battit la place, & l'on admira l'ardeur de la garnison à se défendre; mais les conférences du prince de Kaunitz avec le baron Jacobi donnoient d'autres inquiétudes. On s'imaginoit qu'elles avoient pour objet les mesures qu'on devoit prendre en Allemagne pour y maintenir la tranquillité; & l'on commençoit à craindre que le successeur de Frédéric n'eût caché de grands desseins sous l'air de ne prendre part à rien. On pensoit qu'il aimoit trop la gloire pour rester dans l'inaction, & que plus son oncle l'avoit tenu dans une espèce d'esclavage, plus il prendroit l'essor.

Ces craintes étoient d'autant mieux fondées, que Joseph dépérissoit de jour en jour, que le roi des romains n'étoit point élu, & que l'avenir ne présageoit que de nouvelles guerres, & peut-être une commotion générale dans toute l'Europe, dont Vienne auroit principalement ressenti les contre-coups.

Ces idées chagrinantes se présentoient souvent à l'empereur, mais il savoit en triompher par l'opiniâtreté du travail, & moyennant la société de l'archiduchesse Elisabeth, aussi recommandable par son aménité que par ses vertus.

Le siége d'Orsowa, qui fixoit alors l'attention, ne donnoit point de relâche ; il y avoit de part & d'autre le feu le plus opiniâtre & le plus vif, tandis que le prince Potemkin, plein d'une ardeur égale à son génie, projetoit le siége de Bender, & commençoit à s'occuper des préparatifs.

Le général de Lilien fut rappelé pour aller remplacer dans les Pays-Bas le général de Schroëder, vivement blessé dans un de ces combats que le mécontentement des brabançons avoit occasionnés. Défendre ses priviléges, c'est défendre ses foyers, & l'on sait avec quelle impétuosité l'on agit, lorsqu'il est question de se mettre en garde contre la force qui tend à nous dépouiller.

Alors on ne voit plus que la perte de son propre bien ; & les passions qui s'en mêlent venant à grossir les objets, on se livre à tous les mouvemens de la haine ; & ce qui ne paroissoit, dans le principe, qu'une légère contestation, finit par une guerre intestine.

Bruxelles en fut bientôt le théâtre, au point que le prince de Saxe-Teschen & l'archiduchesse son auguste épouse prirent le sage parti de se retirer chez l'archiduc Maximilien, électeur de Cologne, prince équitable & gé-

néreux, dont les ſujets éprouvent chaque jour les bontés.

La fermentation, tant à Bruxelles que dans les différentes parties du Brabant, ne fit qu'augmenter : les intérêts ſe diviſèrent, différens partis formèrent un choc dont il réſulta les plus grands malheurs. Le ſang coula de part & d'autre, & des incendies ſe joignant à des meurtres, on marcha ſur des cendres & ſur des cadavres, de ſorte que le ſeul récit en fait horreur.

On s'étoit emparé du chancelier Crumpipen, pour ſervir d'otage, & qui devoit répondre du ſort des priſonniers qu'on avoit faits à Bruxelles : les perſonnes diſtinguées, dont les noms ſont les plus connus, & qui, malgré elles, ſe trouvèrent impliquées dans cette révolution, prirent le parti de la fuite, ſans vouloir manquer ni à l'empereur ni à leurs concitoyens.

Joſeph, profondément affligé de cette guerre civile, fut tellement éloigné des ſentimens d'inhumanité qu'on oſa lui prêter, qu'il écrivit lui-même au pape, pour l'engager à pacifier les troubles des Pays-Bas, & à déclarer, de ſa part, qu'il remettoit tous les priviléges, & que les choſes demeureroient dans le même

état qu'auparavant. La lettre du Pontife eſt devenue publique, & c'eſt la plus forte pièce de conviction qu'on puiſſe oppoſer aux détracteurs de Joſeph.

D'ailleurs le comte de Cobentzl, envoyé à titre de pacificateur, juſtifia pleinement le monarque, & prouva qu'il n'eut réellement que le déſir de faire du bien aux brabançons, quand il ſe propoſa de changer quelque choſe dans leurs conſtitutions. Quel eſt le ſouverain qui ne ſe trompe pas? & quel eſt celui qui ſe rétracte avec autant de docilité que Joſeph II?

Quand il apprend les horreurs qui ſe commettent en Flandres, & qu'on ne peut imputer qu'à des momens d'ivreſſe, dont tous les peuples de l'univers ſe rendirent plus ou moins coupables dans les différentes révolutions, il dit qu'il ne voudroit régner ni ſur des villes rebelles, ni ſur des villes incendiées; & la malignité lui fait tenir un langage tout différent; & dans la correſpondance qu'on ſuppoſe avec le général d'Alton, les lettres mêmes qu'on y donne ſous le nom de l'empereur, ne contiennent que des ſentimens remplis d'équité. C'eſt ainſi que le menſonge ſe contredit. Tout le monde ſait que ce général, cité devant l'empereur, venoit lui ren-

dre compte de sa conduite, si la mort ne l'eût emporté.

Mais une chose singulière, & qu'on a justement remarquée, c'est qu'en 1717, à l'époque même où le prince Eugène assiégeoit Belgrade, il y avoit une pareille commotion dans Anvers, Malines, & surtout Bruxelles, à la différence qu'on détacha pour lors des troupes hongroises, à dessein de réduire les mécontens, & qu'ici l'empereur, qui pouvoit faire défiler des régimens, comme on le présumoit, s'en abstient. Le despotisme fut-il jamais aussi patient?

Vienne demeure tranquille au moment que les ennemis de Joseph publient qu'on y fabrique la foudre pour tout écraser; & c'est ainsi que l'empereur ne répond que par la douceur. Il ne donne des ordres que pour garantir Luxembourg de toute surprise.

Si l'on remonte à sa déclaration, datée du 20 juin, relativement à cette affaire, & qu'on regarde comme une pièce fulminante, il y proteste que jamais il ne touchera aux droits de la propriété & de la liberté individuelle de ses sujets, non plus qu'au droit de pouvoir être traités en jus-

» tice réglée, qu'il tendra la main à ceux » qui, entraînés par le torrent, lui ont essentiellement manqué, pourvu qu'ils se con» fient à sa clémence »!

Il crut que le tiers-état, se dégageant de sa parole, en lui refusant de payer les subsides, il n'étoit plus obligé de tenir la sienne, & c'est ainsi que cela prenoit la tournure d'un procès où chacun a presque toujours des torts, en prétendant avoir raison pour le fonds.

Quant aux irrésolutions de la diète de Varsovie, relativement aux propositions du roi de Prusse, la cour de Vienne prévoyoit quelle en seroit l'issue, que le roi de Pologne, Stanislas II, pour faire oublier les anciens torts qu'on lui reprocha, adopteroit les vues de la république, en paroissant se détacher de la Russie. Il n'y a pas de doute qu'une armée composée de polonois ne soit, du côté de la bravoure, une excellente ressource pour la cour de Berlin; mais il faut une exacte discipline, & comme disoit André Zaluski, évêque de Cracovie, » on sait que le » sacrement de l'ordre nous manque, quoique » nous soyons bons catholiques ».

La diète a beau faire des lois, la liberté

L'empereur l'accueillit comme un de ses anciens maîtres & comme un libérateur. Ils eurent plusieurs conférences, dont une campagne prochaine étoit l'objet. Joseph avoit déjà tout prévu & déjà tout préparé, tant il avoit l'ame guerrière & le génie actif. On rassembloit des troupes dans la Galicie, on levoit des recrues dans la Bohème; ici, l'on faisoit marcher des régimens; là, l'on assignoit des quartiers d'hiver; de manière que, du cabinet de l'empereur, il sortoit une influence qui animoit tous les corps, & qui se distribuoit par-tout où l'on avoit besoin de forces ou de conseils.

Pour peu que les affaires & la maladie donnassent un moment de répit à sa majesté, sa nièce, la jeune archiduchesse, venoit lui tenir compagnie, mais en craignant toujours que ce ne fût pour la dernière fois.

Le baron de Vins obtint le commandement général de l'armée de Croatie, tandis que le maréchal de Laudon, plus chargé de lauriers que d'années, quoique déjà très-âgé, se disposoit à reprendre la route des victoires & des combats. Il s'agissoit d'une tournée dans la Moravie, la Bohème, la Silésie autrichienne, pour y faire l'examen des forteresses.

L'armée de l'empereur devoit être formidable, à raison de son accroissement. C'étoit à dessein de ne plus faire qu'une campagne, & de ne pas épuiser les états d'hommes & d'argent; mais la fièvre & la toux ayant prodigieusement augmenté, les projets de l'empereur n'étoient plus que des songes, ou de foibles velléités.

La ville de Vienne, dans cette triste circonstance, jetoit les yeux sur le prince de Kaunitz, dont le génie & la sagesse sembloient la sauve-garde de l'état.

Elle voyoit son souverain au moment d'être victime de la mort, & qui n'en fut persuadé qu'après avoir entendu son médecin qui ne le flatta pas, & qui eut pour récompense dix mille florins & le diplôme de baron. Il n'y a qu'une ame magnanime capable d'un pareil trait.

Dès ce moment, l'empereur demanda les secours de l'Église, dont il usa toujours aux principales fêtes, & qu'il avoit déjà reçus dans sa maladie en vrai catholique, convaincu des vérités de la Religion.

Le tombeau qui s'ouvroit sous ses yeux ne put troubler son sang-froid. Il dit publiquement qu'il ne regrettoit point le trône, & on

le vit écrire lui-même, sans pâlir, à ses augustes sœurs, pour leur faire ses derniers adieux.

Bien différent des moribonds qui se concentrent ordinairement dans eux-mêmes, ou affaissés par le mal, ou absorbés par le chagrin de quitter la vie, il partage ses dernières pensées entre tous ceux qui l'approchent, & c'est pour demander pardon à ceux-ci, pour récompenser ceux-là avec une tranquillité d'ame qui tient du prodige. Il fait écrire une lettre circulaire à tous les militaires, tant officiers que soldats, pour les remercier de leur affection & de leur zèle, pour les convaincre qu'il descend dans le tombeau rempli de la reconnoissance due à leurs services, pour leur annoncer que pendant quinze jours ils recevront une double paye, & pour leur recommander d'avoir le même zèle pour son successeur. Conduite calquée sur celle de Marie-Thérèse, & qui prouve que les excellens principes de son auguste mère avoient germé dans son cœur.

Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses vertus, & ce que la postérité répétera, c'est qu'il fut pleuré du prince de Kaunitz & des maréchaux de Laudon & de Lascy.

La dernière visite que lui fit l'archiducheſſe l'attendrit ſans l'effrayer. Il lui tendit une main défaillante, & en philoſophe chrétien, convaincu de l'éternité, il lui dit : « Je vous » quitte, mais nous nous retrouverons pour » ne plus nous ſéparer ».

Il témoigna de l'affection au cardinal Migazzi, & dans ſa perſonne, comme il le dit lui-même, à tous ceux qui auroient à ſe plaindre de lui.

La jeune archiducheſſe, dont le terme de la groſſeſſe étoit arrivé, périt un moment après être accouchée, ſuffoquée par la douleur ; & l'empereur qui apprit cette terrible nouvelle par la voie de ſon confeſſeur, le jour même qu'il reçut l'extrême-onction, baiſſa la tête ſur ſes mains, & après un morne ſilence, il s'écria : « *O Dieu, que ta volonté ſoit faite!* »

N'y eût-il rien de louable dans le cours de ſa vie que la manière dont il mourut, il ſeroit immortel. On a conſervé les dernières paroles de Louis XIV comme les meilleurs indices de ſa grandeur ; mais ſans vouloir rien ôter au mérite de ce monarque, quelle ſublimité dans la mort de Joſeph II !

Il n'y manque qu'un ſoupir ſur tant de malheureuſes victimes qui ont péri dans le

fein des combats. Tant de fang répandu méritoit au moins une larme de la part du monarque, mais il étoit convaincu que la guerre étant jufte, les armées ne faifoient que leur devoir en combattant avec la plus vive ardeur. Il régla fa fépulture, ainfi que celle de la jeune archiducheffe, & quelques momens après il expira, le 20 février 1790, pour aller prendre fa place aux pieds de l'impératrice-reine fon augufte mère, en devenant l'objet d'une profonde douleur.

Elle lui avoit tracé la manière de mourir; & l'on a vu dans *Jofeph II* la même tranquillité, la même réfignation, la même force. Il femble qu'il ne laiffe rien fur la terre, & qu'il n'a rien à regretter, tant il paroît détaché des biens temporels.

Ainfi finit, à l'âge de quarante-neuf ans moins quelques jours, Jofeph II, empereur d'Allemagne, roi de Hongrie & de Bohème, après avoir defféché les fources de fa vie par un travail infatigable qui fit fon tourment & celui de fes fujets. Il ne s'occupa que de leur bonheur, mais fouvent il fe trompa fur les moyens de l'opérer.

Avide, dès fes plus tendres années, d'acquérir des connoiffances, plus avide encore

d'en faire ufage, il les employa de manière à mériter les titres de légiflateur & de conquérant.

Jaloux d'épurer la religion, il négligea des formes dont le moindre défaut, fur cet article, paffe pour une faute grave.

Il eft peut-être le feul de tous les princes qui, paffionné pour la gloire, ait eu autant d'indifférence pour les louanges : naturellement férieux, il le fut jufque dans les momens mêmes où il répandoit des bienfaits. Une perfévérance inflexible à vouloir opérer le bien qu'il jugeoit néceffaire, eft le feul defpotifme qu'on peut lui reprocher. Il fut trop jufte pour être tyrannique.

Ne connoiffant les commodités de la vie que pour s'en abftenir, il avoit en averfion la pareffe & la fenfualité.

Les voyages lui furent moins utiles que profitables. Voulant adapter à fon pays des chofes excellentes en elles-mêmes, mais incompatibles avec le génie de fes peuples, il excita des murmures, lorfqu'il croyoit mériter des applaudiffemens.

Il étoit d'une taille ordinaire ; il avoit l'air fier, le front noble, les yeux bleus, le vifage plein. Il parloit avec jufteffe & précifion.

Je me représente ici la postérité, qui, plus équitable que les contemporains, appréciera Joseph II, non selon les préjugés & les passions, mais selon les règles de la modération & de la vérité ; je la vois contempler d'un œil de satisfaction la suppression de la servitude & des corvées, la refonte des lois civiles & criminelles, la restauration du commerce, le rétablissement de la discipline militaire, l'amélioration des études, des fondations en tout genre en faveur de l'humanité, l'abolition totale des superstitions, les biens ecclésiastiques rendus à leur véritable usage, la réparation des grands chemins, la destruction entière de la mendicité.

Et je l'entends dire en même temps : C'est bien dommage que Joseph, en réalisant de si beaux projets, n'ait eu égard ni aux habitudes, ni aux préventions nationales, ni aux formes, ni aux localités ; c'est bien dommage qu'il ait trop brusqué les réformes ; qu'il n'ait pas pensé qu'on ne refait pas les hommes comme des décrets ; qu'il ait voulu jeter ses états dans des moules qui n'étoient pas bien préparés ; qu'en travaillant à réformer des abus de religion, il ait paru toucher à des choses essentielles.

Mais il étoit homme, & il a payé le tribut à l'humanité : taxe à laquelle la nature nous impose à proportion de nos talens.

Il sera toujours vrai de dire que Joseph II tiendra un rang des plus distingués parmi les empereurs, comme un prince infatigable, qui prit tous les moyens de s'instruire aux dépens de son repos, comme un monarque qui ennoblit son ambition en se sacrifiant pour ses sujets.

Il n'y a pas de doute qu'il n'eût lui-même revu & corrigé son ouvrage, s'il eût vécu plus long-temps ; mais ce soin étoit réservé à Léopold II : déjà il écoute les réclamations qu'on lui adresse, disposé à rétablir plusieurs choses qu'un zèle trop ardent a détruites.

Le célèbre cardinal Ximenès, ce grand ministre espagnol, disoit que pour rendre un royaume heureux, il falloit la succession de deux rois sérieusement occupés du bien public, l'un qui commençât à réformer les abus, & l'autre qui revisât les réformes, pour réparer ce qu'il y avoit eu de défectueux dans le premier travail.

Ainsi Descartes, dans le règne philosophique, commença par débrouiller le chaos,

établissant un nouveau système, soulevant les écoles par une nouvelle manière de procéder; & ce fut Newton qui réunit les esprits & qui perfectionna l'ouvrage.

FIN.

NOTES INSTRUCTIVES.

PAGE 3, ligne 20. *Charles-Quint*. Sa vie, écrite par Robertson, mérite d'être lue, & surtout l'introduction, qui passe pour un chef-d'œuvre. Ce monarque avoit pour maxime, que *les états se mènent d'eux-mêmes, & que les innovateurs en sont les perturbateurs;* c'est-à-dire, qu'il n'auroit nullement approuvé la conduite de Joseph II; ce qui fait voir combien les hommes diffèrent dans la manière de penser. Charles-Quint, malgré ses singularités, qui l'engagèrent à abdiquer la couronne d'Espagne & celle de l'Empire, à faire faire ses obsèques lorsqu'il étoit encore vivant, doit être mis au rang des plus illustres souverains. Il fut, ainsi que l'empereur Rodolphe Ier du nom, un de ceux qui a le plus honoré la maison d'Autriche. Il savoit plusieurs langues, & il disoit à cette occasion: *Je parle italien au pape, espagnol à la reine Jeanne ma mère, anglois à la reine Cathérine ma tante, flamand à mes amis, françois avec moi-même.* Il répondit à Titien, peintre célèbre de l'école de Venise, qui se glorifioit d'avoir fait son portrait jusqu'à trois fois; „ *c'est-„ à-dire, que trois fois vous m'avez donné l'immorta-„ lité* „.

Pag. 4, lig. 11. *Vienne, en réunissant l'agréable à l'utile.* Cette ville, la résidence des empereurs de la maison d'Autriche, située sur le Danube, est très-ancienne, & tire son nom de la petite rivière de Vien. Elle jouissoit d'une renommée dès le temps de l'empereur Marc-Aurèle. C'est une des villes de l'Europe où la noblesse a plus de dignité, le sexe plus de décence, la municipalité plus de zèle.

Pag. 9, lig. 18. *Stanislas, roi de Pologne.* Il vit effectivement quatre générations, la première dans la reine de France sa fille, la seconde dans madame la duchesse de Parme, la troisième dans l'infante, épouse de l'archiduc Joseph, la quatrième dans la jeune princesse née de ce mariage, & qui ne vécut que quelques années.

Pag. 10, lig 17. *Charles XII.* Il ne connut que deux livres qu'il portoit toujours avec lui, la Bible & les Commentaires de César. On sait qu'il fut toujours très-attaché à la religion luthérienne, quoique Voltaire le représente comme ayant été, à la fin de ses jours, très-indifférent sur cet article.

Le célèbre comte Poniatowski, castellan de Cracovie, père du roi de Pologne actuellement régnant, & qui fut si long-temps compagnon de Charles XII, me dit, en 1754, me trouvant alors à dîner chez lui, qu'ayant reproché à Voltaire de ne l'avoir pas consulté sur la vie du roi de Suède, cet auteur répondit : *S'il y a des erreurs dans mon livre,*

livre, vous conviendrez au moins, monseigneur, qu'il est bien écrit, & qu'il n'y a point d'histoire qu'on ne puisse accuser d'inexactitude.

Pag. 10, lig. 24. *Tychobrahé.* Il nous a donné un systême du monde, dans lequel il entreprend de concilier Ptolomée & Copernic; systême qui n'a servi qu'à prouver combien l'imagination fait de chemin quand elle voyage dans les astres. Il se levoit la nuit pour les observer, dans le temps que son père & son précepteur le croyoient profondément endormi. Il y a des penchans irrésistibles.

Pag. 11, lig. 17. *Le maréchal Daun fatigua plus le roi de Prusse par ses lenteurs étudiées que s'il l'eût provoqué dans des combats.* Un général qui connoît l'art de temporiser, désespère un conquérant qui ne respire que la fureur des siéges & des batailles.

Pag. 11, lig. 27. *Ce fut principalement le maréchal de Lascy;* il donna les premiers élémens de l'art militaire à l'archiduc Joseph; & l'on peut dire qu'il répondit à la confiance de l'empereur François Ier (qui l'en avoit chargé) de manière à se faire le plus grand honneur. Il a vu par lui-même combien ses excellentes leçons avoient réussi.

Pag. 13, lig. 5. *La maison d'Autriche, qu'on accusa toujours de vouloir s'agrandir.*

Je ne vois pas que la maison de France ait été plus sobre sur cet article. Louis XIV, lui seul, fut plus ambitieux que tous les empereurs d'Allemagne.

On alla même jufqu'à lui reprocher une domination qui tendoit à la monarchie univerfelle. Tout ce qui fe faifoit alors dans le cabinet de Verfailles, fembloit effectivement avoir en vue cet objet.

Pag. 13, lig. 11. *Il fe rendit avec toute la cour de Vienne à Francfort.*

L'ufage eft que le roi des romains y eft élu & couronné dans l'églife nommée Notre-Dame, où deux chapelles auffi obfcures qu'étroites fervent à cette double cérémonie.

Pag. 15, lig. 12. *Léopold, dont la Lorraine pleure encore la mort.* Il eft fans doute étonnant que ce prince, univerfellement adoré, n'ait pas eu un hiftorien digne de fon nom. Il obligeoit avec une grandeur que les ames même les plus généreufes ne connoiffent pas. Il avoit époufé la fœur du régent, de forte que Marie-Antoinette, actuellement reine de France, eft petite-fille d'une Bourbon.

Pag. 15, lig. 19. *L'empereur Charles VII.* La France voulant alors humilier la maifon d'Autriche, lui procura cette dignité qu'il ne put foutenir. Il mourut au bout de quelque temps, & ce ne fut qu'à fa mort où l'on reconnut, aux marques extérieures de fon rang, qu'il étoit chef de l'Empire. On le vit expofé fur un catafalque avec le diadème & le globe impérial.

Pag. 17, lig. 12. *Le roi des romains.* C'eft le titre

que donnent les électeurs à celui qui doit être empereur, selon les règles établies par la bulle d'or.

Cette bulle est une pragmatique-sanction de l'empereur Charles IV, dressée dans l'assemblée des états tenus à Nuremberg en 1356. Elle est ainsi nommée, parce qu'il y a un sceau d'or : elle contient trente chapitres touchant la forme & le couronnement de l'élection, & 24 pag. in-4°.

On la conserve à Francfort sur-le-Mein, avec un tel respect, que l'électeur de Mayence, en 1642, eut toute la peine à obtenir qu'on renouvelât des cordons de soie presque usés, auxquels le sceau de la bulle est attaché, & il n'en vint à bout qu'en présence d'un grand nombre de témoins. Le premier magistrat de la ville en a la clef.

Pag. 18, lig. 21. *Le prince de Kaunitz de Ritteberg*, issu d'une ancienne maison, est né en Moravie. Il est veuf depuis long-temps ; il a des enfans dignes de leur illustre père.

Pag. 21, lig. 2. *Il parut alors une nouvelle ordonnance contre la magie.* L'on ne croiroit pas que le maréchal de Richelieu étant ambassadeur à Vienne sous Charles VI, se fit initier dans la société de quelques nécromanciens, qui lui promirent de lui montrer Belzébut, le prince des démons, & qu'il donna dans cette chimère. Il y eut une assemblée nocturne, des évocations, & cette affaire éclata. Aussi Louis XV répondit-il plaisamment au maré-

chal qui lui disoit un jour que les Bourbons avoient peur du diable : *C'est qu'ils ne l'ont pas vu comme vous.*

Pag. 23, lig. 5. *Le monde appartient aux flegmatiques.* Cette maxime est en quelque sorte la même que celle de l'Evangile : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram ;* ce qui faisoit dire au chancelier Bacon que ce livre sacré étoit le plus excellent code de politique, & qu'avec cette sentence : *Soyez prudens comme des serpens & simples comme des colombes*, on avoit toute la sagesse propre à bien gouverner les empires.

Pag. 24, lig. 9. *Sous la direction du sieur de Marcy.*

Il ne fut pas le seul qui donna des leçons aux archiducs. M. Martini, mathématicien profond, s'acquitta de cette honorable fonction avec le plus grand succès.

Pag. 25, lig. 19. *Où sa qualité de roi des romains sembloit lui donner des droits.*

„ Je les aurois fait valoir, dit une fois Joseph II ; „ mais par respect pour la religion & pour celui „ qui en est le chef, je m'abstiendrai toujours „ de témoigner sur cet objet le moindre désir. „ Il vaut beaucoup mieux, ajouta-t-il en riant, „ détrôner le sultan „. Il y a lieu de croire qu'il en avoit formé le projet, & que l'impératrice de Russie, en faisant donner le nom de Constantin à son petit-fils, aura entrevu qu'il pourroit un jour,

renouer la chaîne des empereurs chrétiens, & assister à un *te Deum* dans la mosquée de Sainte-Sophie. Ce seroit sans doute un beau sujet pour l'orateur sacré qu'on chargeroit de prononcer le discours.

Pag. 28, lig. 4, 5 & 6. *L'empereur affecta de garder l'incognitò;* ce qui veut dire qu'il ne parut point en qualité d'empereur, & n'en reçut point les honneurs.

Pag. 29, lig. 2. *Le pompeux dôme de Saint-Pierre fut illuminé.*

Cet édifice paroît alors tout en feu, & moyennant l'huile d'aspic & des communications établies avec la plus grande justesse, cette brillante opération se fait dans l'espace d'un quart-d'heure.

Pag. 31, lig. 4. *Les ruines de Pompéia.*

On en a fait à Portici le recueil le plus précieux, & que l'on conserve avec grand soin dans des salles destinées à cet usage, & que tout étranger ne manque pas de visiter. On y voit jusqu'à des manuscrits qu'un religieux des écoles pies (congrégation qui existe en Italie, en Espagne, en Pologne) a su dérouler de manière à n'en pas perdre une ligne, malgré le laps des temps qui les avoit extrêmement endommagés. Cet homme, vraiment extraordinaire, avoit le talent de contrefaire si bien les écritures, qu'une lettre qu'on lui écrivoit, & qu'il se donnoit la peine d'imiter, se confondoit avec la copie, de manière qu'on ne pouvoit plus les distinguer.

Bénoît XIV disoit « qu'il falloit être double-
„ ment honnête homme pour ne pas abuser d'un
„ talent aussi dangereux „.

Pag. 31, lig. 15. *Où Auguste, électeur de Saxe, abjura la religion protestante.* Le marbre qui recèle ce fait se trouve à Bologne en Italie, dans le palais du cardinal légat. On sait qu'il y a quatre légations dans les états du pape; celles de Ferrare, d'Urbino, de Ravenne, & celle de Boulogne, où le fameux cardinal Alberoni vint se réfugier, après avoir gouverné l'Espagne. C'étoit une ombre de souveraineté, mais un morceau friand pour un homme qui ne savoit plus obéir.

Pag. 32, lig. 22. *Il y avoit long-temps que Joseph désiroit une entrevue avec le roi de Prusse.* Cet évènement étoit fait pour intéresser l'Europe. Il s'agissoit de deux monarques trop voisins l'un de l'autre & trop guerriers pour pouvoir être amis.

Pag. 33, lig. 14. *Le général de Laudon invité à dîner*, &c.

Le roi de Prusse disoit de ce général, peu de temps avant de mourir : « Je ne regrette qu'une
„ chose, c'est de ne l'avoir pas eu dans mes ar-
„ mées. J'aurois encore pour mon compte quelques
„ victoires de plus : *car il les saisit au vol* „.

Pag. 38, lig. 25 & 26. *Ce qui prouve que l'impératrice-reine avoit une dévotion éclairée.*

Il y parut lorſqu'elle écrivit à Bénoît XIV (l'immortel Lambertini), pour ſe plaindre de ce que des directeurs ignorans vouloient ôter des mains de l'archiduc Joſeph *la vraie Dévotion*, par *Muratori*. Elle en reçut la réponſe telle qu'elle la déſiroit, & elle confondit les fanatiques.

On trouve la vie de ce grand pape chez Cuchet, libraire, rue Serpente, à Paris; elle mérite d'être lue.

Pag. 39, lig. 10. *Il obligea les religieuſes, qui n'avoient qu'une vie contemplative, à travailler.*

Fleury, l'hiſtorien, dit poſitivement que le relâchement des moines vint de ce qu'au lieu de travailler, ils s'appliquèrent à prier. Eh! quelles prières que celles qui ſont en latin, pour de bonnes filles qui ne l'entendent pas! Où l'imagination va-t-elle pendant tout le temps que dure cet exercice!

Pag. 40, lig. 9 & 10. *Il parut un édit qui ordonnoit aux curés de vendre tous les biens-fonds attachés à leurs bénéfices.*

Joſeph II penſa que les paſteurs ſeroient beaucoup plus occupés de leurs devoirs, lorſqu'ils ne ſeroient point diſtraits par le ſoin des affaires temporelles; c'eſt pourquoi il voulut qu'ils fuſſent *ſalariés*; mot qui a paru naître au milieu de l'aſſemblée nationale, & qu'elle n'a fait que répéter d'après l'empereur.

Pag. 41, lig. 21 & 22. *Il s'occupa lui-même de la confection d'un pain de seigle.*

Il est sans doute étrange que Paris n'ait que du pain blanc, pendant que cette ville abonde en artisans élevés dans des campagnes où l'on ne mange que du pain noir. En faisant plusieurs sortes de pains, l'on en auroit à bas prix; mais il faudroit veiller pour qu'on n'y mêlât ni orge ni son, afin que le pauvre, dont la vie n'est pas moins précieuse que celle des hommes opulens, n'en fût pas incommodé. Il y a du pain bis que les riches mêmes mangent de préférence, comme étant moins sec & plus savouré.

Pag. 42, lig. 12 & 13. *L'élection du comte Stanislas Poniatowski.*

Les élections, en Pologne, sont rarement l'ouvrage des polonois : celle de Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, avoit pour auteur Charles XII, roi de Suède, & celle du prince Auguste de Saxe, la Russie. Mais on se plaignoit de ce que Stanislas Poniatowski *faisoit* pour les russes, par foiblesse ou par reconnoissance, des choses qui portoient le plus grand préjudice à sa nation. Il alloit, disoit-on, plus loin que l'impératrice même, qui auroit écouté la voix de l'équité, s'il avoit eu le courage de lui exposer les malheurs de sa patrie. Etoit-ce une calomnie? étoit-ce une vérité?

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se rendit trop dépendant des volontés de l'ambassadeur de Russie.

Pag. 51, lig. 1. *Le maréchal de Laudon* (on écrit souvent Loudon, à raison de la manière dont on prononce ce nom) ne dut qu'à son propre mérite son élévation, n'ayant eu, pour s'avancer, d'autre recommandation que son devoir. On ne lui connoît d'autre défaut que son âge avancé.

Pag. 58, lig. 14. *Il disoit que la Providence le servoit bien dans ses témérités.*

Il seroit difficile en effet de trouver des généraux d'armées, des ambassadeurs, & des secrétaires d'ambassade mieux choisis que ceux qu'employa Joseph II. Ils ont fait le plus grand honneur à son discernement; & s'il n'en a nommé qu'une partie, il eut du moins la gloire de laisser dans leurs postes ceux que le mérite y avoit placés.

Pag. 58, lig. 23 & 24. *Les concessions qu'il accorda au protestantisme.*

On peut voir à ce sujet le livre intitulé: *Jesus-Christ, le plus tolérant des législateurs;* ouvrage in-12°, qui se trouve chez Cuchet, libraire, rue Serpente, & qui contient, en abrégé, toutes les preuves tirées de l'Ecriture en faveur de la tolérance civile. Il eut l'approbation de l'abbé Riballier qui fut un censeur exact, & dont on connoît l'orthodoxie. J'eus l'honneur de le présenter moi-même à l'empereur en 1787; & il me dit qu'il le feroit traduire en allemand.

Pag. 60, lig. 15 & 16. *Les habitans de Vienne*

lui présentoient eux-mêmes leurs placets. Tous les soirs, à quatre heures, il se rendoit à la chancellerie, & toute personne pouvoit lui parler sans avoir besoin ni de présentation ni de recommandation. Eh! pourquoi les souverains, qui lisent ces faits, ne les imitent-ils pas?

Pag. 61, lig. 12. *Son auguste frère, le grand-duc de Toscane, faisoit les réglemens les plus sages.*

Il n'y a point de voyageur qui ne parle avec admiration des réformes qu'on a faites à Florence; on en trouve par-tout des traces. Il étoit juste qu'un pays connu pour avoir été le berceau des arts, sortît du nuage qui l'offusquoit depuis la mort du dernier des Médicis. Telles sont les vicissitudes de la vie humaine: *les états*, comme les astres, ont leurs éclipses & leur splendeur.

Pag. 62, lig. 15 *On le vit se répandre dans Paris.*

Cette capitale peut mieux qu'aucun autre pays rendre justice à sa clémence, ainsi qu'à son affabilité. Paris le vit d'assez près & assez long-temps pour en parler avec connoissance de cause, & pour attester que ceux qui le servoient, comme ceux qui l'approchoient, n'eurent qu'à se louer de ses bontés.

Pag. 66, lig. 26 & 27. *Il ne falloit s'en prendre qu'à l'affluence du peuple.*

L'empereur en fut tellement obsédé, que deux fois, pendant son séjour à Lyon, il essaya d'arriver jusqu'à la bibliothèque, sans pouvoir y parvenir. Mais il faut dire à ce sujet que *l'incognito* des

princes est une chose trop connue pour qu'ils n'éprouvent pas cet inconvénient. Quand ils voudront voyager de manière à le faire librement, ils partiront sans être annoncés, ils arriveront de même, à l'exemple du roi de Prusse, qui cacha si bien sa marche dans les différentes villes de la Hollande, qu'on ne savoit que le lendemain de son départ qu'il y avoit passé. Mais il en est ordinairement des princes comme de Galatée dont parle Virgile, qui ne veut point être vue, & qui seroit bien fâchée qu'on ne l'aperçût pas.

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Pag. 72, lig. 2 & 3. *Je suis obligée de l'admirer, quoiqu'à mes dépens.*

C'est ainsi que l'impératrice-reine de Hongrie parloit de Frédéric roi de Prusse. Ce monarque lui rendoit bien la pareille. On connoît les lettres qu'il lui écrivit, & où il rend justice de la manière la plus honorable à ses rares qualités.

Pag. 73, lig. 27, & pag. 74, lig. 1 & 2. *Elle savoit que le seul génie de Potemkin lui valoit une armée.*

Ce prince, né sur le territoire de la Pologne, fit voir, dès sa jeunesse, l'esprit le plus actif. Il a des connoissances très-étendues dans la partie politique & militaire, & par une prestance assortie à l'élévation de son ame, il annonce tout ce qu'il est.

Pag. 76, lig. 15 & 16. *Que Joseph trop téméraire s'exposoit légèrement au danger.*

Ce fait nous fut confirmé à Léopold par le colonel Canto. Il nous dit qu'il osa reprocher un jour à Joseph II sa témérité, & que le monarque lui „ répondit : „ Voulez-vous donc qu'un empereur „ fasse le poltron „ ?

Pag. 82, lig. 13 & 14. *Frédéric eut toujours sous les yeux le portrait de l'empereur.*

Cela fut réciproque de part & d'autre, & cela prouve combien un mérite éminent a d'empire sur les hommes.

Pag. 82, lig. 26 & 27. *Perpétuer l'émulation que les jésuites savoient exciter.*

On ne peut disconvenir qu'ils avoient un talent propre à l'éducation de la jeunesse, & que les colléges n'aient beaucoup perdu à leur suppression.

Pag. 86, lig 16 & 17. *Elle termina ses jours précieux le 29 novembre* 1780.

Jamais on ne vit une souveraine plus occupée de ses devoirs; & la France aura toujours à se repentir d'avoir voulu la dépouiller de ses états. C'est la réponse que Joseph eût pu faire à certains françois qui blâment sa guerre contre les turcs. „ Eh! ce que „ vous m'avez fait, pouvoit-il leur dire, étoit-il „ beaucoup plus juste „.

La Lettre historique que je donnai sur la mort de cette grande princesse, contient un détail exact de sa vie. L'on y trouve à la fin cette épitaphe qui en renferme en peu de mots l'abrégé.

Ci gît l'appui des vertus & des lois,
L'exemple du courage & de la bienfaisance,
THÉRÈSE, *dont le règne est l'école des rois,*
Et sa tombe un autel que l'univers encense.

Pag. 88, lig 25 & 26. *C'est un testament qu'il faut enchâsser.* „ Mais sous verre, ajouta un officier général au service de Prusse, „ afin que chacun le „ voye „.

Pag. 89, lig. 11. *Il fit placer deux urnes*... L'une se trouve dans l'église de Saint-Etienne, la métropole, avec une inscription, & l'autre dans l'église des augustins, qui forme à Vienne la paroisse de l'empereur.

Pag. 90, lig. 19 & 20. *Le prince de Kaunitz, toujours nécessaire au bonheur du souverain.*

La vie d'un ministre aussi précieux ne pouvant être indifférente, on ne sera pas fâché d'apprendre la manière dont il l'employe. On entre chez lui à huit heures du matin, il reprend alors le cours des affaires sans interruption jusqu'à deux heures après-midi, excepté le moment où on lui apporte son chocolat; ensuite il s'habille, passe à son casin, près de la ville, où il y a un manége, & où il monte à cheval, exercice nécessaire à sa santé. Il rentre chez lui sur les cinq heures, se remet au travail jusqu'à sept qu'il va dîner, après avoir répondu, tant verbalement que par écrit, à tout ce qui exige une signature ou une réponse.

Sa table, de quinze à vingt couverts, eſt celle d'un miniſtre philoſophe, où il n'y a rien de médiocre & rien de recherché. On en ſort pour paſſer dans une ſalle immenſe, le lieu de ralliement des ambaſſadeurs, des citoyens, des étrangers, qui tous viennent faire leur cour, & qui tous ne perdent rien de la converſation du miniſtre. Elle eſt noble, préciſe, & toujours intéreſſante. Elle dure juſqu'à dix heures & demie, temps où le prince, après avoir gracieuſement ſalué la compagnie, ſe retire pour lire ou pour ſe faire lire juſqu'à une heure après-minuit. Cet ordre eſt invariable.

Pag. 92, lig. 9 & 10. *Le régime des religieux gouvernés par une puiſſance étrangère.*

Les jéſuites ſubſiſteroient encore, ſi, diviſés par congrégations, ils n'avoient point eu de général à Rome. Ç'a été l'épouvantail de ceux qui le prenoient pour une eſpèce de potentat.

Pag. 94, lig. 20 & 21. *L'Angleterre & l'Eſpagne, l'une ſur la cime & l'autre au pied de Gibraltar.*

Le chevalier de Houdan des Landes, capitaine au régiment de Bretagne, a donné la deſcription de ce ſiége, de manière qu'on croit y être lorſqu'on la lit. On y trouve toute la naïveté d'une narration & tout le feu du génie.

Pag. 95, lig. 23 & 24. *Il aſſiſta pendant trois heures avec le prince Staremberg.*

On l'a vu ambaſſadeur en France, & l'on n'a

point oublié qu'il y déploya tous les talens d'un ministre & toute la dignité d'un grand seigneur.

Pag. 96, lig. 3 & 4. *Le deux bulles, dont il est ici question*, ne furent plus citées dans les écoles des pays héréditaires qu'historiquement. *Historicè tantùm, & non dogmaticè;* & ce fut le saint-père lui-même, qui, n'y mettant point toute l'importance qu'on a voulu leur donner, se restreignit à cette clause, que l'empereur lui accorda d'autant plus volontiers, q u'elle ne tire point à conséquence.

Pag. 100, lig. 16 & 17. *Mathias Corvin, mort sur la fin du quinzième siècle.*

Il fut roi de Hongrie & de Bohême, mérita le nom de Grand par sa valeur, par ses belles actions, & par son amour pour les sciences & les arts.

Pag. 101, lig. 23 & 24. *Le comte & la comtesse du Nord.*

C'est le nom que prit le grand-duc de Russie dans ses voyages. On sait que son auguste épouse est une princesse de Wirtemberg, fille du prince de Stutgard, & sœur de la jeune princesse morte archiduchesse de Toscane peu de temps avant l'empereur. Elle avoit prouvé, par des vertus qui la feront à jamais regretter, qu'elle ne dégénéroit en rien du mérite éminent de ses illustres auteurs.

Pag. 106, lig. 6. *Ce fut sans doute un acte de rigueur*, &c.

Il faut néanmoins convenir que les religieuses qui se réfugièrent en France, y vinrent de plein gré, [illegible] question de les expulser de leurs [illegible], & que si elles n'ont pas de pension, c'est que l'empereur les retranchoit à tout individu [illegible] vivre hors de ses états. Cette [illegible].

Page [illegible], lig. 25 & 26. *Un commerce de lettres* [illegible]

Il est certain que Pie VI & Joseph II s'aimèrent [illegible], & qu'ils furent toujours en relation [illegible]. Ce pape est désigné, dans la [illegible] il y a trois siècles, sous le titre de *[illegible]*; celui qui doit venir après lui est [illegible] par *miles in bello*, soldat à la guerre, & je crains bien que cela ne soit que trop vrai.

Page [illegible], lig. [illegible] & [illegible]. *L'empereur défendit d'imprimer [illegible].*

[illegible] entendu prêcher [illegible] qui combattoit [illegible], lui enjoignait de ne point [illegible] dans ses sermons, « attendu, [illegible] pas vous entendre, & [illegible] que des doutes [illegible] »

Page [illegible], lig. 8 & 9. *C'est là une des plus belles* [illegible]

Elle appartient à M. Trattner, dont le nom eſt depuis long-temps connu dans la Librairie; & il n'y a point d'étranger qui n'en ſoit frappé.

Pag. 129, lig. 2 & 3. *Refuſant d'accéder à des demandes.*

On ne peut diſconvenir que les innovations de Joſeph II n'alarmèrent ſouvent les polonois, & qu'il y en eut de trop conſidérables & de trop onéreuſes, pour être vues d'un bon œil.

Pag. 131, lig. 15 & 16. *Juſtement indigné de ce que la cour ottomane ne vouloit rien finir.*

Il eſt ſans doute étrange d'entendre blâmer la conduite de l'empereur à l'égard des turcs, qui ne pouvoit, ſans injuſtice, déroger au traité paſſé entre lui & la Ruſſie. Joſeph fut toujours inviolable ſur l'article des traités.

Pag. 137, lig. 11. *On ouvrit alors les écoles normales.*

Ce mot, tiré du latin, ſignifie mœurs, règle, & convient par conſéquent à des établiſſemens qui ont pour objet de régler la conduite des jeunes perſonnes qu'on veut inſtruire & former.

Pag. 138, lig. 22, 23, 24, 25. *Clément de Saxe, archevêque de Trèves, n'a pas fait difficulté d'accorder la tolérance civile.*

Celle-ci permet la différence des cultes, mais avec la réſerve que la religion de l'état, ſans vouloir dominer ſur les conſciences, a une prépondé-

rance marquée, au lieu que la tolérance eccléſiaſtique qui tendroit à mettre la religion catholique ſous la même ligne que les diverſes ſectes, eſt abſolument contraire à l'eſprit de l'Egliſe qui diſtinguera toujours la vérité de l'erreur.

Si l'on s'en tenoit à cette ſage diſtinction, il n'y auroit pas tant d'opinions contraires ſur cet article.

Pag. 143, lig. 13. *Melck, ſuperbe abbaye*, qui, ſituée ſur le Danube, à dix-neuf lieues de Vienne en Autriche, offre une pompeuſe façade aux yeux des voyageurs. Elle eſt remarquable par l'immenſité de ſes bâtimens, & ſurtout par une bibliothèque magnifiquement décorée, & d'où l'on apperçoit le Danube à perte de vue.

Joſeph, en conſervant cette abbaye, fit voir qu'il reſpectoit les anciens monumens, & que les bénédictins, dont l'origine remonte à douze ſiècles, méritent, en partie, d'être conſervés. La congrégation de Saint-Maur, ſi célèbre en France, par les ſavans qu'elle a produits, ſe renouvelleroit avec le même éclat, pour peu qu'on voulût l'exciter au travail; mais écraſée ſous les coups du deſpotiſme depuis 1733, elle n'a plus fait que languir; & ſi l'on en excepte quelques gens de mérite, elle n'eſt plus remarquable que par la manière dont elle fait l'office divin, ce qui engageoit le cardinal des Lances à lui appliquer ces paroles : „ *Derelicta ſunt tantummodò labia circà dentes meos* „.

Pag. 146, lig. 1 & 2. *Il fit déshabiller des ſtatues.*

Acte de vigueur ordonné par le concile de Trente, qui veut qu'on retranche des églises toute image indécente.

Pag. 148, lig. 22 & 23. *Et qu'ils s'appliqueront à bien lire.*

Le prince de Kaunitz me disoit, il y a trois ans, qu'on négligeoit trop cette partie dans les écoles, & qu'on avoit toutes les peines du monde à trouver un bon liseur, chose d'autant moins indifférente, que la place de lecteur devient souvent le moyen d'une subsistance honnête.

Pag. 150, lig. 23. *La confrérie du véritable amour du prochain.*

Ce n'est pas un foible éloge pour l'empereur d'avoir prévenu les françois dans les établissemens dont le bien public est l'objet.

Pag. 154, lig. 3. *La ville de Léopold lui doit l'avantage*, &c.

J'ai vu par moi-même, dans cette ville où je passai quelque temps en 1787, combien elle s'est embellie & peuplée sous la domination de l'empereur Joseph. Les deux archevêques, l'un du rit latin, & l'autre du rit grec, ainsi que l'archevêque Arménien, me firent tous les trois l'éloge de Joseph II, & m'assurèrent qu'on ne le connoissoit pas, lorsqu'on le soupçonnoit de n'avoir pas de religion. Ils m'ajoutèrent qu'ils seroient tous caution qu'il mourroit un jour comme il avoit vécu, dans

des ſentimens d'une véritable piété. L'archevêque arménien, d'autant plus reſpectable, qu'il ne jouit que d'un très-petit revenu, m'accompagna lui-même chez les religieuſes qui tiennent les écoles normales, & où je vis avec admiration un nombre conſidérable de jeunes filles de la ville, partagées en différentes claſſes, où on leur apprenoit le catéchiſme, la langue du pays, la Géographie, à chiffrer, à écrire, & à travailler. Elles venoient prendre des leçons matin & ſoir, conduites par des perſonnes chargées de ce ſoin.

Je vis pareillement les ſéminaires, où l'on fait d'excellentes études; mais où l'on ne buvoit que de l'eau, par ordre de l'empereur, *ce qui paroiſſoit une ſingularité.*

Je recueillis dans cette ville pluſieurs anecdotes concernant l'empereur, & j'eus l'avantage d'y trouver des perſonnes inſtruites, ſurtout M. le comte Joſeph Rzewuski, frère du général de la couronne, qui poſsède une bibliothèque auſſi précieuſe en eſtampes qu'en livres rares, & qui joint à beaucoup d'aménité des connoiſſances peu communes.

Pag. 165, lig. 4 & 5. *Il eſt d'ailleurs abſurde qu'on allume tant de cierges pour un individu qui ne voit plus.*

Souvent, dans les grandes villes, & ſurtout à Paris, on ne ſait ni le nom, ni les qualités des perſonnes qu'on enterre avec une pompe extraordinaire.

En voici un exemple. Un étranger, frappé du grand cortége qui accompagnoit un mort qu'on por-

toit à l'église, demande à un spectateur le nom & les qualités du défunt, il répond qu'il n'en sait pas un mot; il le demande au bedeau, qui n'en sait pas davantage; il interroge enfin un prêtre qui suivoit le convoi, un cierge à la main, même replique; enfin il s'adresse à un homme habillé de noir, qui pleuroit amèrement. Oh! pour celui-ci, dit-il en lui-même, ne sera pas ignorant sur cet article. „ Hélas! lui répondit-il, „ je suis embarrassé de vous le „ dire „. — Mais vous pleurez? — « C'est que j'ai „ l'ame extrèmement sensible, & qu'à chaque enter- „ rement je ne peux m'empêcher de verser des „ larmes „.

D'après cela, il faut convenir que des pompes funéraires sont des dépenses autant inutiles pour les vivans que pour les morts.

Pag. 165, lig. 18. *L'opinion, la reine du monde.* Si ce livre n'existe pas, il est du moins vrai qu'il devroit exister, d'autant plus que le traité de l'*Opinion*, par M. le Gendre de Saint-Aubin, ne répond point à son titre, n'étant que l'amas des différentes opinions qui régnèrent alternativement sur la surface de la terre.

On peut dire à propos de l'opinion, que l'empereur auroit eu tous les suffrages, s'il ne l'eût pas heurtée. M. d'Argeavel, lieutenant-colonel au service de Pologne & mon compagnon de voyage en 1787, fut témoin que dans les pays héréditaires on ne faisoit pas d'autre reproche à Joseph II.

Pag. [illegible], lig. [illegible] & 14. *Dans les guerres [illegible], [illegible] au [illegible] des princes.*

[illegible] important dans [illegible], par M. [illegible]. Ce célèbre auteur [illegible] comme un principe [illegible].

Pag. [illegible], lig. [illegible] & [illegible]. *[illegible] la résidence des anciens [illegible], c'est-à-dire [illegible].*

Pag. [illegible], lig. [illegible] & [illegible]. *[illegible] reprit le chemin de [illegible]. [illegible] de Moscou.*

[illegible] ville, aussi grande que Paris, est [illegible], relativement à son étendue. [illegible] d'opulence & de grandeur; [illegible] en bois n'y ont [illegible], mais il y a des palais qui dénotent [illegible]. [illegible], qu'on dit peser cinquante [illegible] depuis sa chute, de [illegible] ne s'est point relevé depuis [illegible] son pouvoir.

On [illegible] de Pétersbourg à [illegible], & [illegible], actuellement régnante, [illegible] dans une maison roulante, où l'on [illegible] plusieurs pièces, & [illegible].

Pag. [illegible], lig. 14. *L'archiduc François partit alors pour [illegible] de la Bohême.*

Ce jeune prince annonça tout ce qu'il feroit dès le moment qu'il parut à Vienne. On reconnut, à

ſon amour pour la gloire, la bonne éducation qu'il avoit reçue.

Pag. 178, lig. 14 & 15. *Le manifeſte fameux que la Porte donna contre la Ruſſie.*

„ L'on eſt ſi prévenu contre la vérité des mani- „ feſtes, diſoit le célèbre marquis de Torcy, miniſtre des affaires étrangères, „ que le moyen „ de tromper les cours, c'eſt d'y parler toujours „ vrai „.

Pag. 178, lig. 21. *Le vaivode de Moldavie.*

Vaivode veut dire un gouverneur de province, & ce nom ſe donne en Pologne aux palatins.

Pag. 178, lig. 24. *L'adminiſtration du divan.*

L'on nomme ainſi le conſeil du ſultan. C'eſt là que ſe portent les grandes affaires, & qu'on décide de la guerre ou de la paix.

Pag. 180, lig. 11 & 12. *C'eſt un fonds inépuiſable qu'une bonne adminiſtration.*

On dit qu'un ancien philoſophe avoit mis au frontiſpice de ſa maiſon : *Ici l'on a le ſecret de faire de l'or ;* & lorſque le public vint en foule pour avoir ſa recette, il ſe contenta de montrer l'ameublement le plus ſimple, la table la plus frugale, la maiſon la plus ordinaire, comme la véritable ſource des richeſſes.

Pag. 180, lig. 25. *Kamінieck, la ſeule forteresse qui ſoit, en Pologne, digne de remarque.*

M. Dembowski, alors évêque de Kaminieck, me dit au château de Podhorce en 1754, une chose tout à fait singulière, que les turcs qui habitent Choczim envoyent souvent dire des messes à Kaminieck, en l'honneur de saint Antoine de Padoue, lorsqu'ils ont perdu des choses qu'ils veulent retrouver. On se sert de tout au besoin.

Pag. 180, lig. 4 & 5. *Tout le mois d'octobre fut beau cette année* (1787).

Je me trouvois alors en Pologne, & je fus étrangement surpris d'y voir la campagne aussi parée & l'air aussi pur qu'au mois d'août.

Pag. 183, lig. 15. *La réponse de Joseph à la Porte était ferme.*

On a remarqué, dans ses lettres, comme dans ses manifestes, qu'il parla toujours avec autant de force que de dignité. Il est rare que les princes guerriers ayent un style lâche. „ Notre plume, disoit le maréchal de Saxe, est comme notre épée „.

Pag. 184, lig. 4. *L'empereur aussi calme*, &c.

C'est une chose essentielle pour un souverain, de savoir se composer de manière à ne laisser rien apercevoir de ce qui peut agiter son ame, & Joseph II eut ce talent.

Pag. 184, lig. 21. *S'il n'eût tiré un cordon*, &c.

Il y a tout lieu de croire que les troupes de Joseph n'occupèrent autant de terrain que pour se mettre à l'abri d'une surprise de la part des prussiens.

Pag.

Pag. 185, lig. 11 & 12. *Croyant devoir épargner au lecteur le récit de tant de malheurs.*

Rien ne fatigue autant que la lecture d'une histoire où l'on décrit des siéges & des batailles, de manière à ne pas omettre la moindre minutie. Si Voltaire, dans sa vie de Charles XII, s'appesantit quelquefois sur ces détails, c'est que ce monarque n'ayant été que guerrier, il falloit s'assujettir à cette forme, ou renoncer à donner son histoire, au lieu que l'empereur Joseph II offre, dans la manière dont il a gouverné ses états, différens sujets à traiter. Il n'y eut point de partie d'administration dont il ne s'occupât avec ardeur.

Pag. 187, lig. 3 & 4. *Il laissa deux copies de son testament cachetées.*

Peu de personnes eurent la prévoyance de Joseph. Malgré tant d'affaires compliquées qui partagèrent son temps, il n'oublia rien de ce qu'il se proposoit d'exécuter. „ Son esprit, disoit un anglois, „ semble „ un secrétaire à tiroirs, d'où il extrait sans la moin„ dre confusion les choses dont il a besoin „.

Pag. 187, lig. 17. *Alla! Alla!* Mot qui, dans la langue turque, signifie Dieu, & l'on peut dire à ce sujet que les mahométans, par de fréquentes prières & par des actes de religion souvent répétés, font honte aux chrétiens. On les voit, au milieu des armées, adorer Dieu, matin & soir; le grand-vizir lui-même se prosterne, comme les autres, en face de l'Eternel.

Il n'y a point là de bel-esprit qui se donne les airs de tourner en dérision une coutume aussi louable. „ Il est vrai, comme disoit M. des Alleurs, ambas- „ sadeur de France à la Porte, qu'il ne le feroit „ qu'une fois „.

Pag: 187, lig. 24. *Et dépourvus de tactique.*

Les turcs auroient beaucoup plus étudié l'art de la guerre, si le systême d'une prédestination mal entendue n'étoit un obstacle à leurs études. Ils ne sauroient se persuader que la prévoyance de Dieu n'impose point nécessité, & que si les choses arrivent comme le souverain Être les a prévues, ce n'est que parce qu'il a vu que l'homme se serviroit de sa liberté pour faire telle chose dans telle circonstance. Ainsi j'apperçois un homme qui s'expose au danger, je dis qu'il va périr; il périt en effet : dira-t-on que j'en suis la cause?

Pag. 188, lig. 15 & 16. *Un roi que des factions rendoient odieux.*

Le roi & la république de Pologne sont trop souvent divisés d'intérêts pour qu'il n'y ait pas différens partis, & il n'est pas toujours facile de décider qui est-ce qui a tort ou raison.

L'on agite maintenant la question si la couronne doit être élective ou non, & je pense que les gens sensés regarderont la liberté polonoise comme étant entravée, si la succession y est jamais établie.

Cette vérité est parfaitement démontrée dans un ouvrage qui a paru à Dresde cette année, & qu'on dit écrit de main de maître.

Pag. 189, lig. 14. *Le faste asiatique.*

Les turcs sont tellement incorrigibles sur cet article, qu'un vizir croiroit se dépouiller de sa propre existence, s'il alloit simplement à la guerre.

Pag. 189, ligne 16. *Le capitan-pacha.*

Naturellement fier & courageux, il a toujours su se faire craindre, & les années n'ont point ralenti sa valeur. On dit qu'il apprivoise les lions, chose d'autant plus extraordinaire, qu'il n'est pas lui-même trop apprivoisé.

Pag. 190, lig. 5. *Le grand-vizir les remit à l'ambassadeur de France.*

Je crois bien que la France fut pour quelque chose dans cette générosité musulmane, mais il faut avouer que l'ambassadeur (M. de Choiseul-Gouffier) a su, par son esprit de conciliation, mériter cette attention distinguée.

Pag. 191, lig. 5 & 6. *Pour se rendre dans le Bannat.*

Le mot de *Bannat* vient de ce que les *Bans* ou *Bannis* étoient anciennement des gouverneurs de provinces, qui relevoient de la couronne de Hongrie; ainsi bannat veut dire comté, gouvernement, principauté.

On ne trouve point ce mot, ainsi que bien d'autres, dans le Dictionnaire de Vosgien, qui n'est bon qu'à refondre, attendu les erreurs dont il fourmille, surtout relativement aux distances.

J'aurois souvent été embarrassé sur des noms de

villes & de villages, si le P. Jannart, bibliothécaire de l'Oratoire, connu par son érudition & par l'ordre qu'il a mis dans la bibliothèque, n'avoit bien voulu me fournir les livres propres à m'instruire sur cet article.

Pag. 191, lig. 13. *L'armée du maréchal de Romanzow.*

Ce général, universellement estimé, a l'action aussi vive que le coup-d'œil, lorsque le moment, qu'il sait parfaitement connoître, est arrivé.

Pag. 193, lig. 7. *L'empereur parcouroit les hôpitaux militaires.*

Plût au ciel que ceux qui l'ont accusé de despotisme & de cruauté l'eussent suivi dans de pareilles visites! ils auroient vu si, à la manière dont il traitoit les soldats & dont il leur parloit, il y avoit chez lui la moindre apparence d'inhumanité. Le mal est que les écrivains se copient, & qu'il n'en faut qu'un seul ignorant ou prévenu pour engendrer une multitude de mensonges.

Pag. 193, lig. 13 & 14. *Le prince de Cobourg, dont la prudence égale le courage.*

Guerrier intrépide, autant qu'éclairé, conservant le plus grand sang-froid au milieu de la plus grande chaleur des combats, général aussi chéri du soldat, qu'estimé de l'officier, qualités relevées par une simplicité admirable; ce que j'ai vu moi-même à Léopold, où j'eus l'honneur de dîner chez lui & de le voir fréquemment dans les sociétés.

Pag. 194, lig. 15. *L'habitude de prendre des doses d'opium.*

Il résulte souvent de cet usage deux effets; de causer un profond assoupissement, ou une effervescence qui tient de la folie. L'habitude de s'en servir peut empêcher son action. L'on sait que Mithridate prenoit impunément du poison.

Pag. 195, lig. 8 & 9. *Pensant que toute justice lente n'est qu'une demi-justice.*

Si c'est un grand mal de punir trop promptement, c'en est un autre de ne punir qu'avec lenteur. Les chinois ont le tarif des peines qu'on doit infliger aux différens crimes, & dès qu'un homme est convaincu d'un délit, la sentence se prononce & s'exécute.

Pag. 195, lig. 10 & 11. *Ce vizir s'avança par son mérite, & il n'étoit qu'esclave.*

Le despotisme chez les turcs n'exclut point les hommes vertueux des plus grandes charges : la servitude même n'est point un obstacle à l'avancement; moyen infaillible de faire sortir les talens du sein même de l'obscurité, & qui n'est guère connu dans les monarchies, parce que les courtisans n'y ont souvent que trop de crédit, & trop d'intérêt à écarter les personnes éclairées.

Pag. 195, lig. 13 & 14. *La sultane n'avoit d'autre mérite que de s'occuper de sa figure & de caresser [illegible] [illegible]*

Cette remarque, toute puérile qu'elle paroît,

n'eſt point indigne d'un hiſtorien, ſi l'on en juge par les portraits que les anciens ont faits des empereurs. Ils nous apprennent que l'un affectoit d'avoir la tête penchée, que l'autre prenoit plaiſir à montrer ſes dents. Voltaire obſerve que Charles XII ne répondoit ſouvent que par un rire niais, dont il avoit pris l'habitude.

Pag. 196, lig. 7, 8, 9, 10 & 11. *Il n'y a pas de doute que des miaſmes peſtilentiels, exhalés de certains cantons de la Hongrie, n'aient beaucoup contribué au dépériſſement de l'empereur.*

Pluſieurs cauſes occaſionnèrent ſa maladie, qui provint en partie d'une âcreté de ſang & de l'extirpation d'une loupe qui ſans doute avoit des ramifications, & d'une agitation qui ne pouvoit qu'augmenter ſon mal.

Pag. 197, lig. 8 & 9. *Le prince de Cobourg fit les honneurs de Choczim, s'en étant rendu maître.*

Cette dernière ville de la Turquie. ſur la frontière de Pologne & ſur le Nieſter, ne paroiſſoit preſque rien en elle-même, mais les turcs la fortifièrent, & la gardoient de manière qu'il fallut autant de ſageſſe que de courage pour s'en emparer.

Pag. 198, lig. 13 & 14. *L'humanité de Joſeph éclata plus que jamais.*

Il eſt impoſſible de ſe figurer tous les mouvemens qu'il ſe donna pour nourrir, pour loger, pour vêtir les habitans des contrées que la guerre rava-

géa. Sa maladie l'affecta mille fois moins que le chagrin de voir ces malheurs.

Pag. 199, lig. 22. *Le prince Rodolphe-Joseph de Colloredo.*

Il y a des noms dans Vienne pour qui l'on a une sorte de vénération, & celui de Colloredo est du nombre. Le vice-chancelier ne fit qu'ajouter à son lustre, par une probité à toute épreuve, & par le talent de se faire aimer des petits & des grands. Quoiqu'âgé de 83 ans, il mourut encore trop jeune, au gré de ceux qui savent apprécier la vertu.

Pag. 200, lig. 9 & 10. *Plus les troupes de Joseph signaloient leur courage, plus ses détracteurs crioient à l'injustice.*

L'abbé de Saint-Pierre, auteur du projet de *la Paix universelle*, écrivoit à un de ses amis qu'il y a nombre d'incidens qu'il faudroit connoître avant de condamner un prince qui voit les choses dans leurs sources, & qui sait mieux que personne les *si* & les *pourquoi.*

Pag. 201, lig. 12 & 13. *La mort du roi d'Espagne devint pour l'empereur un sujet de réflexions.*

Ce monarque est un des souverains du siècle qui a gouverné le plus sagement. A l'aide du bon sens, qui fut toujours sa boussole, il s'entoura d'hommes éclairés, & il les écouta. L'éclat du mérite effaça toujours à ses yeux celui de la naissance, comme on le vit dans le choix de Tanucci & de Grégori.

Tous ses manifestes portent l'empreinte d'une grandeur vraiment royale, les choses qu'on y dit répondent à la majesté de la langue espagnole.

Il eut le courage, malgré les préjugés du pays, d'ébranler l'inquisition, & de faire pâlir l'inquisiteur; elle n'existe plus que pour s'affaisser insensiblement, à la grande satisfaction des personnes éclairées, qui la regardent comme le tribunal le plus opposé à l'Evangile.

Jesus, expirant en croix, dit à son Père : *Pardonnez à mes bourreaux, ils ne savent ce qu'ils font*; & l'inquisition, qui se croit très-chrétienne, dit, au contraire : *Brûlez & saccagez*. Quel contraste !

Pag. 201, lig. 21 & 22. *On crut devoir conseiller les bains de Pise à l'empereur.*

Outre que ces bains sont excellens, ils sont magnifiques. On y trouve la campagne la plus agréable & toutes les commodités qu'on peut désirer. « N'y „ eût-il que la beauté du pays, disoit la margrave de Bareith, la sœur du roi de Prusse, „ on y recou„ vreroit la santé „.

Pag. 202, lig. 26 & suiv. *Je vois bien*, dit-il un jour, *qu'il me faudra cesser de vivre pour que je puisse me reposer.*

Aussi peut-on lui appliquer l'épitaphe qu'on fit pour Charles XII :

Hic stat qui nunquam stetit.

Pag. 304, lig. 26 & 27. *Il ne donnoit qu'avec connoissance de cause.*

Il n'y a que cette manière de donner des emplois qui soit louable.

Jeanne d'Arquien, épouse du grand Sobieski, reine de Pologne, ne cessoit de demander tous les emplois pour ses protégés, quand l'évêque de Warmie lui en fit un crime. « Pensez, madame, lui dit-il, „ qu'il n'y a que l'intrigue qui obtient les places „ quand la faveur y nomme, & que vous faites „ surement beaucoup de mal en croyant faire le „ bien „ ?

Pag. 205, lig. 13 & 14. *Carlscron, ville sur la mer Baltique.*

Charles XII y séjourna un hiver, après avoir quitté la Turquie, après avoir resté à Stralsund, & éprouvé tous les malheurs au combat de Rugen, où le comte Poniatowski lui sauva la vie, ayant été assez heureux pour en faire autant à Pultava.

Pag. 208, lig. 23 & 24. *Pour relever la gloire des Soliman & des Achmet.*

On sait que Soliman II & Achmet III furent deux souverains qui s'immortalisèrent; le premier monta sur le trône en 1520, le second en 1703.

Pag. 209, lig. 22 & 23 *Représenté dans cette cérémonie par l'archiduc François.*

Il s'agit ici de l'archiduc François de Milan, & non de celui de Toscane, fils de Léopold II.

Pag. 217, lig. 24 & 25. *Le roi de Suède, qui s'y trouvoit en personne.*

Ce monarque, aussi courageux qu'éclairé, s'est fait un nom par ses voyages & par sa fermeté; & c'est ainsi que la Suède, qui ne produit que du fer, trouve dans ses souverains des qualités qui la dédommagent complettement de son peu de richesses.

Pag. 222, lig. 5 & 6. *Constantinople, d'où partent si souvent les ordres les plus barbares.*

Ville immense, mais dont les rues sont extrèmement étroites, & les maisons d'un seul étage, & qui, quoique sous le joug du despotisme, renferme un peuple heureux. Il n'y a que les grands exposés à la tyrannie du sultan, & qui ne finissent que trop souvent par en être les victimes. Si l'ambition n'aveugloit pas les hommes, jamais la Porte n'auroit un ministre. Il n'y en a point qui ne doive faire son testament de mort en prenant une telle place.

Pag. 229, lig. 24. *On se dessèche à force d'application :* ce fut le malheur de Joseph. Toujours appliqué, il ne connut de délassement que celui de controverser avec des ministres instruits. Le marquis de Noailles, ambassadeur de France, étoit un de ceux dont il prisoit le plus le mérite & la conversation.

Pag. 259, lig. 19 & 20. *Les voyages lui furent moins utiles que profitables.* Leibnitz prétendoit qu'il ne faut ni trop lire, ni trop voyager, si l'on ne veut pas faire de son esprit une pièce de marqueterie. Il prétendoit qu'il y avoit plus à perdre en

voyageant qu'à rester chez soi. Je me rappelai cette vérité lorsqu'engagé par un maître de poste à prendre la route de Cracovie, comme étant une route faite par ordre de l'empereur, *via Cæsarea*, je pensai y périr avec mon compagnon de voyage, qui, pour me consoler, me crioit : Ne vous plaignez pas, *via Cæsarea*. Ce fut un mauvais pas à la vérité, tous les chemins chez l'empereur étant parfaitement bien entretenus.

FIN.




STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

